John Adams
Library.

IN THE CUSTODY OF THE
BOSTON PUBLIC LIBRARY.

SHELF No.
ADAMS
220.6
v.6

OEUVRES

POSTHUMES

DE

FRÉDERIC II,

ROI DE PRUSSE.

TOME VI.

SECONDE ÉDITION ORIGINALE.

BERLIN,

CHEZ VOSS ET FILS ET DECKER ET FILS.

1788.

ADAMS2220.6
v.6

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS LE TOME VI.

Considérations sur l'état présent du corps politique de l'Europe. Pag. 3.

Essai sur les formes de gouvernement, et sur les devoirs des souverains. 52.

Dialogue des morts entre le Prince Eugène, Milord Marlborough, et le Prince de Lichtenstein. 89.

Dialogue des morts entre le Duc de Choiseul, le Comte de Struensée, et Socrate. 111

Examen critique du Système de la nature. 139.

Avant-propos sur la Henriade de Mr de Voltaire. 169.

Dissertation sur l'innocence des erreurs de l'esprit. 189.

Poésies.

Epitres à Monsieur Jordan. 221.

CONSIDÉRATIONS

SUR

L'ETAT PRÉSENT DU CORPS POLITIQUE DE L'EUROPE.

CONSIDÉRATIONS

sur l'état présent du corps politique de l'Europe *).

JAMAIS les affaires publiques n'ont plus mérité l'attention de l'Europe qu'à présent. Après la fin des grandes guerres, la situation des empires change, et leurs vues politiques changent en même-temps: de nouveaux projets se font, de nouvelles alliances se traitent, et chacun en particulier prend les arrangemens qu'il croit les plus propres à l'exécution de ses desseins ambitieux.

*) FRÉDERIC II a composé cette pièce comme Prince royal dans l'année 1736; elle fait voir quelles vastes connoissances il avoit déjà acquises alors. Il existe une correspondance qu'il a entretenue avec le maréchal et ministre d'état de *Grumbkow* depuis 1732 jusqu'à la mort de ce général en 1739 sur toutes les affaires du temps, dans laquelle le ministre lui fit part de tout ce qui se passoit dans le gouvernement, et le Prince royal lui répondit par les réflexions les plus fines et les plus justes.

S'il est digne de la curiosité d'un homme raisonnable de pénétrer dans les secrets des coeurs, d'en approfondir les abymes et de découvrir les effets dans leurs causes, il est nécessaire qu'un prince, pour peu qu'il figure dans l'Europe, ait l'oeil sur la conduite des cours, qu'il soit informé des vrais intérêts des royaumes, et que sa prévoyance arrache, pour ainsi dire, à la politique des ministres des cours les desseins que leur sagesse prépare, et que leur dissimulation cache aux yeux du public.

Comme un habile mécanicien ne se contenteroit pas de voir l'extérieur d'une montre, qu'il l'ouvriroit, qu'il en examineroit les ressorts et les mobiles, ainsi un habile politique s'applique à connoître les principes permanens des cours, les ressorts de la politique de chaque prince, les sources des événemens; il ne donne rien au hasard; son esprit transcendant prévoit l'avenir, et pénètre par l'enchaînement des causes jusques dans les siècles les plus reculés; en un mot, il est de la prudence de tout connoître, pour pouvoir tout juger et tout prévenir.

Vu l'état léthargique de plusieurs princes de l'Europe, j'ai cru qu'il ne seroit pas hors de propos de faire un exposé de la situation présente où se trouve ce corps politique : non point que j'aie la présomption de me croire plus éclairé qu'une infinité de ministres, dont les vastes connoissances et la longue routine des affaires me paroîtront toujours respectables et infiniment supérieures à mes foibles lumières, mais simplement pour communiquer mes idées au public, et lui faire part de mes pensées.

Si mes raisonnemens se trouvent justes, on en pourra profiter, et voilà tout ce que je demande; s'ils se trouvent peu conséquens et faux, on n'a qu'à les rejeter : du moins me serai-je amusé en les faisant.

Pour avoir une idée juste de ce qui se passe à présent en Europe, il faudra prendre les choses de plus haut, et remonter jusqu'à la source des affaires.

A la fin de la campagne de l'année 1735 les négociations entre les cours de Vienne et de Versailles prirent leur commencement; les opérations de guerre furent suspendues, et les

intérêts des deux cours, au lieu d'être décidés par l'épée, le furent par la plume. Ni l'Espagne ni le roi de Sardaigne n'accédèrent d'abord à cette négociation, et il est à remarquer que ce ne fut qu'après la chute du Sr Chauvelin que l'Espagne y souscrivit.

La guerre s'étoit faite d'une manière beaucoup moins vive au Rhin, qu'on ne la faisoit en Italie. L'Empereur avoit, pour ainsi dire, extorqué la déclaration de guerre faite par les Etats de l'empire en l'année 1733 à Ratisbonne : l'élection de Pologne, troublée par les troupes campées sur les confins de la Silésie et prêtes à entrer dans ce royaume, avoit causé une scission parmi les évêques et les palatins, dont le plus grand nombre embrassoit les intérêts de Stanislas. Ces désordres n'intéressoient en aucune manière les provinces d'Allemagne. L'Empereur s'étoit assez témérairement obligé, par un traité secret avec la Russie et la Saxe, à placer l'électeur Auguste II sur le trône électif de Pologne : les ministres impériaux n'ayant peut-être pas prévu les suites de cette démarche, et contre l'avis du prince Eugène, se fondant sur le carac-

tère pacifique du cardinal ministre, avoient engagé trop légèrement leur maître dans une affaire de cette conséquence; l'Empereur s'étoit mêlé lui seul avec la Russie, et sans la participation de l'empire, dans les troubles de la Pologne; c'étoit à lui seul à s'en tirer.

La France, qui d'un autre côté avoit travaillé avec toute la prudence possible depuis la mort du duc régent à rétablir ses affaires dérangées, y avoient si bien réussi, que ses finances étoient dans le plus bel ordre du monde, ses magasins pourvus de toutes les choses nécessaires, et ses troupes dans l'état où elle les pouvoit désirer. Avec ces avantages sa situation se trouvoit si heureuse, qu'elle se voyoit en passe de profiter de tous les événemens.

La mort d'Auguste I lui fournissoit un prétexte spécieux pour se mêler des affaires de la Pologne, et pour exécuter, ou bien pour ébaucher les vastes projets que la politique avoit conçus et mûrement digérées. La France ne négligea rien; elle prépara les événemens, elle se mit en état d'agir avec succès, elle lia ses alliances tant avec l'Espagne qu'avec

la Sardaigne; par des pratiques sourdes elle disposa quelques princes d'Allemagne à une espèce de neutralité; elle endormit les puissances maritimes; après quoi elle publia le manifeste de sa conduite, et attaqua l'Empereur, qui étoit en quelque façon l'agresseur vu les troubles qu'il avoit fomentés en Pologne, et que ses armées étoient prêtes à soutenir, s'il ne s'étoit vu lui-même assailli.

L'Empereur, qui se voyoit sur le point d'être attaqué de tous côtés, remua toutes ses machines pour entraîner l'empire à courir la même fortune: tous les plus habiles négociateurs furent employés de la part du ministère de Vienne, pour inviter l'Empire à déclarer la guerre à la France. Les vues de l'Empereur étoient premièrement de tirer du secours de l'Empire; en second lieu, de diviser les forces de la France, qui l'ayant déjà attaqué en Italie, n'auroit pas manqué de l'y accabler. Il est bon de remarquer en passant, que si l'Empire ne s'étoit point mêlé de cette guerre, elle auroit été plutôt terminée. L'Empereur, auroit perdu en Italie ce que les alliés ont conquis; mais on n'auroit pu démembrer la

Lorraine de l'Empire, sans donner lieu à de nouvelles brouilleries, et sans exciter un nouvel embrasement.

La guerre se fit très-nonchalamment en Allemagne, d'un côté parce que la politique de la cour de Versailles ne vouloit point donner d'ombrage aux puissances maritimes, qui se seroient indubitablement déclarées en faveur de l'Empereur, si elles avoient vu ses affaires à l'extrêmité; et d'un autre côté, par une complication de raisons différentes, dont chaque campagne en fournissoit de particulières, et qui mettoient l'Empereur hors d'état d'agir vigoureusement sur le Rhin.

En Italie les Espagnols s'emparoient du royaume de Naples et de la Sicile, tandis que les François avec les troupes piémontoises s'emparoient du Milanois et de presque toute la Lombadie: et comme c'étoit une clause du traité des trois couronnes alliées de partager les dépouilles de l'Empereur en Italie, ces puissances se donnoient tous les mouvemens imaginables pour mettre en exécution leurs vastes desseins; mais j'ose assurer que ce qui contribua le plus aux heureux succès des al-

liés, ce fut le mauvais état dans lequel se trouvoient toutes les provinces de l'Empereur. La raison de la chute des plus grands empires a toujours été la même; elle s'est toujours trouvée dans la foiblesse de la constitution des états. La décadence de l'Empire romain trouva son période marqué dans le temps qu'il n'y eut plus d'ordre parmi les troupes, que la discipline fut anéantie, et qu'on négligea les précautions que la prudence dicte pour la sureté des états. La perte que l'Empereur vient de faire en Italie est fondée sur les mêmes principes. Point d'armée pour fermer le passage à l'ennemi, point de magasins, ni de troupes suffisantes pour garder les forteresses, point de généraux habiles pour défendre les places. Enfin l'Empereur au bout de trois campagnes perdit ce qu'il n'avoit acquis que par huit années de guerre consécutives.

On s'imagineroit qu'après tant de défaites ce seroit à l'Empereur à solliciter la paix; mais qu'on ne s'y trompe point, et qu'on apprenne à mieux connoître l'esprit pacifique et désintéressé du cardinal ministre; que ceci soit dit à l'honneur de la France et en témoignage de

sa modération : ces vainqueurs chargés de lauriers, et apparemment fatigués de leurs victoires, offrent la paix à l'Empereur leur ennemi vaincu.

Il est à présumer que Mr de Villars aura communiqué son système au cardinal, tel qu'on le trouve dans ses mémoires, et que le cardinal ayant adopté les idées de ce grand homme, aura pris pour principe d'établir une union parfaite et stable entre l'Empereur et la France, à l'imitation du triumvirat d'Auguste, d'Antoine et de Lépide. On sait que ce triumvirat s'étoit cimenté par des proscriptions. Aussi la France, par le premier article des préliminaires, se trouve-t-elle en possession du duché de Lorraine démembré de l'Empire.

L'Empereur, pour faire la paix, dépouille son gendre de ses états héréditaires. Le sacrifice paroît assez grand pour exiger par une espèce de réaction une reconnoissance proportionnée : mais pour continuer la comparaison, il est à présumer que la France avec le temps jouera le rôle d'Auguste. La simple considération de cet événement auroit peu d'utilité, si

elle n'étoit accompagnée de quelques réflexions que le sujet même fournit. D'abord on voit par rapport aux François un système de politique bien lié, uniforme, et qui ne varie jamais. Lorsqu'ils firent la paix d'Utrecht, leur but étoit de recommencer la guerre, non tout de suite, à cause que leur réputation étoit perdue, que leurs finances étoient épuisées et qu'ils n'avoient pas encore amené les événemens au point de maturité qu'ils souhaitoient ; mais ils n'en avoient pas moins dans l'esprit d'épier le moment où ils pourroient attaquer l'Empereur avec avantage.

Or il règnoit un préjugé dans le monde qui portoit un préjudice infini aux desseins de la France ; ce préjugé désavantageux avoit pour fondement une ancienne erreur, qui s'étant perpétuée, n'en acquéroit que plus de poids ; on se disoit tout bas à l'oreille que la France aspiroit à la monarchie unverselle ; en quoi cependant on lui faisoit grand tort. Cette seule idée avoit arrêté tous les magnifiques projets de Louis XIV et n'avoit pas peu contribué à rabaisser sa puissance ; il falloit nécessairement déraciner un préjugé si pernicieux et en effacer jusqu'à la mémoire.

La fortune qui préside au bonheur de la France, ou pour parler selon le style des prêtres, l'ange gardien qui veille à son agrandissement, contribua à détruire une opinion si préjudiciable aux intérêts de la France.

Louis XIV, dont l'ambition avoit si souvent fait trembler l'Europe, après avoir éprouvé sur la fin de son règne les révolutions de la fortune, termina sa glorieuse carrière. L'Empire tomba en tutelle, et le gouvernement se ressentit de la foiblesse de son monarque et de tous les malheurs inséparablement attachés aux minorités. Le Duc régent, prince éclairé, et qui avec toutes les qualités qui font les charmes de la société et la fortune des particuliers, n'avoit pas assez de cette fermeté absolument nécessaire à ceux auxquels le gouvernement des empires est confié, embrouilla les affaires intérieures du royaume par ces fameuses actions qui ruinèrent presque tous les particuliers, dont l'argent n'entra que dans les caisses du Roi et dans celles de quelques commis de Law. Le duc de Bourbon devint régent du royaume après la mort du duc d'Orléans; mais ce ne fut qu'une régence passagère : le

cardinal de Fleury lui fut substitué, et prenant le timon des affaires, il ne répara pas seulement les finances et les pertes internes du royaume; il fit plus; par son habileté, par la souplesse de son esprit et par les apparences d'une modération extrême, il s'acquit la réputation de ministre juste et pacifique. Pour connoître les profondeurs et la sagesse de sa conduite, il est nécessaire de remarquer que rien n'attire plus la confiance des hommes qu'un caractère généreux et désintéressé: le cardinal soutint si bien ce caractère, que l'Europe, ou plutôt l'univers entier se persuada qu'il étoit tel. Les voisins de la France dormoient en paix auprès d'un si bon voisin, et les ministres dont la politique étoit la plus renommée avoient mis au nombre de leurs principes invariables, que tant que le cardinal vivroit, (vu son caractère et son grand âge,) on pourroit être tranquille sur les entreprises de la France. C'étoit là le chef-d'oeuvre du cardinal et en quoi sa politique peut être préférée à celle des Richelieu et des Mazarin. Ce ministre habile ayant conduit les choses au point où il les désiroit, fit éclater tout à coup

ses desseins. Le manifeste du Roi très-Chrétien soutint encore les profondes impressions que le caractère juste du cardinal avoit faites sur les esprits; il contenoit en substance: *Que ce n'étoit point par des vues d'intérêts ou d'ambition que le Roi prenoit les armes, que S. M. se contentoit de posséder un royaume florissant et de règner sur un peuple fidèle, et que ses intentions n'étoient point de reculer les bornes de sa domination.* Cependant les suites ont fait voir que l'amour de la paix uniquement a obligé S. M. d'accepter la Lorraine, et de débarrasser l'Allemagne d'une province qui à la vérité lui avoit appartenu depuis un temps immémorial, mais qui lui étoit à charge, vu sa situation peu convenable et isolée. D'ailleurs, pour établir la paix sur un fondement solide, il falloit nécessairement que la Lorraine fût cédée à la France, parce qu'elle auroit pu fournir de fréquens sujets de brouilleries, et que de plus on devoit indemniser la France des frais de la guerre; ce qui bien considéré, met en évidence que le Roi a entièrement rempli les engagemens positifs qu'il avoit pris par son manifeste.

France has accepted the Govt. Lorraine of Lorraine other Provinces from Austria pacification 1903.

Lorsqu'on voudra donner la même attention à la conduite qu'a tenue l'Espagne, on verra que le traité de Vienne, *) (ou bien le traité de succession,) n'étoit point un ouvrage solide, et que le roi d'Espagne, en renonçant aux états de la succession situés en Italie, n'y renonçoit qu'autant qu'il n'étoit pas en état de les recouvrer.

Je

(*Corps Diplom. par Dumont. Tome VIII.* 1731. *Part. sec. pag.* 107.)

*) *Art. V.* En vertu de la renonciation faite par S. M. I. dans les deux précédens articles, le Roi catholique cède à son tour, et en son nom, et en celui de ses héritiers, descendans mâles et femelles, tous les droits sans exception quelconque en général et en particulier sur les royaumes, provinces et domaines, lesquels sa Majesté impériale a possédés effectivement en Italie ou en Flandre, et qui ont autrefois appartenu à la monarchie d'Espagne; entre lesquels est le marquisat de Final, cédé à la république de Gènes par sa Majestê impériale en 1713, et à présent dûment occupé sur le sujet duquel actes solennels de renonciation ont été expédiés en la plus due forme, qu'on aura soin de publier, et en lieux congrus on en passera l'acte, qui sera remis à sa Majesté impériale et aux parties intéressées. Sa Majesté catholique renonce pareillement au droit de réversion à la couronne d'Espagne, qu'elle s'est réservée sur le royaume de Sicile, à tout autres actions, prétentions, sous le prétexte desquelles pourroit être inquiétée sa Majesté impériale, ou ses héritiers, successeurs, directement ou indirectement, non seulement dans les susdits royaumes ou provinces, mais aussi dans tous les autres domaines qu'il possède actuellement en Flandre, en Italie, ou ailleurs.

Je n'avance rien que je ne sois en état de prouver. Le traité de Séville *) si fameux entre

(*Extrait du traité de Séville conclu entre Leurs M. T. C. et Britannique et Cath. le 9 Nov. 1729.*)

*) Ce traité, que les Anglois nomment la source de leurs larmes, consistant en douze articles, et deux articles secrets, 1) Confirme les traités précédens, et contient l'amnistie de part et d'autre; 2) Règle le contingent des secours réciproques en hommes, vaisseaux et argent; 3) Déroge au traité de Vienne conclu en 1725 entre l'Empereur et l'Espagne; 4) Conserve le commerce françois et anglois tant en Europe qu'aux Indes sur l'ancien pied; 5) Promet la réparation des dommages faits de part et d'autre; 6) Ordonne la commission et la nomination des commissaires pour examiner les pertes et dommages qu'on a soufferts de part et d'autre; 7) Parle des commissaires de France pour de pareilles recherches; 8) Prescrit la durée de cette commission, savoir trois ans. 9) NB. Comme le plus remarquable, il est en ces termes:

„ On effectuera dès à présent l'introduction des garni-
„ sons dans les places de Livourne, Porto-Ferrajo,
„ Parme et Plaisance, au nombre de 6000 hommes
„ des troupes de sa Majesté catholique et à sa solde,
„ lesquelles serviront pour la plus grande assurance et
„ conservation de la succession immédiate desdits Etats
„ en faveur du sérénissime Infant Don Carlos, et pour
„ être en état de résister à toute entreprise et opposition
„ qui pourroit être suscitée au préjudice de ce qui a été
„ réglé sur ladite succession.

10) On donne la conduite que cesdites troupes doivent tenir dans ces places; 11) Fait promettre au roi d'Espagne de retirer ses troupes, dès que tout sera en ordre et en tranquillité; 12) Contient la garantie desdits Etats à l'Infant Don Carlos, tant reprochée aux Anglois; 13) Renvoie à un accord particulier qui doit être fait entre les parties contractantes, concernant la manutention desdites garnisons; 14) Invite les Etats généraux à accéder à ce traité.

Les deux articles secrets expliquent les avantages du

l'Espagne et l'Angleterre, découvre assez les intentions de l'Espagne, et suffit pour mettre en évidence que toutes les conquêtes d'Italie ne sont qu'une suite des principes invariables que cette couronne regarde comme la base de sa politique.

Qu'on ne s'imagine point que ce traité de Séville soit ici tiré par les cheveux; il ne faut que quelques considérations pour faire entrevoir comme à travers une gaze les intentions de l'Espagne.

La politique d'envahir à établi pour principe, que le premier pas pour la conquête d'un pays est d'y avoir pied, et c'est ce qu'il y a de plus difficile; le reste se décide par le sort des armes, et par le droit du plus fort.

Sous quel prétexte l'Espagne auroit-elle pu introduire des troupes en Italie, si le traité de Séville ne lui avoit donné cette facilité? Comment auroit-elle pu sans troupes penser à la conquête du Milanois, du Mantouan, du royaume de Naples, de la Sicile? Il falloit

commerce des Anglois dans les Indes occidentales, et surtout le fameux traité d'Assiento Signé *W. Stanhope.* *Brancas.* *Marq. de la Gar.* *à présent lord Harington.* *D. Joseph. Patinho.* *B. Kecke.*

donc avoir un pied dans le pays; il falloit y avoir des troupes, pour les augmenter selon l'occurence; il falloit avoir des places pour former des magasins, et c'étoit à quoi le traité de Séville étoit indispensablement nécessaire. L'Espagne avoit donc bien pensé à ses intérêts en le faisant, et on a pu voir que ses desseins n'étoient pas si bornés qu'on auroit cru peut-être; j'ai donc eu raison, en parlant de la conduite de l'Espagne, de ne point passer sous silence le traité de Séville.

Il me reste à présent à développer la conduite de la cour impériale : on aura dû remarquer en elle beaucoup de confiance en ses forces dans l'affaire de Pologne, quoique à la vérité elle ait voulu faire semblant de ne s'en point mêler *). On aura pu remarquer de même cette hauteur insupportable avec laquelle elle affecta de traiter non seulement

*) Il est notoire que les ministres de l'Empereur ont agi de concert en tout avec ceux de la Russie, qu'il avoit un corps de 17,000 hommes campé aux frontières de la Pologne, qu'il avoit corrompu le prince Lubomirsky, qu'on nomme le prince botté, qui fut l'auteur de la scission de ceux qui passèrent de Varsovie dans un village nommé Praga, et que c'est à l'instigation de l'Empereur que les troupes russiennes sont entrées en Pologne.

ses inférieurs, mais aussi ses égaux. On aura pu découvrir facilement que sa politique a pour but d'établir le despotisme, et la souveraineté de la maison d'Autriche dans l'Empire; ce qui n'est pas si facile, vu la puissance de beaucoup d'électeurs, qu'on ne sauroit abaisser aisément. Cependant imbue de préjugés superstitieux, et encouragée par une orgueilleuse témérité, la maison d'Autriche a toujours voulu accoutumer à son joug les souverains d'Allemagne : le ministère travaille sur ce plan, qui est transmis aux successeurs de l'Empire, et ces princes aussi ignorans que superstitieux se bercent vainement d'une chimère ambitieuse, que l'injustice de la chose devroit leur faire détester.

Nous n'avons pas besoin de remonter jusqu'aux temps de l'empereur Ferdinand I et Ferdinand II, pour trouver des témoignages de l'ambition démésurée de cette cour : quatre événemens arrivés de nos jours nous en feront un beau commentaire.

On remarquera premièrement que l'Empereur à l'insçu de l'Empire avoit fait une alliance avec l'impératrice de Russie, pour

mettre Auguste II sur le trône de Pologne. Il falloit donc que la guerre à laquelle cette alliance donna lieu, fût vidée par l'Empereur, et non par l'Empire, qui ne participoit en rien aux démarches de l'Empereur. Cependant on a vu que par ses intrigues la cour de Vienne a trouvé moyen de mêler l'Empire dans la guerre, qui n'impliquoit directement que l'Empereur et la Russie ; en quoi l'Empereur a donné manifestement atteinte à l'article IV *) de sa capitulation.

L'Empereur a péché secondement contre l'article VI *) de sa capitulation, en ce que

*) *Art. IV. page* 32. Nous devons et voulons dans toutes les délibérations sur les affaires qui concernent l'Empire, surtout celles qui sont exprimées dans *l'Instrumentum Pacis*, que les électeurs et princes jouissent du droit de suffrage, et que rien ne puisse être entrepris ni conclu, sans leur libre consentement. Nous devons et voulons pendant notre règne vivre en paix avec les puissances chrétiennes qui sont nos voisins, ne point leur donner occasion d'avoir des contestations avec l'Empire. Nous éviterons d'impliquer l'Empire dans des uerres étrangères. Nous nous abstiendrons entièrement de tout secours dont il pourroit résulter du dommage à l'Empire, de toute dispute, guerre, soit dans, soit hors de l'Empire, sous quelque prétexte que ce soit, à moins que cela n'arrive par le consentement des électeurs, princes et Etats, donné dans une diète, ou au gré des électeurs.

**) *Art. VI. Page* 41. Nous devons et voulons en qualité d'Empereur élu Roi des Romains, pour ce qui regarde

contre les lois fondamentales de l'Empire il a appelé le secours des puissances étrangères en Allemagne, l'impératrice de Russie lui ayant envoyé un corps de 10,000 hommes au Rhin.

On verra en troisième lieu que le traité entamé avec la France, et dont les préliminaires ont été signés sans la confirmation de l'Empire, porte une atteinte et un préjudice à l'article VI *) de la capitulation impériale.

L'Empereur a fait en quatrième lieu une infraction contre l'article X **) de sa capitula-

les affaires de l'Empire, avant d'en avoir obtenu le consentement des électeurs, princes ou états, dans une diète: comme l'intérêt de l'Etat demande quelquefois de la célérité et de la promptitude, nous devons et voulons obtenir ce consentement à un temps marqué, et cela dans une assemblée collégiale, et non par des déclarations particulières, jusqu'à ce qu'on puisse parvenir à une diète générale; comme cela se pratique dans les autres affaires qui concernent la sureté de l'Empire. S'il arrivoit que nous fissions quelque alliance à l'égard de nos terres particulières, cela n'arrivera qu'autant que cela ne portera aucun préjudice à l'Empire, ni ne sera opposé au contenu de l'*Instrumentum Pacis*.

*) Voyez à la fin de la note précédente.

**) *Art. X. Page* 59. De plus nous devons et voulons ni donner, ni troquer, aliéner, ni molester par des impôts, rien de ce qui appartient à l'Empire, sans la volonté et le consentement des électeurs, princes et états: mais nous devons et voulons nous abstenir de tout ce qui pourroit donner occasion à quelque exemption ou retranchement de quelques parties de l'Empire: nous voulons surtout nous

tion, en ce qu'il a aliéné le duché de Lorraine, qui étant un fief de l'Empire, ne sauroit selon les constitutions fondamentales de l'Empire être séparé, ou retranché du corps germanique sans le consentement formel de la diète et des Etats.

On pourroit encore reprocher à l'Empereur la guerre qu'il a déclarée aux Turcs, et les subsides qu'il a exigés de l'Empire au sujet de cette guerre; mais cela m'engageroit dans de trop grands détails, et j'ai encore quelques réflexions plus importantes à faire.

Nous avons jugé à présent des causes par leurs événemens; il nous reste encore à juger des événemens que nous avons à attendre par les causes que nous pouvons pénétrer.

Il ne s'agit pas simplement d'approfondir les secrets de la politique et de porter un regard profane jusque dans le sanctuaire des ministres; il faut encore observer les voies différentes que suivent les ministres pour parvenir

abstenir de tous priviléges ou immunités exorbitantes et nous appliquer au contraire avec beaucoup de soin à acquérir de nouveau et à conserver ensuite les principautés engagées ou aliénées, les terres confisquées ou tombées par voie illégitime en des mains étrangères.

à leurs fins. Rien ne fait mieux connoître le caractère des cours que de remarquer les façons différentes dont leur politique agit sur les mêmes sujets : leurs passions, leurs finesses, leurs ruses, leurs vices et leurs bonnes qualités, tout s'y découvre.

Pour bien juger des ministres de l'Empereur et de ceux de France, mettons leur conduite en parallèle, et voyons comment dans les affaires de la Pologne ils ont tenu des routes différentes; nous y verrons une expression de moeurs qui n'est pas de peu d'utilité pour les grands hommes qui savent en faire usage.

L'Empereur, selon l'allîance qu'il avoit faite avec la Russie, devoit placer la couronne de Pologne sur la tête d'Auguste, électeur de Saxe; il n'imagina point de meilleur moyen d'y réussir que les voies de fait. Ses armées se tinrent aux confins de la Pologne, tandis que les troupes russiennes firent une invasion sur les terres de la république et s'approchèrent à peu de distance de Varsovie. Ainsi à Vienne on ne connoissoit que la violence qui pût ouvrir à Auguste les barrières du trône des Sarmates.

Le ministère françois, plus humain mais plus rusé, pensa d'une manière différente : il n'employa que la force d'un métal séducteur pour élever Stanislas à la dignité suprême. Le ministre de l'Empereur à Varsovie éclatoit en menaces; celui de France n'employoit que les paroles flatteuses et les caresses; l'un vouloit intimider les esprits, l'autre vouloit les gagner par sa douceur. L'un comme un lion furieux tomboit sur sa proie, l'autre comme une sirène charmoit par sa voix tous ceux qui l'approchoient. Enfin les François par leurs artifices et leurs intrigues se rendirent maîtres des coeurs, tandis que les Impériaux effrayèrent les poltrons; mais comme en Pologne le nombre de ceux qui craignent excède infiniment le nombre de ceux qui sont au-dessus de la crainte, il n'est pas étonnant que Stanislas ne se soit point soutenu sur le trône.

Toutefois ne nous méfions pas tant de ceux qui n'exécutent leurs projets que par les moyens que leur hauteur et qu'un esprit altier leur dicte; ils se desservent eux-mêmes, en ce qu'ils se rendent odieux; leur violence est un antidote qui guérit du venin que leurs desseins

ambitieux pourroient communiquer. Mais défions-nous plutôt de ceux qui par de sourdes pratiques, par des manières flatteuses, par une douceur simulée veulent nous entraîner dans l'esclavage : ils nous jettent un hameçon dont le fer est caché sous une amorce séduisante, mais qui nous trompe en nous privant de la liberté, lorsque notre prudence s'y laisse surprendre.

Comme il est certain que tout doit avoir une raison de son existence, et qu'on trouve la cause des événemens dens d'autres événemens qui leur sont antérieurs, il faut aussi que tout fait politique soit la suite d'un fait politique qui l'a précédé, et qui a, pour ainsi dire, préparé sa naissance. Appliquons-nous selon ce système à découvrir dans les événemens récens, et dans les vastes projets des cours de Vienne et de Versailles, ce que l'union étroite des deux plus puissans princes de l'Europe semble nous préparer.

Il est évident que les vues de la cour impériale tendent rendre l'Empire héréditaire dans la maison d'Autriche. C'est à cette fin qu'elle a fait la pragmatique Sanction, qu'elle a

sollicité tous les princes d'Allemagne, qu'elle a inséré un article dans la pacification, et qu'elle a fait une infinité de traités particuliers; tant il est vrai que la maison d'Autriche souhaiteroit d'ôter avec le temps à l'Empire le droit d'élection, de cimenter la puissance arbitraire dans sa race, et de changer en monarchique le gouvernement démocratique qui de temps immémorial a été celui de l'Allemagne. Comme le système du ministère impérial est assez simple, il n'est point difficile de l'exposer au jour; mais celui de la cour de Versailles est plus composé, et il exigera de nous plus d'étendue et plus de détail.

Le principe permanent des princes est de s'agrandir autant que leur pouvoir le leur permet; et quoique cet agrandissement soit sujet à des modifications différentes et variées à l'infini, ou selon la situation des Etats, ou selon la force des voisins, ou selon que les conjonctures sont heureuses, le principe n'en est pas moins invariable, et les princes ne s'en départent jamais: il y va de leur prétendue gloire; en un mot, il faut qu'ils s'agrandissent.

This is the principle of nations as well as of Princes.

La France est bornée à l'occident par les

monts Pyrénées qui la séparent de l'Espagne, et qui forment une espèce de barrière que la nature même a posée. L'océan sert de bornes au côté septentrional de la France, la mer Méditerranée et les Alpes au midi; mais du côté de l'orient elle n'a d'autres limites que celles de sa modération et de sa justice. L'Alsace et la Lorraine, démembrées de l'Empire, ont reculé les bornes de la domination de la France jusqu'au Rhin. Il seroit à souhaiter que le Rhin pût continuer à faire la lisière de leur monarchie. Pour cet effet il se trouveroit un petit duché de Luxembourg à envahir, un petit électorat de Trèves à acquérir par quelque traité, un duché de Liège par droit de bienséance, les places de la Bavière, la Flandre et quelques bagatelles semblables devroient être nécessairement comprises dans cette réunion; et il ne faudra à la France que le ministère de quelque homme modéré et doux, qui prêtant, s'il m'est permis de m'exprimer ainsi, son caractère à la politique de sa cour, et qui rejetant toutes les ruses et tous les détours de ses artifices sur le compte des ministres subalternes, conduise à l'abri de dehors respectables ses desseins à une heureuse issue.

The Pyrenees the ocean the Mediterranean & the Alps mere but feeble barriers to the modern Hannibal —

La France ne se précipite en rien. Constamment attachée à son plan, elle attend tout des conjonctures : il faut, pour ainsi dire, que les conquêtes viennent s'offrir à elle naturellement; elle cache tout ce qu'il y a d'étudié dans ses desseins, et il semble, à n'en juger que par les apparences, que la fortune la favorise avec un soin tout particulier. Ne nous y trompons point : la fortune, le hasard sont des mots qui ne signifient rien de réel. La véritable fortune de la France c'est la pénétration, la prévoyance de ses ministres, et les bonnes mesures qu'ils prennent. Voyez avec quel soin le cardinal se charge de la médiation entre l'Empereur et le Turc. L'Empereur en reconnoissance de ce service ne peut faire moins que de céder à Louis XV ses droits sur le Luxembourg. Ce duché, selon toutes les apparences, doit être une des premières acquisitions qui suivront la Lorraine; car comme la France a eu des égards en toute chose pour les arrangemens que l'Empereur a cru devoir prendre, il semble que la justice exige de semblables égards du côté de l'Empereur pour les arrangemens de la France : ce n'est qu'un flux et reflux de re-

connoissance, que la politique de ces princes fait rendre utile à leur grandeur.

Quant aux autres pays que la France pourroit conquérir, il est de sa prudence de ne point trop se hâter, afin de s'affermir dans ses anciennes conquêtes et de ne point effaroucher ses voisins : un trop grand fracas de succès pourroit réveiller les puissances maritimes, qui dorment à présent dans les bras de la sécurité et au sein de l'indolence.

J'entrevois encore dans ce qui peut entrer dans le système de la France des projets plus grands et plus vastes que ceux dont j'ai parlé; et le moment que la providence a marqué pour l'exécution de ces grands desseins, semble être celui du décès de sa Majesté impériale. Quel temps plus propre pour donner des lois à l'Europe! quelles conjonctures plus heureuses pour pouvoir tout oser!

Tous les électeurs se trouvent à présent désunis par les intérêts qui les partagent; les uns cherchant des avantages particuliers se jetteront dans les bras de la France et sacrifieront l'intérêt commun; d'autres disputeront entre eux à qui aura l'Empire; d'autres se déchire-

ront pour la succession de l'Empereur ; d'autres, enflés par les espérances que leur donnent de grandes alliances, porteront partout le flambeau de la guerre, le trouble et la confusion ; et ceux qui pourroient s'opposer à la force majeure de l'ennemi commun, n'entreprendront rien, et abandonneront leur destinée au hasard.

De plus, par le dernier traité de pacification la France s'engage à la garantie de la pragmatique Sanction ; cela l'oblige à se mêler indispensablement des affaires d'Allemagne après la mort de l'Empereur ; et ce qui en cette occasion rendra les démarches de la France beaucoup plus dangereuses que dans d'autres, c'est qu'elles auront une apparence plausible de justice, et que leurs violences même auront un dehors d'équité.

Remarquons encore avec quel soin la France écarte les puissances maritimes de cette garantie. Croit-on que ce soit sans dessein qu'on les éloigne des affaires ? Pourroit-on s'imaginer que quelque pensée frivole d'orgueil y auroit donné lieu ? et seroit-il possible de se figurer qu'un ministre qui a donné jusque dans

ses moindres démarches des marques d'une prudence consommée, qu'un pareil ministre, dis-je, ait des vues si peu étendues? Rendons justice à la politique françoise; elle n'est jamais si bornée qu'on pourroit le croire.

Il seroit possible qu'on fût bien aise de procurer du repos aux ministres anglois, qui sont assez occupés par les brouilleries intestines du royaume; et avec cela on est bien aise de ne point mêler les puissances maritimes dans les traités secrets des deux cours contractantes, afin que le cas de la succession venant à exister, ces puissances n'aient aucun prétexte quelconque de se mêler des troubles d'Allemagne.

On pousse les précautions plus loin encore. On paye des subsides aux cours de Suède et de Danemarck, ou pour les contenir simplement, ou pour qu'elles soient en état de s'opposer à ceux qui voudront prendre des mesures contraires aux intentions et aux arrangemens de la cour de France.

Autant la politique de la cour de France est excellente, autant faut-il avouer aussi qu'elle est favorisée par un concours de certai-

nes

circonstances. Tous les princes dont la grandeur et la puissance pouvoient lui donner de l'ombrage, se trouvent désunis. Il ne reste à la France qu'à ne point laisser éteindre le feu de la discorde, et à l'attiser plutôt. Et en quoi la France a un avantage infiniment plus grand encore, c'est qu'elle n'a presque personne en tête, dont la profondeur d'esprit, la hardiesse et l'habileté, puissent lui être dangereuses : à cet égard elle acquiert moins de gloire que n'en acquirent les Henri IV et les Louis XIV.

Que diroit Richelieu, que diroit Mazarin, s'ils ressuscitoient de nos jours? Ils seroient fort étonnés de ne plus trouver de Philippe III et IV en Espagne, plus de Cromvel et de roi Guillaume en Angleterre, plus de prince d'Orange en Hollande, plus d'empereur Ferdinand en Allemagne, et presque plus de vrais Allemands dans le St Empire : plus d'Innocent II à Rome, plus de Tilly, plus de Montécuculi, de Marlborough, d'Eugène à la tête des armées ennemies; de voir enfin un abâtardissement si général parmi tous ceux à qui est confiée la destinée des hommes dans

la paix et à la guerre, qu'ils ne s'étonneroient point qu'on pût vaincre et tromper les successeurs de ces grands hommes. Autrefois les François étoient obligés de combattre contre toute l'Europe, liguée et conjurée contr'eux, et c'étoit à leur valeur seule qu'ils devoient leurs conquêtes; à présent ils doivent leurs plus beaux succès à leurs négociations, et c'est moins à leur force qu'à la foiblesse de leurs ennemis qu'on peut attribuer le cours triomphant de leurs prospérités. Il n'y a pas de meilleur moyen de se faire une idée juste et exacte des choses qui arrivent dans le monde que d'en juger par comparaison, de choisir dans l'histoire des exemples, d'en faire le parallèle avec les faits qui arrivent de nos jours, et d'en remarquer les rapports et les ressemblances. Rien de plus digne de la raison humaine, de plus instructif, et de plus capable d'augmenter nos lumières.

L'esprit des hommes est le même dans tous les pays et dans tous les siècles; ils ont à peu-près les mêmes passions; leurs inclinations ne diffèrent presque en rien; ils sont quelque-

fois plus furieux, quelquefois moins, selon qu'un malheureux démon d'ambition et d'injustice leur communique son souffle infecté et contagieux. Certaines époques se sont distinguées, parce que les passions des hommes y ont été plus agitées et souvent récompensées. Telle est celle des conquêtes de Cyrus parmi les Perses, la bataille de Salamine et de Platée parmi les Grecs, le règne de Philippe et d'Alexandre le grand chez les Macédoniens, les guerres civiles de Sylla, les triumvirats, le règne d'Auguste et des premiers Césars chez les Romains. En un mot l'amour des arts et la fureur de la guerre ont parcouru tout le monde, et ont toujours produit les mêmes effets dans tous les endroits où ils ont établi leur domicile. La raison en est simple. L'esprit de l'homme, et les passions qui le gouvernent, sont toujours les mêmes; il faut donc nécessairement qu'il en résulte toujours les mêmes effets. Tout ce que je viens de dire des arts et de la guerre, se trouve encore plus vrai à l'égard de la politique des grandes monarchies; elle a toujours été la même; leur

Troth.

principe fondamental a constamment été d'envahir tout pour s'agrandir sans cesse, et leur sagesse a consisté à prévenir les artifices de leurs ennemis, et à jouer au plus fin.

Examinons à présent les procédés de Philippe de Macédoine envers les Grecs, et voyons si nous n'y trouverons pas quelques traits de la politique françoise : parcourons ensuite quelques événemens de l'histoire romaine, et le lecteur verra s'il ne s'y trouve point, je ne dis pas une ressemblance, mais une conformité entière avec les événemens qui sont arrivés récemment en Europe et avec ceux dont nous avons fait entrevoir l'aurore. La république des Grecs ne se soutenoit que par l'étroite union qui lioit les différentes petites républiques ensemble : les villes de Sparte et d'Athènes se distinguoient cependant de toutes les autres : c'étoient elles qui donnoient le branle aux délibérations, et aux grandes choses qui s'exécutoient, et les petites républiques n'étoient que dépendantes de celles-là. Si Philippe avoit attaqué cette ligue entière, il auroit trouvé des ennemis

redoutables, qui non seulement lui auroient résisté, mais qui même auroient pu faire de ses propres états le théâtre de la guerre. Que fit la politique de ce prince pour vaincre cette république ? Elle sèma la dissention et la jalousie parmi ces petites villes alliées, elle cimenta leur désunion, elle corrompit les orateurs, elle prit le parti des plus foibles, pour les soutenir contre les plus puissans, et ceux-ci abattus, les autres furent bientôt à sa discrétion.

Que fait la politique de la France pour parvenir à la monarchie universelle? Ne voyez-vous pas avec quelle finesse elle sème la division parmi les princes de l'Empire, son adresse à gagner l'amitié des souverains dont elle a le plus de besoin, comme elle fait artificieusement soutenir les intérêts des petits princes contre les plus puissans. Admirez le tour qu'elle a pris pour saper le pouvoir des puissances maritimes, son habileté à les intimider à propos, sa souplesse à les amuser de bagatelles, tandis qu'elle frappe les grands coups. Qu'on voie en même-temps

la plupart des princes de l'Europe, aussi insensés que les Grecs, qui plongés dans une sécurité léthargique, négligèrent de se réunir avec eurs voisins pour prévenir un malheur certain et leur ruine infaillible.

Jetez encore un moment les yeux sur l'artifice des François qui amusent les puissances du nord par des subsides, afin de laisser ceux qui ne sont point gagnés comme abandonnés à leurs propres ressources, et jugez si ce ne sont pas les suites d'une politique semblable à celle de Philippe de Macédoine. Qu'on me permette de pousser cette comparaison plus loin. On verra que l'histoire de Philippe fournit plus d'un événement conforme à ceux de nos jours, et digne de la politique de Versailles.

Ce roi de Macédoine avoit déjà gagné les Thébains, les Olynthiens et les Messéniens; il réduisit ensuite les Athéniens, affoiblis et peu en état de lui résister, à lui céder les villes d'Amphipolis et de Potidée, qui lui servirent de barrières. Ayant aussi la Phocide et les Thermopyles, il tenoit comme la clef de la Grèce,

et il lui étoit facile de l'attaquer toutes les fois qu'il le jugeoit convenable à ses intérêts.

L'histoire de France nous fournit un exemple qu'il n'est pas possible de lire sans se souvenir du trait de l'histoire ancienne que je viens de citer. On comprend bien que c'est de l'acquisition de l'Alsace et de Strasbourg dont je veux parler. Ces états aliénés de l'Allemagne en étoient autrefois comme les Thermopyles ou comme le boulevard, et la Lorraine, qui vient d'être envahie récemment, répond à la Phocide par rapport à sa situation. Une manière d'envahir si ressemblante a celle du roi Philippe découvre, ce me semble, assez clairement une conformité de dessein parfaite: Philippe ne s'en tint pas aux Thermopyles, il passa outre. Je me rappelle à cette occasion ce qu'un sage disoit à un roi d'Epire en voyant les préparatifs immenses qu'on faisoit pour la guerre : *pourquoi*, demandoit-il à ce prince, *amassez-vous toutes ces armes et ce bagage ? Pour conquérir l'Italie, répondit Pyrrhus. Mais l'Italie conquise, Seigneur, où allons-nous? Alors, cher Cynéas, nous nous ren-*

dons maîtres de la Sicile ; de là il ne faut qu'un bon vent, et Carthage tombe entre nos mains : nous traverserons ensuite les déserts de la Lybie ; l'Arabie et l'Egypte ne pourront nous résister, la Perse et la Grèce seront également assujetties. Ce prince n'avoit pas de moindre projet que d'établir sa domination sur tout l'univers ; son langage étoit celui de l'ambition, et l'ambition pense et agit toujours de même : je n'en dis pas davantage.

Quant aux Grecs, ils n'envisagoient que d'une manière superficielle les progrès de Philippe, et ils s'imaginoient follement que la mort de ce Prince les débarrasseroit d'un ennemi dangereux, duquel ils avoient tout à craindre. C'est précisément le langage qu'on tient à présent en Europe : on se flatte que la mort de l'habile politique françois mettra fin à la politique françoise, qu'un autre ministre lui succédant, il n'aura pas les mêmes vues, les mêmes desseins ; enfin on s'amuse de petites espérances, qui sont ordinairement les consolations des ames foibles et des petits génies. Qu'on me permette de rappeler ici le repro-

che que Démosthène faisoit à ses Athéniens dans sa première Philippique. Voici ses paroles: „ Philippe est mort, dira l'un; non, ré-
„ pondra l'autre, mais il est malade.... Eh!
„ qu'il meure ou qu'il vive, que vous importe?
„ quand vous ne l'aurez plus, bientôt, Athé-
„ niens, vous vous serez fait un autre Philippe,
„ si vous ne changez pas de conduite; car il est
„ devenu ce qu'il est, non pas tant par ses pro-
„ pres forces que par votre négligence. „

Il me reste encore quelques réflexions à faire sur les points où la conduite des Romains répond parfaitement à celle de nos Romains modernes, je veux dire les François. Que l'on considère l'attention extrême que les Romains avoient à se mêler de toutes les affaires du monde : ils affectoient même de décider toutes les querelles des princes. Rome étoit le tribunal de l'univers, et les rois et les princes avoient reconnu (je ne sais comment) la souveraineté de ce tribunal; ils remettoient le jugement de leur cause au peuple romain, de tous les peuples le plus puissant et le plus fier. Le sénat, accoutumé à juger en dernier ressort

de la fortune des princes, s'érigeoit en arbitre souverain de tous leurs différens. C'est par ce moyen qu'ils se rendirent les maîtres de la Grèce, qu'ils acquirent l'héritage d'Eumène, roi de Pergame, et ce fut encore par cette voie que l'Egypte fut réduite au nombre des provinces romaines.

On va voir que la France en a fait tout autant; mais ce que les Romains n'ont jamais fait, Louis XIV l'a osé. Il a érigé un tribunal de réunion, qui sous prétexte de la recherche d'anciennes dépendances, réduisoit des provinces entières sous le joug de son obéissance.

Il est temps à présent de parler de la succession de Charles II, dernier roi d'Espagne, et du testament substitué ou tronqué par lequel le sang françois a empiété sur les droits de celui d'Espagne; des intrigues par lesquelles la France a voulu relever le parti du Prétendant en Angleterre, et faire ce prince roi de la Grande Bretagne; et pour alléguer des exemples plus récens, qu'on fasse attention à l'envoi de Don Carlos en Italie, aux menées

de la France dans les troubles de la Pologne. Je pourrois citer encore le droit d'arbitrage que la France s'arroge dans les contestations de Juliers et de Bergue, entre le roi de Prusse et le Palatin de Sulzbach : cette affaire ne devroit proprement toucher que l'Empire, si par la paix de Westphalie le Roi très-Chrétien n'avoit trouvé moyen de s'en mêler. On pourra voir ci-dessous tout ce qui en est dit dans ce traité. *) Il n'y a pas jusqu'aux démêlés de la ville de Genève dont la France ne se soit mêlée; soit par corruption ou par d'autres voies, les Genevois se sont jetés entre ses bras. La guerre que l'Empereur fait en Hongrie ne se terminera pas non plus, sans qu'il y soit parlé de la France; et les Corses apprendront dans peu de ces mêmes François quel doit être leur sort. Enfin, a-t-on des différens? la France les décide. Veut-on faire la guerre? la France

(*Art. IV. de l'inst. de la paix de Westphalie* §. 57.)

*) Et comme l'affaire de la succession de Juliers entre les intéressés pourroit dans la suite du temps exciter de grands troubles dans l'Empire, si on ne les prévient point, on est convenu que la paix faite, cette cause sera accommodée par les voies ordinaires devant sa Majesté impériale, ou par une composition amiable, ou par quelque autre voie légitime, sitôt que faire se pourra.

est de la partie. S'agit-il de régler les articles de la paix? la France donne la loi et s'érige en arbitre souveraine de l'univers.

Voilà les faits que j'ai cru pouvoir mettre en parallèle avec ceux que j'ai choisis dans l'histoire romaine; je les rapporte impartialement et sans qu'aucune autre raison me détermine que l'amour de la vérité.

Je n'ajouterai à tout ceci qu'une seule remarque: elle roulera sur une conformité de génie entre les négociateurs des Romains et les François. Lorsque la France est parvenue à son but et qu'elle n'a plus besoin de certains ménagemens, on remarquera dans ses négociateurs une fierté et une arrogance extrême; souples lorsqu'ils recherchent l'assistanee des princes, et d'une hauteur insupportable lorsque l'intérêt ne requiert plus les secours de ces mêmes princes. Il est nécessaire de se rappeler l'ambassade que les Romains envoyérent à Antiochus, roi de Syrie, pour le détourner d'attaquer Ptolémée et Cléopatre, qui en qualité de rois d'Egypte étoient alliés du peuple romain. Popilius, simple citoyen

romain, fut chargé de cette commission ; il demanda à Antiochus en termes assez fiers une réponse cathégorique sur ce qu'il lui avoit proposé. Ce roi se trouvant à la tête d'une armée, et prêt à fondre sur l'Egypte, étonné d'une pareille proposition, balança de répondre : Popilius, avec une baguette qu'il tenoit entre ses mains, trace un cercle autour du Roi, et lui ordonne de répondre avant d'en sortir. Qu'on remarque la hauteur et la manière absolue dont l'ambassadeur de France s'y est pris dans les affaires de Genève. Qu'on jette les yeux sur le mémoire *) que Mr de Fénélon a présenté aux Etats généraux à la Haye touchant la succession de Juliers; qu'on se rappelle les disputes puériles **) entre cet ambassadeur et celui d'Angleterre sur une préséance aussi singulière que nouvelle, et on

*) A la fin de ce traité.

**) Cette dispute venoit de ce qu'à un festin que donnoient les Etats généraux se trouvèrent Mrs les ambassadeurs de France et d'Angleterre : l'anglois porta la santé de l'Empereur ou celle de la prospérité des Etats généraux ; Mr de Fénélon dit que c'étoit à lui à porter cette santé : la chose alla fort loin. On appelle cette dispute la guerre du Buffet. Cette histoire est généralement connue.

pourra découvrir à tant de traits ressemblans, des desseins aussi ambitieux chez ces modernes que chez les anciens; des vues aussi étendues chez les uns que chez les autres; enfin un rapport exact entre la conduite de la France et celle de Philippe, roi de Macédoine, ainsi qu'entre la France et la république romaine.

1803. The Situation is now more violent.

Il est facile de remarquer par ce qu'on vient de voir que le corps politique de l'Europe est dans une situation violente; il est comme hors de son équilibre et dans un état où il ne peut rester long-temps sans risquer beaucoup. Il en est comme du corps humain, qui ne subsiste que par le mélange de quantités égales d'acides et d'alcalis; dès qu'une de ces deux matières prédomine, le corps s'en ressent et la santé en est considérablement altérée; et si cette matière augmente encore, elle peut causer la destruction totale de la machine. Ainsi dès que la politique et la prudence des princes de l'Europe perd de vue le maintien d'une juste balance entre les puissances dominantes, la constitution de tout ce corps politique s'en ressent : la violence se trouve d'un

côté, la foiblesse de l'autre : chez l'un le désir de tout envahir, chez l'autre l'impossibilité de l'empêcher; le plus puissant impose des lois; le plus foible est dans la nécessité d'y souscrire; enfin tout concourt à augmenter le désordre et la confusion : le plus fort, comme un torrent impétueux, se déborde, entraîne tout, et expose ce malheureux corps aux révolutions les plus funestes.

Ce sont là en peu de mots les considérations que m'a fournies l'état présent de l'Europe. Si quelque puissance trouve que je me suis expliqué avec trop de liberté, elle doit savoir que le fruit conserve toujours un goût de terroir, et que né dans un pays libre, il m'est permis de m'énoncer avec une noble hardiesse, et avec une sincérité incapable de feindre, que la plupart des hommes ne connoissent point, et qui paroîtra peut-être criminelle à ceux qui, nés dans la servitude, ont été élevés dans l'esclavage.

Après avoir repassé la conduite des politiques de l'Europe, après avoir développé le système des cours selon l'étendue de mes lumiè-

res, et fait voir les dangereuses suites de l'ambition de quelques princes, j'ose pousser la sonde plus avant dans la plaie de ce corps politique; je poursuivrai le mal jusque dans ses racines, et je m'efforcerai d'en découvrir les causes les plus cachées. Si mes réflexions ont le bonheur de parvenir aux oreilles de quelques princes, ils y trouveront des vérités qu'ils n'auroient jamais apprises par la bouche de leurs courtisans et de leurs flatteurs : peut-être seront-ils même étonnés de voir ces vérités se placer auprès d'eux sur le trône. Qu'ils apprennent donc que leurs faux principes sont la source la plus empoisonnée des malheurs de l'Europe. Voici l'erreur de la plupart des princes; ils croient que Dieu a créé exprès, et par une attention toute particulière pour leur grandeur, leur félicité et leur orgueil, cette multitude d'hommes dont le salut leur est commis, et que leurs sujets ne sont destinés qu'à être les instrumens et les ministres de leurs passions déréglées. Dès que le principe dont on part est faux, les conséquences ne peuvent être que vicieuses à l'infini; et de là cet amour déréglé

réglé pour la fausse gloire, de là ce désir ardent de tout envahir, de là la dureté des impôts dont le peuple est chargé, de là la paresse des princes, leur orgueil, leur injustice, leur inhumanité, leur tyrannie, et tous ces vices qui dégradent la nature humaine. Si les princes se défaisoient de ces idées erronées et qu'ils voulussent remonter jusqu'au but de leur institution, ils verroient que ce rang dont ils sont si jaloux, que leur élévation n'est que l'ouvrage des peuples; que ces milliers d'hommes qui leur sont commis, ne se sont point faits esclaves d'un seul homme, afin de le rendre plus formidable et plus puissant; qu'ils ne se sont point soumis à un citoyen, pour être les martyrs de ses caprices et les jouets de ses fantaisies; mais qu'ils ont choisi celui d'entre eux qu'ils ont cru le plus juste pour les gouverner, le meilleur pour leur servir de père, le plus humain pour compâtir à leurs infortunes et les soulager, le plus vaillant pour les défendre contre leurs ennemis, le plus sage, afin de ne les point engager mal-à-propos dans des guerres destructives et ruineuses; enfin l'homme le plus propre à

représenter le corps de l'Etat, et en qui la souveraine puissance pût servir d'appui aux lois et à la justice, et non de moyen pour commettre impunément les crimes et pour exercer la tyrannie.

Ce principe ainsi établi, les princes éviteroient constamment les deux écueils qui de tout temps ont causé la ruine des empires et bouleversé le monde, savoir l'ambition démesurée, et la lâche négligence des affaires. Au lieu de projeter sans cesse des conquêtes, ces dieux de la terre ne travailleroient qu'à assurer le bonheur de leur peuple, ils emploîroient toute leur application à soulager les misérables et à rendre leur domination douce et salutaire : il faudroit que leurs bienfaits fissent désirer d'être né leur sujet; qu'il règnât une généreuse émulation entre eux, à qui surpasseroit les autres en bonté et en clémence; qu'ils sentissent que la vraie gloire des princes ne consiste point à opprimer leurs voisins, point à augmenter le nombre de leurs esclaves, mais à remplir les devoirs de leurs charges et à répondre en tout à l'intention de ceux qui les ont revêtus de leur pouvoir, et de qui ils tiennent la grandeur suprême.

Ces monarques devroient songer que l'ambition et la vaine gloire sont des vices qu'on punit griévement chez les particuliers, et qu'on abhorre toujours dans un prince.

D'un autre côté les princes ayant sans cesse leur devoir devant les yeux, ne négligeroient point leurs affaires, comme des occupations indignes de leur grandeur; ils ne commettroient point aveuglément le salut de leur peuple aux soins d'un ministre, qui peut être suborné, qui peut manquer de talens, et qui presque toujours est moins intéressé que le maître au bien public. Les princes veilleroient eux-mêmes sur les démarches de leurs voisins; ils auroient une attention extrême à pénétrer leurs projets, et à prévenir leurs entreprises; ils se précautionneroient par de bonnes alliances contre la politique de ces esprits remuans qui ne cessent d'envahir, et qui, semblables au cancer, rongent et consument tout ce qu'ils touchent. La prudence resserreroit les liens d'amitié et les alliances que formeroient de pareils princes; la sagesse seroit leur conseil et feroit avorter les desseins de leurs ennemis; ils préféreroient un travail assidu et qui auroit

toujours pour but l'utilité publique, à la vie fainéante et voluptueuse des cours.

En un mot, c'est un opprobre et une ignominie de perdre ses États : et c'est une injustice et une rapacité criminelle de conquérir ceux sur lesquels on n'a aucun droit légitime.

ESSAI

SUR

LES FORMES DE GOUVERNEMENT,

ET SUR LES DEVOIRS DES

SOUVERAINS.

Lettre de la propre main du ROI, *par laquelle en* 1781 *il envoya au ministre d'état de Hertzberg son petit livre sur les formes du gouvernement et sur les devoirs des souverains.*

Voici quelques réflexions sur le gouvernement, que je vous confie; elles ont été imprimées dans ma maison; elles ne sont pas faites pour le public, et resteront entre vos mains. Je suis, etc.

FRÉDERIC.

Réponse du ministre d'état de Hertzberg au ROI

SIRE,

Votre Majesté m'a donné, à ma plus respectueuse reconnoissance, une marque très-précieuse de sa bienveillance, en me confiant ses réflexions sur les formes de gouvernement et sur les devoirs des souverains. Cet excellent livret ne sortira pas de mes mains selon ses grâcieux ordres, quoiqu'il mérite d'être le manuel de tous les souverains, et qu'il ne laissera pas de l'être un jour. Ils y trouveroient un idéal, auquel il leur paroîtra difficile

d'atteindre, mais dont votre Majesté a pourtant donné un exemple au dessus de toute exception. Elle a donné en même-temps par son règne une preuve décisive en faveur du gouvernement monarchique, et ce sera bientôt la forme de gouvernement favorite de la plupart des nations, depuis que V. M. a inspiré aux Monarques ses contemporains le goût de gouverner par eux-mêmes, et de marcher sur ses traces à l'immortalité.

J'ai toujours été porté en mon particulier pour la monarchie, et je suis très-persuadé que les sujets et les particuliers peuvent y exercer des vertus patriotiques avec plus d'effet réel, quoique avec moins d'éclat, que dans d'autres formes de gouvernement. Je regarderai constamment comme mon plus grand bonheur, d'être né et d'avoir vécu sous le règne de V. M., et je ne cesserai d'être jusqu'au dernier moment de mon existence, avec le plus respectueux dévouement,

SIRE, DE VOTRE MAJESTÉ,

Berlin, le 26 Janvier 1781.

le plus humble, plus obéissant et plus soumis serviteur,

HERTZBERG.

Nous trouvons, en remontant à l'antiquité la plus reculée, que les peuples dont la connoissance nous est parvenue, menoient une vie pastorale, et ne formoient point de corps de société : ce que la Genèse rapporte de l'histoire des patriarches, en est un témoignage suffisant. Avant le petit peuple juif, les Égyptiens devoient être de même dispersés dans ces contrées que le Nil ne submergeoit pas ; et sans doute il s'est écoulé bien des siècles avant que ce fleuve dompté permît aux régnicoles de se rassembler par bourgades. Nous apprenons par l'histoire grecque le nom des fondateurs des villes, et celui des législateurs qui les premiers les rassemblèrent en corps : cette nation fut long-temps sauvage, comme le furent tous les habitans de notre globe. Si les annales des Étrusques, des Samnites, des Sabins, etc. nous étoient parvenues, nous apprendrions assurément que ces peuples vivoient isolés par familles, avant de s'être rassemblés et réunis. Les Gaulois formoient

déjà des associations du temps que Jules-César les dompta. Mais il paroît que la Grande Bretagne n'étoit pas perfectionnée à ce point, lorsque ce conquérant y passa pour la première fois avec les troupes romaines. Du temps de ce grand homme les Germains ne pouvoient se comparer qu'aux Iroquois, aux Algonquins, et pareilles nations sauvages ; ils ne vivoient que de la chasse, de la pêche, et du lait de leurs troupeaux. Un Germain croyoit s'avilir en cultivant la terre ; il employoit à ces travaux les esclaves qu'il avoit faits à la guerre : aussi la forêt d'Hercynie couvroit-elle presque entièrement cette vaste étendue de pays qui compose maintenant l'Allemagne. La nation ne pouvoit pas être nombreuse, faute de nourriture suffisante ; et c'est là sans doute la véritable cause de ces émigrations prodigieuses des peuples du septentrion, qui se précipitoient vers le midi, pour chercher des terres toutes défrichées et un climat moins rigoureux.

On est étonné quand on se représente le genre humain vivant si long-temps dans un état d'abrutissement et sans former de société ;

et l'on recherche avidement quelle raison a pu le porter à se réunir en corps de peuple. Sans doute que les violences et les pillages d'autres hordes voisines ont fait naître à ces peuplades isolées l'idée de se joindre à d'autres familles, pour assurer leurs possessions par leur mutuelle défense. De là sont nées les lois, qui enseignent aux sociétés à préférer l'intérêt général au bien particulier. Dès-lors personne, sans craindre de châtiment, n'osa s'emparer du bien d'autrui ; personne n'osa attenter sur la vie de son voisin ; il fallut respecter sa femme et ses biens comme des objets sacrés ; et si la société entière se trouvoit attaquée, chacun devoit accourir pour la sauver. Cette grande vérité, qu'il faut agir envers les autres comme nous voudrions qu'ils se comportassent envers nous, devient le principe des lois, et du pacte social ; de là naît l'amour de la patrie, envisagée comme l'asyle de notre bonheur. Mais comme ces lois ne pouvoient ni se maintenir ni s'exécuter sans un surveillant qui s'en occupât sans cesse, ce fut l'origine des magistrats que le peuple élut et auxquels il se soumit. Qu'on s'imprime bien que

la conservation des lois fut l'unique raison qui engagea les hommes à se donner des supérieurs, puisque c'est là vraie origine de la souveraineté. Ce magistrat étoit le premier serviteur de l'État. Quand ces sociétés naissantes avoient à craindre de la part de leurs voisins, le magistrat armoit le peuple, et voloit à la défense des citoyens.

Cet instinct général des hommes qui les anime à se procurer le plus grand bonheur possible, donna lieu à la formation des différens genres de gouvernement. Les uns crurent qu'en s'abandonnant à la conduite de quelques sages, ils trouveroient ce bonheur; de là le gouvernement aristocratique : d'autres préférèrent l'oligarchie : Athènes et la plupart des républiques grecques choisirent la démocratie. La Perse et l'Orient plioient sous le despotisme. Les Romains eurent quelque temps des rois ; mais las des violences des Tarquins, ils tournèrent la forme de leur gouvernement en aristocratie. Bientôt fatigué de la dureté des patriciens, qui l'opprimoient par des usures, le peuple s'en sépara, et ne retourna à Rome qu'après que le sénat eut

autorisé les tribuns que ce peuple avoit élus pour le soutenir contre la violence des grands : depuis il devint presque le dépositaire de l'autorité suprême. On appeloit tyrans ceux qui s'emparoient avec violence du gouvernement, et qui ne suivant que leurs passions et leurs caprices pour guides, renversoient les lois, et les principes fondamentaux que la société avoit établis pour sa conservation.

Mais quelque sages que fussent les législateurs, et les premiers qui rassemblèrent le peuple en corps, quelque bonnes que fussent leurs institutions, il ne s'est trouvé aucun de ces gouvernemens qui se soit soutenu dans toute son intégrité. Pourquoi? parce que les hommes sont imparfaits, et que leurs ouvrages le sont par conséquent; parce que les citoyens, poussés par des passions, se laissent aveugler par l'intérêt particulier, qui toujours bouleverse l'intérêt général ; enfin parce que rien n'est stable dans ce monde. Dans les aristocraties, l'abus que les premiers membres de l'État font de leur autorité, est pour l'ordinaire cause des révolutions qui s'ensuivent.

La démocratie des Romains fut bouleversée par le peuple même; la masse aveuglée de ces plébéïens se laissa corrompre par des citoyens ambitieux, qui ensuite les asservirent, et les privèrent de leur liberté. C'est le sort auquel l'Angleterre doit s'attendre, si la chambre basse ne préfère pas les véritables intérêts de la nation à cette corruption infâme qui l'avilit. Quant au gouvernement monarchique, on en a vu bien des espèces différentes. L'ancien gouvernement féodal, qui étoit presque général en Europe il y a quelques siècles, s'étoit établi par les conquêtes des barbares. Le général qui menoit une horde, se rendoit souverain du pays conquis, et il partageoit les provinces entre ses principaux officiers : ceux-là à la vérité étoient soumis au suzerain, et lui fournissoient des troupes s'il en demandoit : mais, comme quelques-uns de ces vassaux devinrent aussi puissans que leur chef, cela formoit des états dans l'État. C'étoit une source de guerres civiles, dont résultoit le malheur de la société générale. En Allemagne ces vassaux sont devenus indépendans : ils ont été opprimés en France, en Angleterre, et en Espagne.

La seule image qui nous reste de cet abominable gouvernement, subsiste encore dans la république de Pologne. En Turquie le souverain est despotique, il peut commettre impunément les cruautés les plus révoltantes; mais aussi lui arrive-t-il souvent, par une vicissitude commune chez les nations barbares, ou par une juste rétribution, qu'il est étranglé à son tour. Pour le gouvernement vraiment monarchique, il est le pire ou le meilleur de tous, selon qu'il est administré.

Nous avons remarqué que les citoyens n'ont accordé la prééminence à un de leurs semblables, qu'en faveur des services qu'ils attendoient de lui: ces services consistent à maintenir les lois, à faire exactement observer la justice, à s'opposer de toutes ses forces à la corruption des moeurs, à défendre l'État contre ses ennemis. Le magistrat doit avoir l'oeil sur la culture des terres; il doit procurer l'abondance des vivres à la société, encourager l'industrie et le commerce: il est comme une sentinelle permanente, qui doit veiller sur les voisins et sur la conduite des ennemis de l'Etat. On demande que sa prévoyance et

sa prudence forment à temps les liaisons, et choisissent les alliés les plus convenables aux intérêts de son association. On voit par ce court exposé quel détail de connoissances chacun de ces articles exige en particulier. Il faut joindre à cela une étude approfondie du local du pays que le magistrat doit gouverner, et bien connoître le génie de la nation; parce qu'en péchant par ignorance, le souverain se rend aussi coupable que par les péchés qu'il auroit commis par malice : les uns sont des défauts de paresse, les autres des vices du coeur; mais le mal qui en résulte est le même pour la société.

Les princes, les souverains, les rois ne sont donc pas revêtus de l'autorité suprême, pour se plonger impunément dans la débauche et dans le luxe : ils ne sont pas élevés sur leurs concitoyens, pour que leur orgueil se pvanant dans la représentation, insulte avec mépris à la simplicité des moeurs, à la pauvreté, à la misère; ils ne sont point à la tête de l'Etat, pour entretenir auprès de leurs personnes un tas de fainéans dont l'oisiveté et l'inutilité engendrent tous les vices. La mauvaise administration du

gouvernement

gouvernement monarchique provient de bien des causes différentes, qui ont leur source dans le caractère du souverain. Ainsi un prince adonné aux femmes se laissera gouverner par ses maîtresses et par ses favoris, lesquels abusant du pouvoir qu'ils ont sur son esprit, se serviront de cet ascendant pour commettre des injustices, protéger des gens perdus de moeurs, vendre des charges, et autres infamies pareilles. Si le prince, par fainéantise, abandonne le gouvernail de l'Etat en des mains mercenaires, je veux dire à ses ministres, alors l'un tire à droite, l'autre à gauche, personne ne travaille sur un plan général, chaque ministre renverse ce qu'il a trouvé établi, quelque bonne que soit la chose, pour devenir créateur de nouveautés, et pour réaliser ses fantaisies, souvent au détriment du bien public: d'autres ministres qui remplacent ceux-là, se hâtent de bouleverser à leur tour ces arrangemens, avec aussi peu de solidité que leurs prédécesseurs, satisfaits de passer pour inventeurs. Ainsi cette suite de changemens et de variations ne donne pas aux projets le temps de pousser racine. De là naissent

la confusion, le désordre, et tous les vices d'une mauvaise administration. Les prévaricateurs ont une excuse toute prête : ils couvrent leur turpitude par ces changemens perpétuels ; et, comme ces sortes de ministres se contentent de ce que personne ne recherche leur conduite, ils se gardent bien d'en donner l'exemple en sévissant contre leurs subalternes. Les hommes s'attachent à ce qui leur appartient : l'Etat n'appartient pas à ces ministres ; ils n'ont donc pas son bien véritablement à coeur, tout s'exécute avec nonchalance, et avec une espèce d'indifférence stoïque, d'où résulte le dépérissement de la justice, des finances, et du militaire. De monarchique qu'il étoit, ce gouvernement dégénère en une véritable aristocratie, où les ministres et les généraux dirigent les affaires selon leur fantaisie : alors on ne connoît plus de système général ; chacun suit ses idées particulières, et le point central, le point d'unité est perdu. Comme tous les ressorts d'une montre conspirent au même but, qui est celui de mesurer le temps, les ressorts du gouvernement devroient être montés de même, pour que

toutes les différentes parties de l'administration concourussent également au plus grand bien de l'Etat, objet important qu'on ne doit jamais perdre de vue. D'ailleurs, l'intérêt personnel des ministres et des généraux fait pour l'ordinaire qu'ils se contrecarrent en tout, et que quelquefois ils empêchent l'exécution des meilleures choses, parce que ce ne sont pas eux qui les ont proposées. Mais le mal arrive à son comble, si des ames perverses parviennent à persuader au souverain que ses intérêts sont différens de ceux de ses sujets: alors le souverain devient l'ennemi de ses peuples sans savoir pourquoi; il devient dur, sévère, inhumain par mal-entendu; car le principe dont il part étant faux, les conséquences le doivent être nécessairement. Le souverain est attaché par des liens indissolubles au corps de l'Etat: par conséquent il ressent par répercussion tous les maux qui affligent ses sujets; et la société souffre également des malheurs qui touchent son souverain. Il n'y a qu'un bien, qui est celui de l'Etat en général. Si le prince perd des provinces, il n'est plus en état comme par le passé d'assister ses sujets: si le

malheur l'a forcé de contracter des dettes ; c'est aux pauvres citoyens à les acquitter : en revanche, si le peuple est peu nombreux, s'il croupit dans la misère, le souverain est privé de toute ressource. Ce sont des vérités si incontestables, qu'il n'est pas besoin d'appuyer davantage là-dessus.

Je le répète donc, le souverain représente l'Etat : lui et ses peuples ne forment qu'un corps, qui ne peut être heureux qu'autant que la concorde les unit. Le prince est à la société qu'il gouverne ce que la tête est au corps : il doit voir, penser, et agir pour toute la communauté, afin de lui procurer tous les avantages dont elle est susceptible. Si l'on veut que le gouvernement monarchique l'emporte sur le républicain, l'arrêt du souverain est prononcé ; il doit être actif et intègre, et rassembler toutes ses forces pour fournir la carrière qui lui est ouverte. Voici l'idée que je me fais de ses devoirs.

Il doit se procurer une connoissance exacte et détaillée de la force et de la foiblesse de son pays, tant pour les ressources pécuniaires, que pour la population, les finances, le com-

merce, les lois, et le génie de la nation qu'il doit gouverner. Les lois, si elles sont bonnes, doivent être exprimées clairement, afin que la chicane ne puisse pas les tourner à son gré, pour en éluder l'esprit, et décider de la fortune des particuliers arbitrairement et sans règle : la procédure doit être aussi courte qu'il est possible, afin d'empêcher la ruine des plaideurs, qui consumeroient en faux frais ce qui leur est dû justement et de bon droit. Cette partie du gouvernement ne sauroit être assez surveillée, pour mettre toutes les barrières possibles à l'avidité des juges et des avocats. On retient tout le monde dans son devoir par des visites qui se font de temps à autre dans les provinces; quiconque se croît lésé, ose porter ses plaintes à la commission, et les prévaricateurs doivent être sévèrement punis : il est peut-être superflu d'ajouter que les peines ne doivent jamais passer le délit, que la violence ne doit jamais être employée au lieu des lois, et qu'il vaut mieux qu'un souverain soit trop indulgent que trop sévère. Comme tout particulier qui n'agit pas par principes, a une conduite inconséquente, il importe encore

plus qu'un magistrat qui veille au bien des peuples, agisse d'après un système arrêté de politique, de guerre, de finance, de commerce, et de lois. Par exemple, un peuple doux ne doit point avoir des lois sévères, mais des lois adaptées à son caractère. La base de ces systèmes doit toujours être relative au plus grand bien de la société; les principes doivent être adaptés à la situation du pays, à ses anciens usages (s'ils sont bons), au génie de la nation. Par exemple, en politique c'est un fait connu que les alliés les plus naturels, et par conséquent les meilleurs, sont ceux dont les intérêts concourent avec les nôtres, et qui ne sont pas si proches voisins, qu'on puisse être engagé dans quelque discussion d'intérêt avec eux. Quelquefois des événemens bizarres donnent lieu à des combinaisons extraordinaires. Nous avons vu, de nos jours, des nations de tout temps rivales, et même ennemies, marcher sous les mêmes bannières; mais ce sont des cas qui arrivent rarement, et qui ne serviront jamais d'exemples. Ces sortes de liaisons ne peuvent être que momentanées, au lieu que le genre des autres,

contractées par un intérêt commun, peut seul être durable. Dans la situation où l'Europe est de nos jours, où tous les princes sont armés, parmi lesquels il s'élève des puissances prépondérantes, en état d'écraser les foibles, la prudence exige qu'on s'allie avec d'autres puissances, soit pour s'assurer des secours en cas d'attaque, soit pour réprimer les projets dangereux de ses ennemis, soit pour soutenir, à l'aide de ces alliés, de justes prétentions contre ceux qui voudroient s'y opposer. Mais ceci ne suffit pas : il faut avoir chez ses voisins, surtout chez ses ennemis, des oreilles et des yeux ouverts, qui rapportent fidellement ce qu'ils ont vu et entendu. Les hommes sont méchans; il faut se garder surtout d'être surpris, parce que tout ce qui surprend effraie et décontenance, ce qui n'arrive jamais quand on est préparé, quelque fâcheux que soit l'événement auquel on doit s'attendre. La politique européenne est si fallacieuse, que le plus avisé peut devenir dupe, s'il n'est pas toujours alerte et sur ses gardes.

Le système militaire doit être également assis sur de bons principes, qui soient sûrs, et

reconnus par l'expérience. On doit connoître le génie de la nation, de quoi elle est capable, et jusqu'où l'on ose risquer ses entreprises en la menant à l'ennemi. Dans nos temps il nous est interdit d'employer à la guerre les usages des Grecs et des Romains. La découverte de la poudre à canon a changé entièrement la façon de faire la guerre. Maintenant c'est la supériorité du feu qui décide de la victoire : les exercices, les réglemens, et la tactique ont été refondus, pour les conformer à cet usage ; et récemment, l'abus énorme des nombreuses artilleries qui appesantissent les armées, nous force également d'adopter cette mode, tant pour nous soutenir dans nos postes, que pour attaquer l'ennemi dans ceux qu'il occupe, au cas que d'importantes raisons l'exigent. Tant de raffinemens nouveaux ont donc si fort changé l'art de la guerre, que ce seroit de nos jours une témérité impardonnable à un général, en imitant les Turenne, les Condé, les Luxembourg, de risquer une bataille en suivant les dispositions que ces grands généraux ont faites de leur temps. Alors les victoires se remportoient par la valeur et par la force ;

maintenant l'artillerie décide de tout, et l'habileté du général consiste à faire approcher ses troupes de l'ennemi, sans qu'elles soient détruiavant de commencer à l'attaquer. Pour se procurer cet avantage, il faut qu'il fasse taire le feu de l'ennemi par la supériorité de celui qu'il lui oppose. Mais ce qui restera éternellement stable dans l'art militaire, c'est la *castramétrie*, ou l'art de tirer le plus grand parti possible d'un terrain pour son avantage. Si de nouvelles découvertes se font encore, ce sera une nécessité que les généraux de ces temps-là se prêtent à ces nouveautés, et changent à notre tactique ce qui exige correction. Il est des États qui par leur local et par leur constitution, doivent être des puissances maritimes; telles sont l'Angleterre, la Hollande, la France, l'Espagne, le Danemarck : ils sont environnés de la mer, et les colonies éloignées qu'ils possèdent, les obligent d'avoir des vaisseaux pour entretenir la communication et le commerce entre la mère-patrie et ces membres détachés. Il est d'autres États, comme l'Autriche, la Pologne, la Prusse, et même la Russie, dont les uns pourroient se passer de marine, et les

autres commettroient une faute impardonnable en politique s'ils divisoient leurs forces, en voulant employer sur mer des troupes dont ils ont un besoin indispensable sur terre. Le nombre des troupes qu'un Etat entretient, doit être en proportion des troupes qu'ont ses ennemis; il faut qu'il se trouve en même force, ou le plus foible risque de succomber. On objectera peut-être que le prince doit compter sur les secours de ses alliés. Cela seroit bon, si les alliés étoient tels qu'ils devroient être; mais leur zèle n'est que tiédeur, et l'on se trompe à coup sûr, si l'on compte sur d'autres que sur soi-même. Si la situation des frontières permet de les défendre par des forteresses, il ne faut rien négliger pour en construire, et ne rien épargner pour les perfectionner. La France en a donné l'exemple, et elle en a senti l'avantage en différentes occasions.

Mais, ni la politique, ni le militaire ne peuvent prospérer, si les finances ne sont pas entretenues dans le plus grand ordre, et si le prince lui-même n'est économe et prudent. L'argent est comme la baguette des enchanteurs, par le moyen de laquelle ils opéroient

des miracles. Les grandes vues politiques, l'entretien du militaire, les meilleures intentions pour le soulagement des peuples, tout cela demeure engourdi, si l'argent ne le vivifie. L'économie du souverain est d'autant plus utile pour le bien public, que s'il ne se trouve pas avoir des fonds suffisans en réserve, soit pour fournir aux frais de la guerre sans charger ses peuples d'impôts extraordinaires, soit pour secourir les citoyens dans des calamités publiques, toutes ces charges tombent sur les sujets, qui se trouvent sans ressource dans des temps malheureux, où ils ont si grand besoin d'assistance. Aucun gouvernement ne peut se passer d'impôts ; soit républicain, soit monarchique, il en a un égal besoin. Il faut bien que le magistrat, chargé de toute la besogne publique, ait de quoi vivre; que les juges soient payés, pour les empêcher de prévariquer; que le soldat soit entretenu, afin qu'il ne commette point de violence, faute d'avoir de quoi subsister ; il faut de même que les personnes préposées au maniement des finances soient assez bien payées pour que le besoin ne les oblige pas d'administrer infidellement les deniers

publics. Ces différentes dépenses demandent des sommes considérables; ajoutez-y encore quelque argent mis annuellement de côté pour les cas extraordinaires. Voilà cependant ce qui doit être nécessairement pris sur le peuple. Le grand art consiste à lever ces fonds sans fouler les citoyens. Pour que les taxes soient égales et non arbitraires, l'on fait des cadastres, qui, s'ils sont classés avec exactitude, proportionnent les charges selon les moyens des individus; cela est si nécessaire, que ce seroit une faute impardonnable en finance, si les impôts maladroitement répartis dégoûtoient le cultivateur de ses travaux: il doit, ayant acquitté ses droits, pouvoir encore vivre avec une certaine aisance lui et sa famille. Bien loin d'opprimer les pères nourriciers de l'État, il faut les encourager à bien cultiver leurs terres; c'est dans cette culture que consiste la véritable richesse du pays. La terre fournit les comestibles les plus nécessaires, et ceux qui la travaillent, sont, comme nous l'avons déjà dit, les vrais pères nourriciers de la société. On m'opposera peut-être que la Hollande subsiste, sans que ses champs lui rapportent la

centième partie de ce qu'elle consomme. Je réponds à cette objection que c'est un petit État, chez lequel le commerce supplée à l'agriculture; mais plus un gouvernement est vaste, plus l'économie rurale a besoin d'être encouragée. Une autre espèce d'impôts qu'on lève sur les villes, ce sont les accises : elles veulent être maniées avec des mains adroites, pour ne point charger les comestibles les plus nécessaires à la vie, comme le pain, la petite bière, la viande, etc; ce qui retomberoit sur les soldats, sur les ouvriers, et sur les artisans; d'où il s'ensuivroit, pour le malheur du peuple, que la main-d'oeuvre rehausseroit de prix; par conséquent les marchandises deviendroient si chères, qu'on en perdroit le débit étranger. C'est ce qui arrive maintenant en Hollande et en Angleterre. Ces deux nations ayant contracté des dettes immenses dans les dernières guerres, ont créé de nouveaux impôts pour en payer les intérêts; mais comme leur mal-adresse en a chargé la main-d'oeuvre, ils ont presque écrasé leurs manufactures. De là la cherté en Hollande étant augmentée, ces républicains font fabriquer leurs draps à

Verviers et à Liége, et l'Angleterre a perdu un débit considérable de ses laines en Allemagne. Pour obvier à ces abus, le souverain doit souvent se souvenir de l'état du pauvre peuple, se mettre à la place d'un paysan et d'un manufacturier, et se dire alors : si j'étois né dans la classe de ces citoyens dont les bras sont le capital, que désirerois-je du souverain? Ce que le bon sens alors lui indiquera, son devoir est de le mettre en pratique. Il se trouve des provinces, dans la plupart des Etats de l'Europe, où les paysans attachés à la glèbe sont serfs de leurs gentilshommes : c'est de toutes les conditions la plus malheureuse et qui révolte le plus l'humanité. Assurément aucun homme n'est né pour être l'esclave de son semblable : on déteste avec raison un pareil abus, et l'on croit qu'il ne faudroit que vouloir pour abolir cette coutume barbare : mais il n'en est pas ainsi ; elle tient à d'anciens contrats faits entre les possesseurs des terres et les colons. L'agriculture est arrangée en conséquence des services des paysans : en voulant abolir tout d'un coup cette abominable gestion, on bouleverseroit entièrement l'économie des terres, et il fau-

droit en partie indemniser la noblesse des pertes qu'elle souffriroit en ses revenus.

Ensuite s'offre l'article des manufactures et du commerce, non moins important. Pour qu'un pays se conserve dans une situation florissante, il est de toute nécessité que la balance du commerce lui soit avantageuse: s'il paye plus pour les importations qu'il ne gagne par les exportations, il faut nécessairement qu'il s'appauvrisse d'année en année. Qu'on se figure une bourse où il y a cent ducats: tirez-en journellement un, et n'y remettez rien, vous conviendrez qu'au bout de cent jours la bourse sera vide. Voici les moyens d'obvier à cette perte: faire manufacturer toutes les premières matières qu'on possède; faire travailler les matières étrangères, pour y gagner la main-d'oeuvre, et travailler à bon marché, pour se procurer le débit étranger. Quant au commerce, il roule sur trois points; sur le superflu de vos denrées que vous exportez: sur celles de vos voisins qui vous enrichissent en les vendant; et sur les marchandises étrangères que vos besoins exigent et que vous importez. C'est sur ces productions que nous venons

d'indiquer, que doit se régler le commerce d'un État; voilà de quoi il est susceptible par la nature des choses. L'Angleterre, la Hollande, la France, l'Espagne, le Portugal ont des possessions aux deux Indes, et des ressources plus étendues pour leur marine marchande que les autres royaumes : profiter des avantages qu'on a, et ne rien entreprendre au delà de ses forces, c'est le conseil de la sagesse.

Il nous reste à parler des moyens les plus propres pour maintenir invariablement l'abondance des vivres dont la société a un besoin indispensable pour demeurer florissante. Le premier est d'avoir soin que les terres soient bien cultivées; de défricher tous les terrains qui sont capables de rapport; d'augmenter les troupeaux, pour gagner d'autant plus de lait, de beurre, de fromage, et d'engrais; d'avoir ensuite un relevé exact de la quantité des différentes espèces de grains gagnés dans de bonnes, dans de médiocres, et dans de mauvaises années; d'en décompter la consommation; et par ce résultat de s'instruire de ce qu'il y a de superflu, dont l'exportation doit être permise; ou de ce qui manque à la

consommation

consommation, et que le besoin demande qu'on se procure. Tout souverain attaché au bien public est obligé de se pourvoir de magasins abondamment fournis, pour suppléer à la mauvaise récolte et pour prévenir la famine. Nous avons vu en Allemagne, dans les mauvaises années de 1771 et 1772, les malheurs que la Saxe et les provinces de l'Empire ont soufferts, parce que cette précaution si utile avoit été négligée. Le peuple broyoit l'écorce des chênes qui lui servoit d'aliment: cette misérable nourriture accéléra sa mort; nombre de familles périrent sans secours; c'étoit une désolation universelle: d'autres pâles, blêmes et décharnés, s'expatrièrent pour chercher des secours ailleurs; leur vue excitoit la compassion, un coeur d'airain y auroit été sensible. Quels reproches leurs magistrats ne devoient-ils pas se faire, d'être les spectateurs de ces calamités, sans y pouvoir porter de remède?

Nous passons maintenant à un autre article, aussi intéressant peut-être. Il est peu de pays où les citoyens aient les mêmes opinions sur la religion; elles diffèrent souvent entièrement;

il en est qu'on appelle sectes : la question s'élève alors, faut-il que tous les citoyens pensent de même? ou peut-on permettre à chacun de penser à sa guise? De sombres politiques vous diront: tout le monde doit être de la même opinion, pour que rien ne divise les citoyens; le théologien ajoute : quiconque ne pense pas comme moi, est damné, et il ne convient pas que mon souverain soit un roi de damnés: il faut donc les détruire dans ce monde pour qu'ils prospèrent d'autant mieux dans l'autre. On répond à cela que jamais société ne pensera de même; que chez les nations chrétiennes la plupart sont anthropomorphites; que chez les catholiques le grand nombre est idolâtre, parce qu'on ne me persuadera jamais qu'un manant sache distinguer le culte de *latrie* et d'*hyperdulie*; il adore de bonne foi l'image qu'il invoque. Voilà donc nombre d'hérétiques dans toutes les sectes chrétiennes: de plus, chacun croit ce qui lui paroît vraisemblable. On peut contraindre un pauvre misérable à prononcer un certain formulaire, auquel il refuse son consentement intérieur; ainsi le persécuteur n'a rien gagné. Mais si

l'on remonte à l'origine de la société, il est tout-à-fait évident que le souverain n'a aucun droit sur la façon de penser des citoyens. Ne faudroit-il pas être en démence pour se figurer que des hommes ont dit à un homme leur semblable : nous vous élevons au-dessus de nous parce que nous aimons l'esclavage, et nous vous donnons la puissance de diriger nos pensées à votre volonté? Ils ont dit au contraire : nous avons besoin de vous pour maintenir les lois auxquelles nous voulons obéir, pour nous gouverner sagement, pour nous défendre; du reste, nous exigeons de vous que vous respectiez notre liberté. Voilà la sentence prononcée, elle est sans appel; et même cette tolérance est si avantageuse aux sociétés où elle est établie, qu'elle fait le bonheur de l'État. Dès que tout culte est libre, tout le monde est tranquille; au lieu que la persécution a donné lieu aux guerres civiles les plus sanglantes, les plus longues, et les plus destructives. Le moindre mal qu'attire la persécution, est de faire émigrer les persécutés : dans certaines provinces de France la population a souffert et se ressent

encore de la révocation de l'édit de Nantes.

Ce sont là en général les devoirs qu'un prince doit remplir: afin qu'il ne s'en écarte jamais, il doit se rappeler souvent qu'il est homme ainsi que le moindre de ses sujets: s'il est le premier juge, le premier général, le premier financier, le premier ministre de la société, ce n'est pas pour qu'il représente, mais afin qu'il remplisse les devoirs que ces noms lui imposent. Il n'est que le premier serviteur de l'État, obligé d'agir avec probité, avec sagesse, et avec un entier désintéressement, comme si à chaque moment il devoit rendre compte de son administration à ses citoyens. Ainsi il est coupable s'il prodigue l'argent du peuple, le produit des impôts, en luxe, en faste, en débauches; lui qui doit veiller aux bonnes moeurs, les gardiennes des lois; qui doit perfectionner l'éducation nationale, et non la pervertir par de mauvais exemples. C'est un objet des plus importans que la conservation des bonnes moeurs dans leur intégrité: le souverain peut y contribuer beaucoup en distinguant et récompensant les citoyens qui ont

fait des actions vertueuses, en témoignant du mépris pour ceux dont la dépravation ne rougit plus de ses déréglemens. Le prince doit désapprouver hautement toute action déshonnête, et refuser des distinctions à ceux qui sont incorrigibles. Il est encore un objet intéressant qu'il ne faut pas perdre de vue, et qui, s'il étoit négligé, porteroit un préjudice irréparable aux bonnes moeurs; c'est quand le prince distingue trop des personnes qui, sans mérite, possèdent de grandes richesses. Ces honneurs prodigués mal-à-propos confirment le public dans le préjugé vulgaire, qu'il suffit d'avoir du bien pour être considéré. Dès-lors l'intérêt et la cupidité secouent le frein qui les retenoit; chacun veut accumuler des richesses; on emploie les voies les plus iniques pour les acquérir: la corruption gagne, elle s'enracine, elle devient générale; les hommes à talens, les hommes vertueux sont méprisés, et le public n'honore que ces bâtards de Midas dont la grande dépense et le faste l'éblouissent. Pour empêcher que les moeurs nationales ne se pervertissent jusqu'à

cet horrible excès, le prince doit être sans cesse attentif à ne distinguer que le mérite personnel, et à ne témoigner que du mépris pour l'opulence sans moeurs et sans vertus. Au reste, comme le souverain est proprement le chef d'une famille de citoyens, le père de ses peuples, dans toutes les occasions il doit servir de dernier refuge aux malheureux, tenir lieu de père aux orphelins, secourir les veuves, avoir des entrailles pour le dernier misérable comme pour le premier courtisan, et répandre des libéralités sur ceux qui privés de tout secours, ne peuvent trouver d'assistance que dans ses bienfaits.

Voilà, selon les principes que nous avons établis au commencement de cet essai, l'idée exacte qu'on doit se former des devoirs d'un souverain, et de la seule manière qui peut rendre bon et avantageux le gouvernement monarchique. Si bien des princes ont une conduite différente, il faut l'attribuer à ce qu'ils ont peu réfléchi sur leur institution, et sur les devoirs qui en dérivent. Ils ont porté une charge dont ils ont méconnu le

poids et l'importance, ils se sont fourvoyé faute de connoissances, car dans nos temps l'ignorance fait commettre plus de fautes que la méchanceté. Cette esquisse du souverain paroîtra peut-être aux censeurs l'archétype des Stoïciens, l'idée du sage qu'ils avoient imaginé, qui n'exista jamais, et dont le seul Marc-Aurèle approcha le plus. Nous souhaitons que ce foible essai puisse former des Marc-Aurèles; ce seroit la plus belle récompense à laquelle nous puissions nous attendre, et qui feroit en même temps le bien de l'humanité. Nous devons cependant ajouter à ceci, qu'un prince qui fourniroit la carrière laborieuse que nous avons tracée, ne parviendroit pas à une perfection entière, parce qu'avec toute la bonne volonté possible, il pourroit se tromper dans le choix de ceux qu'il emploîroit à l'administration des affaires; parce qu'on pourroit lui représenter les choses sous un faux jour, que ses ordres ne seroient pas exécutés ponctuellement, qu'on voileroit des iniquités de façon qu'elles ne parviendroient pas à sa connoissance, que des employés durs

et entiers mettroient trop de rigueur et de hauteur dans leur gestion; enfin, parce que dans un pays étendu le prince ne sauroit être partout. Tel est donc et sera le destin des choses d'ici-bas, que jamais on n'atteindra au degré de perfection qu'exige le bonheur des peuples, et qu'en fait de gouvernement, comme pour toute autre chose, il faudra se contenter de ce qui est le moins défectueux.

DIALOGUE

DES

MORTS

ENTRE

LE PRINCE EUGÈNE, MILORD MARLBOROUGH, ET LE PRINCE DE LICHTENSTEIN.

MARLBOROUGH.

CARON va mourir incessamment de faim; on ne passe plus sur sa barque; depuis quelques jours nous n'avons point reçu de courriers de l'autre monde : si cela continue, nous ne saurons plus ce qui s'y passe; ce sera bien dommage.

EUGÈNE.

Tous ceux qui meurent ne parviennent pas à ces heureux champs que nous habitons; beaucoup s'en vont au Tartare, et puis les maladies contagieuses, les pestes, la famine ne ravagent pas toujours la terre : donnez-vous patience, il en viendra de reste.

MARLBOROUGH.

Les Anglois se pendent assez volontiers dans l'arrière-saison; cependant je n'en vois point arriver; peut-être qu'un bill du parlement a défendu à mes compatriotes de se pendre.

EUGÈNE.

Vous avez eu en dernier lieu milord Chesterfield, vous n'avez pas à vous plaindre, et moi mon parent le roi de Sardaigne. On ne meurt pas tous les jours. Laissons les hommes vivre, pour qu'ils aient le temps de dévider la fusée des sottises qu'ils doivent achever avant de mourir. Mais ne vois-je pas une ombre?

MARLBOROUGH.

Oui, c'est un nouveau venu qui s'avance vers nous.

EUGÈNE.

Je crois le connoître. N'êtes-vous pas le prince Wenceslas Lichtenstein ?

LICHTENSTEIN.

Oui, c'est moi qu'une mort assez douloureuse vient d'arracher à ma famille, à mes grands biens, à mes honneurs.

EUGÈNE.

C'est le sort commun de tous les hommes. Mais comme vous venez de loin, pour nous payer votre droit d'entrée, contez-nous les nouvelles du pays d'où vous venez.

LICHTENSTEIN.

Il y en a beaucoup. Tout est changé, les temps passés sont éclipsés par les temps modernes. Vous ne reconnoîtriez plus l'Europe; on a fait des progrès en tous genres.

EUGÈNE.

Je ne reconnoîtrois plus l'Europe ? Sans doute que cette maison impériale dont j'ai étendu et même affermi la puissance, a fait de grands progrès et s'est immensément accrue depuis mon temps ?

LICHTENSTEIN.

Ce n'est pas précisément cela; car depuis votre mort, après avoir été battus par les Turcs, les Prussiens et les François, nous avons perdu une demi-douzaine de provinces : mais ce sont des bagatelles.

EUGÈNE.

Vous êtes inconcevable. Si vous avez tant perdu, quels progrès avez-vous pu faire ?

LICHTENSTEIN.

Nous avons perfectionné nos finances; avec la moitié des provinces qui nous restent,

nous avons plus de revenus que n'en eut jamais Charles VI avec le royaume de Naples, tout le Milanois, la Servie, la Silésie et Belgrad. Et quant au militaire, nous entretenons 160,000 hommes, que vous ne pûtes jamais payer de votre temps. Pour moi j'ai travaillé à l'artillerie; j'ai dépensé 300,000 écus de mon bien pour la mettre sur un bon pied; aussi une armée ne se meut-elle plus à moins de traîner 400 bouches à feu à sa suite. Vous n'entendiez rien à cet usage de l'artillerie qui fait de nos camps des forteresses. A peine aviez-vous 30 canons dans votre armée.

EUGÈNE.

Il est vrai; mais avec ce peu de canons je battois l'ennemi et ne me laissois pas battre.

LICHTENSTEIN.

On peut être battu; ce sont de petits malheurs qui peuvent arriver à un honnête homme.

EUGÈNE.

Oui, mais non par sa faute.

LICHTENSTEIN.

Oh, vous saurez qu'on juge bien mieux à présent qu'on ne faisoit jadis. Notre raison a pris un pli géométrique, qui la rend presque infaillible; mais je n'ose vous dire les jugemens qu'elle produit.

EUGÈNE.

Dites-le hardiment. Quoique morts vous pourrez encore nous instruire.

LICHTENSTEIN.

Puisque vous le voulez, vous saurez que le public a si fort élevé la réputation du maréchal Daun, (quoique souvent malheureux,) que son nom éclipse totalement le vôtre.

MARLBOROUGH.

Etes-vous mort de la fièvre chaude, et le délire vous en est-il resté? Je ne croirai jamais que la mémoire d'Eugène puisse être avilie au point qu'on préfère un Daun battu à ce héros, qui étoit plus empereur que Charles VI, qui formoit de savans projets de campagne, qui sur le crédit de son grand nom trouvoit les sommes nécessaires pour mettre les troupes en mouvement, qui ensuite exé-

cutoit lui-même ses projets en battant l'ennemi et en conquérant de vastes provinces.

LICHTENSTEIN.

Je n'ai point la fièvre chaude, c'est le public qui est en délire, et qui reproche au Prince Eugène de n'avoir pas su faire des relations circonstanciées de ses succès au conseil de guerre.

MARLBOROUGH (*à Eugène*).

On vous accuse de n'avoir pas été assez bon secrétaire. J'ai cru que le propre des héros étoit de faire de grandes actions et de laisser aux désoeuvrés le soin d'en recueillir les détails.

EUGÈNE.

Vraiment je me suis bien gardé d'étendre mes relations; il suffisoit de notifier le résultat de mes opérations à mes ennemis, qui se trouvoient tous dans ce conseil de guerre. Si j'avois pu rendre mon style plus laconique, mes campagnes n'en auroient été que plus heureuses.

MARLBOROUGH.

J'en ai usé de même avec la reine Anne et son parlement. Nos maîtres étoient des vrais automates; que falloit-il de plus que de les informer

informer sommairement du résultat de nos opérations: ils ne pouvoient juger ni de nos desseins, de nos projets, ni des raisons que nous avions d'entreprendre plutôt une chose qu'une autre.

LICHTENSTEIN.

Ce n'est pas mon sentiment propre, je ne fais que vous rendre compte de la façon de penser du public, je ne suis que nouvelliste; mais, Milord, vous vous trouvez dans la même catégorie que le prince Eugène. Si je vous rapportois comment on raisonne en Angleterre, je craindrois fort de vous indigner.

MARLBOROUGH.

Parlez hardiment. Après ce que je viens d'entendre, rien ne peut m'étonner.

LICHTENSTEIN.

C'est en rougissant que je vous dirai que des gens qui ne savent ce que c'est qu'une compagnie, encore moins un bataillon, décident que vous n'étiez pas grand militaire, que vous deviez toute votre réputation à Cadogan, que vous étiez politique rusé plutôt que grand général, capable de mouvoir tous les ressorts

de l'intrigue dans votre parlement, pour perpétuer la guerre, et sous cet abri accumuler par des pillages les sommes considérables que vous avez amassées.

MARLBOROUGH.

Mon cas est singulier. J'ai été mortel, mais l'envie de mes ennemis m'a survécu. Oui, je me suis servi de Cadogan comme d'un habile homme que j'ai choisi pour m'assister dans mes travaux. Quel homme peut seul suffire pour mouvoir une armée ? il faut des assistans; plus l'on est aidé et mieux en vont les affaires. J'ai eu des amis, même un parti dans le parlement; il le falloit bien, ou la mésintelligence intestine et le défaut d'assistance nous auroit ruinés; les plus beaux projets auroient manqué d'exécution; et si j'ai tiré quelque argent des sauve-gardes, c'étoit du pays de l'ennemi; c'est une rétribution légitime, due à tout général commandant en chef; tout autre en ma place en auroit fait autant et peut-être davantage.

EUGÈNE.

Quoi! Hoechstedt, Ramillies, Oudenarde, Malplaquet, n'ont pu servir de bouclier au

nom de ce grand homme, et la victoire même n'a pu le défendre contre les indignes traits de l'envie? Et quel rôle auroit joué l'Angleterre sans ce vrai héros, qui l'a soutenue et l'a fait valoir, et qui l'auroit portée au comble de la grandeur, sans ces misérables intrigues féminines dont la France profita pour le faire disgracier. Louis XIV étoit perdu, si le crédit de Marlboroug s'étoit soutenu deux années encore.

LICHTENSTEIN.

J'avoue que la reine Anne sans Marlborough, et Charles VI sans Eugène auroient joué un triste rôle. C'est à vous deux seuls que ces deux monarchies doivent leur considération et leur gloire; les gens sensés en conviennent; mais il faut compter dans le monde mille imbécilles et cent fous contre un homme de bon sens : ainsi vous ne devez pas vous étonner des jugemens baroques que la postérité a portés sur vos personnes.

EUGÈNE.

Il faut avouer que nous jouons de malheur. Quand il n'y a qu'une voix sur Alexandre,

César, Scipion et Paul-Emile, pourquoi faut-il qu'après avoir fait de grandes choses comme eux, le public s'acharne sur notre réputation, tandis que la leur se soutient constamment et que tout panégyriste s'efforce de leur comparer celui qu'il loue pour l'honorer.

LICHTENSTEIN.

Leur bonheur a voulu que dans leur siècle il n'y eut point d'encyclopédiste.

MARLBOROUGH.

Qu'est-ce qu'un encyclopédiste? Quel nom barbare! Est-ce un iroquois? Je n'ai jamais entendu ce nom-là.

LICHTENSTEIN.

Oh! je le crois bien, il n'en existoit point de votre temps. Les encyclopédistes sont une secte de soi-disant philosophes, formée de nos jours; ils se croient supérieurs à tout ce que l'antiquité a produit en ce genre. A l'effronterie des cyniques ils joignent la noble impudence de débiter tous les paradoxes qui leur tombent dans l'esprit; ils se targuent de géométrie, et soutiennent que ceux qui n'ont pas étudié cette science, ont l'esprit faux;

que par conséquent ils ont seuls le don de bien raisonner. Leurs discours les plus communs sont farcis de termes scientifiques; ils diront, par exemple, que telles lois sont sagement établies en raison inverse du quarré des distances; que telle puissance prête à former une alliance avec une autre, se sent attirer à elle par l'effet de l'attraction, et que bientôt les deux nations seront assimilées. Si on leur propose une promenade, c'est le problème d'une courbe à résoudre. S'ils ont une colique néphrétique, ils s'en guérissent par les règles de l'hydrostatique. Si une puce les a mordus, ce sont des infiniment petits du premier ordre qui les incommodent. S'ils font une chute, c'est pour avoir perdu le centre de gravité. Si quelque folliculaire a l'audace de les attaquer, ils le noient dans un déluge d'encre et d'injures; ce crime de lèse-philosophie est irrémissible.

EUGÈNE.

Mais quel rapport ont ces fous avec notre nom, avec le jugement qu'on porte de nous?

LICHTENSTEIN.

Beaucoup plus que vous ne croyez, parce qu'ils dénigrent toutes les sciences, hors celle de leurs calculs. Les poësies sont des frivolités dont il faut exclure les fables, un poëte ne doit rimer avec énergie que les équations algébriques. Pour l'histoire, ils veulent qu'on l'étudie à rebours, à commencer de nos temps pour remonter avant le déluge. Les gouvernemens, ils les réforment tous : la France doit devenir un état républicain, dont un géomètre sera le législateur, et que des géomètres gouverneront en soumettant toutes les opérations de la nouvelle république au calcul infinitésimal. Cette république conservera une paix constante, et se soutiendra sans armée.

MARLBOROUGH.

Tout ce que j'entends est admirable. Mais ces encyclopédistes ne seroient-ils pas atteints des visions des Primitifs, des Quackers, des Pensylvaniens ?

LICHTENSTEIN.

Vous les fâcheriez fort de le dire ; ils se piquent bien d'être originaux.

EUGÈNE.

Il me s'emble que cette paix perpétuelle étoit une vision d'un certain abbé de St Pierre, qui de mon temps n'a pas mal été bafoué.

LICHTENSTEIN.

Ils l'ont donc rappelée de l'oubli; car ils affectent tous une sainte horreur pour la guerre.

EUGÈNE.

Il faut avouer que la guerre est un mal, mais qu'on ne sauroit empêcher, faute d'un tribunal pour juger les causes des souverains.

LICHTENSTEIN.

S'ils haïssent les armées et les généraux qui se rendent célèbres, cela ne les empêche pas de se battre à coups de plume, et de se dire souvent des grossièretés dignes des halles: et s'ils avoient des troupes, ils les feroient marcher les unes contre les autres.

MARLBOROUGH.

Il en coûte moins de répandre de l'encre que du sang: mais les injures sont pires que les blessures.

LICHTENSTEIN.

Pour l'art militaire, je n'ose dire devant d'aussi grands héros, combien ils tâchent de l'avilir, et dans quels termes ils en parlent.

MARLBOROUGH.

Parlez hardiment; puisqu'ils détruisent tout, il faut bien que dans ce conflit universel nous ayons notre part.

LICHTENSTEIN.

Ces messieurs prétendent que vous n'avez été que des chefs de brigands, auxquels un tyran a confié des bourreaux mercenaires, pour exécuter en son nom tous les crimes et toutes les horreurs possibles sur des peuples innocens.

EUGÈNE.

Ce sont des propos de charretiers ivres. Socrate, Aristote, Gassendi, ni Bayle, ne s'exprimoient pas ainsi.

LICHTENSTEIN.

Loin d'être ivres, ils sont souvent à jeun; leur bourse n'est pas assez fournie pour faire bombance. En leur style, ces beaux propos s'appellent des libertés philosophiques; il faut

penser tout haut, toute vérité est bonne à dire; et comme selon leur sens, ils sont seuls les dépositaires des vérités, ils croient pouvoir débiter hardiment toutes les extravagances qui leur viennent dans l'esprit, sûrs d'être applaudis.

MARLBOROUGH.

Apparemment qu'il n'y a plus en Europe de petites maisons; s'il en restoit, mon avis seroit d'y loger ces Messieurs, pour qu'ils fussent les législateurs des fous leurs semblables.

EUGÈNE.

Mon avis seroit de leur donner à gouverner une province qui méritât d'être châtiée; ils apprendroient par leur expérience, après qu'ils y auroient tout mis sens dessus dessous, qu'ils sont des ignorans; que la critique est aisée mais l'art difficile, et surtout qu'on s'expose à dire force sottises, quand on se mêle de parler de ce qu'on n'entend pas.

LICHTENSTEIN.

Des présomptueux n'avouent jamais qu'ils ont tort. Selon leurs principes le sage ne se trompe jamais; il est le seul éclairé; de lui

doit émaner la lumière qui dissipe les sombres vapeurs dans lesquelles croupit le vulgaire imbécille et aveugle; aussi Dieu sait comment ils l'éclairent. Tantôt c'est en lui découvrant l'origine des préjugés, tantôt c'est un livre sur l'esprit, tantôt le système de la nature; cela ne finit point. Un tas de polissons, soit par air ou par mode, se comptent parmi leurs disciples; ils affectent de les copier et s'érigent en sous-précepteurs du genre-humain; et comme il est plus facile de dire des injures que d'alléguer des raisons, le ton de leurs élèves est de se déchaîner indécemment en toute occasion contre les militaires.

EUGÈNE.

Un fat trouve toujours un plus fat qui l'admire; mais les militaires souffrent-ils ces injures tranquillement?

LICHTENSTEIN.

Ils laissent aboyer ces roquets, et continuent leur chemin.

MARLBOROUGH.

Mais pourquoi cet acharnement contre la plus noble des professions, contre celle sous l'abri de laquelle les autres peuvent s'exercer en paix?

LICHTENSTEIN.

Comme ils sont tous très-ignorans dans l'art de la guerre, ils croient rendre cet art méprisable en le déprimant; mais, comme je vous l'ai dit, ils décrient généralement toutes les sciences, et ils élèvent la seule géométrie sur ces débris, pour anéantir toute gloire étrangère et la concentrer uniquement sur leurs personnes.

MARLBOROUGH.

Mais nous n'avons méprisé ni la philosophie, ni la géométrie, ni les belles-lettres, et nous nous sommes contentés d'avoir du mérite dans notre genre.

EUGÈNE.

J'ai plus fait. A Vienne j'ai protégé tous les savans, et les ai distingués lors même que personne n'en faisoit aucun cas.

LICHTENSTEIN.

Je le crois bien, c'est que vous étiez de grands hommes, et ces soi-disant philosophes ne sont que des polissons, dont la vanité voudroit jouer un rôle : cela n'empêche pas que ces injures si souvent répétées ne fassent du tort

à la mémoire des grands hommes. On croit que raisonner hardiment de travers, c'est être philosophe, et qu'avancer des paradoxes, c'est emporter la palme. Combien n'ai-je pas entendu par de ridicules propos condamner vos plus belles actions, et vous traiter d'hommes qui avoient usurpé une réputation dans un siècle d'ignorance qui manquoit de vrais appréciateurs du mérite ?

MARLBOROUGH.

Notre siècle, un siècle d'ignorance! Ah! je n'y tiens plus.

LICHTENSTEIN.

Le siècle présent est celui des philosophes.

EUGÈNE.

Où l'on est battu, où l'on perd des provinces, où l'on se croit supérieur à l'antiquité. Que vos philosophes disent ce qu'ils voudront, je préfère notre siècle d'ignorance au leur.

MARLBOROUGH.

L'Angleterre est-elle aussi infectée de vos encyclopédistes?

LICHTENSTEIN.

Il y en a, mais pas tant qu'en France.

MARLBOROUGH.

Mais la France a-t-elle des généraux, et comment peut-elle en avoir s'ils sont vilipendés?

LICHTENSTEIN.

Aussi sont-ils dignes de l'être; ce sont les . . . . . ,

MARLBOROUGH.

Et l'Angleterre a-t-elle produit quelque grand général qui m'ait succédé?

LICHTENSTEIN.

Le duc de Cumberland.

MARLBOROUGH.

Combien de batailles a-t-il gagnées?

LICHTENSTEIN.

Il a été battu à Fontenoy, à Hastenbeck, et a manqué d'être fait prisonnier de guerre à Stade, lui et son armée.

MARLBOROUGH.

Vous vous moquez de nous, mon prince. Quoi! un Daun battu, un Cumberlan étrillé, ce sont-là les gens qu'on nous préfère?

LICHTENSTEIN.

Non seulement eux, mais bien d'autres,

qui à la vérité ont fait la guerre, mais n'ont pas commandé en chefs, ne le céderoient ni à César, ni à vous. Ces héros en herbe ont la noble audace de s'afficher, et leur présomption a été assez forte pour répandre son épidémie dans le public, qui ne présage que leurs futurs exploits.

MARLBOROUGH.

A quoi nous ont servi tant de travaux, tant de soins, tant de peines?

EUGÈNE.

Vanité des vanités, vanité de la gloire!

DIALOGUE

DES

MORTS

ENTRE

LE DUC DE CHOISEUL, LE COMTE DE STRUENSÉE, ET SOCRATE.

Le duc de Choiseul peut être considéré comme civilement mort depuis son exil, et le Sr Struensée peut être considéré de même comme déjà condamné à mort par la sentence qu'on portera contre lui. Rien n'empêche donc un auteur peu scrupuleux sur la chronologie de les traiter comme d'anciens morts, et de les faire trouver ensemble dans les lieux imaginaires où les ombres conversent et s'entretiennent, selon la mythologie des payens, des chrétiens, des musulmans, et de presque tous les peuples du monde.

CHOISEUL.

Non, quoi que vous puissiez me dire, rien ne me console de ne plus être à Versailles, de ne plus gouverner de royaume, de ne plus faire parler de moi. Qu'il est fâcheux d'être une ombre !

SOCRATE.

Pas plus que d'être autre chose. Quelle rage te possède de vouloir gouverner un peuple qui ne veut pas être gouverné par toi; et pourquoi te plains-tu d'être assujetti aux lois éternelles de la nature comme le reste des mortels ?

CHOISEUL.

Je ne suis pas tant haï dans ce royaume que vous le croyez. Réellement roi de France, j'avois eu le secret de m'attacher beaucoup de personnes, soit par des services que je rendois, soit par des places que j'avois à donner, soit par des largesses qui ne me coûtoient rien : j'ai été regretté. Il n'y a pas en toute la France un homme qui m'égale en génie. Quel rôle je jouois ! Je troublois l'Europe à mon gré, je surpassois Richelieu et Mazarin.

SOCRATE.

Oui, en tracasseries, en intrigues malignes, en friponneries, car tu étois très-fripon de ton métier. Mais sais-tu que la réputation de tes semblables n'est enviée de personne ? Les

gens vertueux la détestent, leur décision l'emporte à la fin dans le public, et ils dictent l'arrêt de la postérité. Tu ne passeras dans l'histoire que pour un brouillon célèbre, pour une fusée qui éblouit un moment, et qui s'éclipse dans la fumée qu'elle exhale.

CHOISEUL.

Vraiment, Mr Socrate, vous avez de l'humeur; car il faut en avoir pour ne pas approuver mon ministère. La monarchie françoise est bien autre chose que la ville d'Athènes.

SOCRATE.

Tu te crois encore à Versailles avec ta femme, je veux dire avec ta soeur Mme de Grammont, entouré de serviles adulateurs. Là, la fausseté déguisée en politesse te prodiguoit le mensonge; les uns par crainte de ton pouvoir, les autres par un vil intérêt t'encensoient et se rendoient les panégyristes de tes folies; mais ici l'on n'a besoin de personne, on n'encense personne et l'on ne dit que la vérité.

CHOISEUL.

Oh, le désagréable séjour! Qu'il est fâcheux pour un courtisan de Versailles, que

dis-je, pour un ministre roi, de vivre avec d'aussi plats rustres! Mais que vois-je ? quel objet nous envoie-t-on de l'autre monde ? Qu'est-ce que cet animal, il n'a point de tête; je crois, Dieu me damne, que c'est Mr St Denys. Qui es-tu, homme sans tête?

STRUENSÉE.

Je n'ai point l'honneur d'être saint, je suis même hérétique. Je suis venu ici sans tête, parce qu'on avoit besoin de la mienne dans le pays où on me l'a coupée, faute d'en avoir d'autre.

CHOISEUL.

On n'est pas si brutal en France. Les lois y sont pour le peuple et non pour les grands. On ne coupe point nos têtes. Mais quel rôle as-tu joué, et pourquoi t'a-t-on traité ainsi?

STRUENSÉE.

Je suis le comte de Struensée et de ces gens qui doivent tout à leur mérite. Je suis l'auteur de ma fortune. Je professois la médecine dans le Holstein, lorsque le souverain de l'Islande, de la Norwège, du Holstein et du

Danemarck vint à Kiel ; il étoit abymé de maladies ; je l'en guéris heureusement. Je gagnai sa faveur, et plus encore celle de la Reine, qui ne me regarda pas avec des yeux indifférens. Je devins ministre et je voulus être souverain. Je pensois comme Pompée, je ne voulois point avoir d'égal. Je trouvai le moyen de captiver mon maître, et pour le maintenir dans la sujétion, je l'abrutis à force de lui faire avaler de l'opium en guise de médecine : ensuite la Reine et moi nous voulûmes nous rendre régens du royaume. Quand on est le second, on veut être le premier. Je me fis un grand parti. Nous étions sur le point de déclarer le monarque inhabile au gouvernement. Inopinément je fus arrêté la nuit et mis aux fers. Ces Danois, qui ne connoissoient point Machiavel, ne purent sentir ce qu'il y avoit de sublime dans ma conduite ; et après avoir été vraiment roi, on me trancha la tête. Mais qui êtes-vous, vous qui m'interrogez ?

CHOISEUL.

Je suis le fameux duc de Choiseul, ci-devant roi de France, comme vous l'avez été du

Danemarck. Je fus le seul instrument de ma fortune, mes intrigues m'ont placé près du trône ou sur le trône, comme vous voudrez, où j'ai jeté le plus grand éclat. Je suis l'auteur du fameux pacte de famille par lequel j'engageois l'Espagne à sacrifier sa flotte et une partie de ses possessions de l'Amérique, pour avoir l'honneur d'assister la France aux abois par la guerre qu'elle faisoit aux Anglois en Allemagne, battue sur terre et sur mer; je parvins à faire la meilleure paix possible dans la situation où se trouvoit le royaume et . . . . .

SOCRATE.

C'est la seule action sage que tu aies faite de ta vie.

CHOISEUL.

Je me sens flatté qu'il y en ait au moins une que vous approuviez. Depuis je chassai les jésuites de France, parce qu'étant ambassadeur à Rome, je me brouillai avec leur général.

SOCRATE.

Cette engeance n'existoit pas de mon temps; mais des morts m'ont appris que ce sont des

sophistes armés de poignards et munis de poisons. Mr le comte de Struensée ne seroit-il pas de leur secte ?

STRUENSÉE.

Je suis de celle de Cromvel, de César Borgia et de Catilina ; mais continuez, Mr le duc, à m'instruire.

CHOISEUL.

Après un aussi beau coup, je m'emparai d'Avignon ; j'en chassai le pape, afin d'annexer pour jamais le comtat au royaume de France ; j'y ajoutai encore la Corse, que j'escamotai adroitement aux Génois.

SOCRATE.

Tu étois donc un conquérant ?

CHOISEUL.

Ce fut de mon cabinet que je fis ces conquêtes, et nageant dans les plaisirs, livré aux dissipations, du sein des voluptés je troublois l'Europe. Plus les autres puissances étoient agitées, plus la France pouvoit se maintenir en paix. Les guerres et la mauvaise adminis-

tration précédente avoient épuisé nos finances, le crédit étoit perdu, et la banqueroute presque certaine.

STRUENSÉE.

De quelle façon troublâtes-vous l'Europe?

CHOISEUL.

Jamais rien de plus fin, de plus adroit, de plus sublime ne s'est imaginé. Premièrement je plaçai de grands fonds dans la compagnie orientale d'Angleterre sous des noms supposés. Mes agens qui faisoient hausser et baisser les fonds à plaisir, déroutoient tout le monde, et ils brouillèrent les directeurs de la compagnie, tandis que par mes manoeuvres adroites je soulevois les nababs du Mogol contre l'Angleterre ; la guerre se fit entr'eux, et la compagnie fut sur le point de succomber ; je pensai en mourir de joie.

SOCRATE.

La belle ame !

CHOISEUL.

D'un autre côté j'excitois les Neuchâtellois à se révolter contre le roi de Prusse, pour

donner à cet esprit inquiet de l'occupation chez lui. Non content de tant de choses que je menois de front comme les Romains leurs quadriges, à force de sommes répandues dans le divan j'obligeois les Turcs à déclarer la guerre aux Russes, j'animois la confédération en Pologne pour tailler de la besogne à Catherine, je voulois soulever contr'elle les Suédois, pour qu'une diversion entreprise de leur part soulageât la Porte accablée par les armées russes ; j'aurois même persuadé à l'Impératrice-reine de seconder Mustapha, si mes ennemis ne m'avoient culbuté.

STRUENSÉE.

Quel dommage que tant de beaux projets n'aient pas été exécutés !

CHOISEUL.

Sans doute. J'aurois fait tant de bruit, j'aurois tant tracassé, que toute l'Europe n'eût parlé que de moi.

SOCRATE.

Souviens-toi d'Érostrate qui brûla le temple d'Éphèse pour avoir de la réputation.

CHOISEUL.

C'étoit un incendaire, et je fus un grand homme. Je jouois sur notre globe le rôle de la providence ; je réglois tout, sans que personne s'apperçût des moyens que j'employois; on voyoit les coups, sans voir la main dont ils partoient.

SOCRATE.

Insensé ! Oses-tu bien te comparer à la providence, tes fourberies avec la toute-sagesse, tes crimes avec l'archétype de la vertu ?

CHOISEUL.

Oui, Mr Socrate, je l'ose. Que votre tête pelée apprenne que les coups d'État ne sont pas des crimes, et que tout ce qui donne de la gloire est grand. Souvenez-vous que vos Grecs ont érigé en demi-dieux des hommes qui ne me valoient pas.

SOCRATE.

Il a des transports au cerveau; ce sont des redoublemens d'accès. Vas-t'en consulter Hippocrate ; il est ici près, il guérira ta folie.

CHOISEUL.

Mr le comte de Struensée est plus proche; il me rendroit bien ce service, si j'en avois besoin, (cependant sans opium.) Ah ! ce philosophe taciturne prend pour folie une noble fierté, et la juste confiance que tout grand homme doit avoir en lui-même.

STRUENSÉE.

Vous n'avez pas besoin de remèdes, vous méritez les plus grands éloges. Machiavel vous eût donné la couronne des politiques; mais pourquoi fûtes-vous exilé ?

CHOISEUL.

Un chancelier, plus fin fripon que moi, en vint à bout à l'aide d'une catin favorite sous laquelle mon orgueil ne voulut pas plier.

STRUENSÉE.

Après les belles choses que vous aviez si heureusement exécutées, de quel prétexte put-on se servir pour vous exiler ?

CHOISEUL.

On allégua l'épuisement des finances. Louis avoit quelque répugnance à se voir auteur

d'une banqueroute; il voulut traîner les choses, pour laisser à son petit-fils en héritage l'horreur publique que cet événement devoit lui attirer. On m'accusa donc d'avoir prodigué les espèces pendant mon règne; et il est vrai que je méprisois ce vil métal; je faisois des largesses; j'étois né avec les sentimens nobles d'un roi, qui doit être généreux et même prodigue.

SOCRATE.

Ma foi, tu étois un maître fou d'achever la ruine d'un royaume.

CHOISEUL.

Mon esprit étoit porté au grand, et sans doute qu'il y a de la grandeur à une monarchie comme la France de faire banqueroute. Ce n'est pas la faillite d'un marchand; il s'agit de milliars; l'événement fait du bruit, frappe les uns, étonne les autres, et bouleverse tout-à-coup nombre de fortunes. Quel coup de théâtre!

SOCRATE.

Le scélérat!

CHOISEUL.

Mr le philosophe, sachez qu'il ne faut pas

avoir la conscience étroite quand on gouverne le monde.

SOCRATE.

Vas, pour rendre des milliers de citoyens malheureux, il faut avoir la férocité d'un tigre et un coeur de roche.

CHOISEUL.

Avec de telles dispositions vous pouviez briller au Céramique, mais vous n'auriez jamais été qu'un pauvre ministre.

STRUENSÉE.

Sans doute, un vaste génie se signale par des entreprises hardies; il veut du nouveau, il exécute des choses dont il n'y a point d'exemple; il laisse les petits scrupules aux vieilles femmes, et marche droit à son but, sans s'embarrasser des moyens qui l'y conduisent. Tout le monde n'est pas fait pour sentir notre mérite, les philosophes moins que les autres, et cependant nous sommes pour l'ordinaire les victimes des intrigues de cour.

CHOISEUL.

Voilà précisément comme j'ai succombé. Le mérite à notre cour ne tient pas contre

les caprices d'une catin; encore étoit-elle soufflée par un cuistre à rabat; car que pouvoit-elle d'elle-même que ranimer le feu presque éteint d'un prince en tout temps esclave du sexe ?

STRUENSÉE.

Si vous aviez employé l'opium pour engourdir votre monarque, les intrigues auroient été vaines, vous seriez encore ministre ou plutôt roi; car celui qui a le pouvoir et qui agit, est effectivement le maître, et celui qui le laisse faire, est tout au plus l'esclave de l'autre.

CHOISEUL.

L'opium étoit superflu. La nature avoit fait mon maître tel que vos remèdes ont rendu le vôtre.

SOCRATE.

Ton opium t'a bien servi, malheureux apostat d'Hippocrate; tu as été emprisonné ni plus ni moins, et puni plus doucement que tu ne l'avois mérité.

STRUENSÉE.

C'étoit un coup de la fatalité, que l'on ne pouvoit prévoir. Quelle catastrophe d'être déplacé, et encore par quelles gens !

SOCRATE.

Non, c'est une suite de la justice éternelle, afin que tous les crimes ne soient pas heureux, et qu'il y en ait quelques uns de punis pour l'exemple des pervers.

CHOISEUL.

Je me flatte pourtant que vous plaignez ma disgrâce; car si javois continué mon règne, j'aurois étonné l'Europe par les grandes choses que mon génie auroit produites et exécutées.

SOCRATE.

Tu aurois continué à faire de brillantes sottises: si l'Europe avoit des petites maisons, on devoit t'y loger. Et toi, Danois, les supplices d'Ixion et de Prométhée seroient encore trop doux pour punir ta noire ingratitude envers ton maître, et tous les attentats qu'une ambition effrénée t'a fait commettre.

CHOISEUL.

Voilà donc la gloire que j'attendois!

STRUENSÉE.

Voilà donc la réputation que je m'étois promise!

SOCRATE.

Allez, malheureux, et choisissez un autre séjour que le mien ; associez-vous aux Catilina, aux Cromvel, et ne souillez plus par votre présence impure la demeure des sages.

CHOISEUL.

Quittons ce raisonneur impertinent qui m'excède.

STRUENSÉE.

Éloignons-nous de ce sombre moraliste ; mais où tourner nos pas ? Je vais chercher la société des Allemands mes compatriotes, et me consoler avec Wallenstein de mes infortunes. Adieu, roi sans États.

CHOISEUL.

Pour moi, je m'associerai aux François, et je vais joindre Pepin, le Maire du palais. Adieu, ministre sans tête.

EXAMEN

EXAMEN CRITIQUE

DU

SYSTÈME DE LA NATURE.

Le *Système de la nature* est un ouvrage qui séduit à la première lecture, et dont on ne découvre les défauts cachés avec beaucoup d'art qu'après l'avoir relu à différentes reprises. L'auteur a eu l'adresse d'éloigner les conséquences de ses principes, pour dérouter l'examen des critiques; cependant l'illusion n'est pas assez forte pour qu'on ne s'apperçoive pas des inconséquences et des contradictions dans lesquelles il tombe souvent, et des aveux contraires à son système, que la force de la vérité paroît lui arracher. Les matières de métaphysique qu'il traite sont obscures et hérissées des plus grandes difficultés. Il est pardonnable de se tromper, quand on s'engage dans ce labyrinthe où tant d'autres se sont égarés. Il semble cependant qu'en enfilant cette route ténébreuse, on peut la parcourir avec moins de risque, si l'on se défie de ses lumières, si l'on se souvient que dans ces recherches le guide de l'expérience nous

abandonne, et qu'il ne nous reste que des probabilités plus ou moins fortes pour appuyer nos opinions. Cette réflexion est suffisante pour inspirer de la retenue et de la modestie à tout philosophe à système : notre auteur apparemment n'a pas pensé ainsi, puisqu'il fait gloire d'être dogmatique.

Les points principaux qu'il traite dans cet ouvrage sont 1) Dieu et la nature, 2) la fatalité, 3) la morale de la religion comparée avec la morale de la religion naturelle, 4) les souverains, causes de tous les malheurs des États.

Quant au premier point, on est un peu surpris, vu son importance, des raisons que l'auteur allègue pour rejeter la Divinité. Il dit qu'il lui en coûte moins d'admettre une matière aveugle que le mouvement fait agir, que de recourir à une cause intelligente agissant par elle-même, comme si ce qui lui coûte moins de peine à arranger, étoit plus vrai que ce qui lui coûte des soins à éclaircir. *) Il avoue que c'est l'indignation que lui ont donnée les persécutions religieuses qui l'a rendu

*) Chap. XII. Tom. II.

athée. Sont-ce des raisons pour fixer les opinions d'un philosophe, que la paresse et les passions ? Un aveu aussi ingénu ne peut qu'inspirer de la défiance à ses lecteurs, et le moyen de l'en croire, s'il se détermine par des motifs aussi frivoles ! Je suppose que notre philosophe se livre quelquefois avec trop de complaisance à son imagination, et que frappé des définitions contradictoires que les théologiens font de la divinité, il confond ces définitions, que le bon sens lui sacrifie, avec une nature intelligente qui doit nécessairement présider au maintien de l'univers. Le monde entier prouve cette intelligence; il ne faut qu'ouvrir les yeux pour s'en convaincre. L'homme est un être raisonnable, produit par la nature; il faut donc que la nature soit infiniment plus intelligente que lui, ou bien elle lui auroit communiqué des perfections qu'elle ne possède pas elle-même; ce qui seroit une contradiction formelle.

Si la pensée est une suite de notre organisation, il est certain que la nature immensément plus organisée que l'homme (partie imperceptible du grand tout) doit posséder l'in-

telligence au plus haut degré de perfection. La nature aveugle, aidée du mouvement, ne peut produire que de la confusion; et comme elle agiroit sans combinaisons, elle ne pourroit jamais parvenir à des fins déterminées, ni produire de ces chef-d'oeuvres que la sagacité humaine est obligée d'admirer dans l'infiniment petit comme dans l'infiniment grand. Les fins que la nature s'est proposées dans ses ouvrages, se manifestent si évidemment, qu'on est forcé de reconnoître une cause souveraine et supérieurement intelligente qui y préside nécessairement. En examinant l'homme, je le vois naître le plus débile de tous les animaux, privé d'armes offensives et défensives, incapable de résister aux rigueurs des saisons, exposé sans cesse à être dévoré par les bêtes féroces. Pour compenser la foiblesse de son corps et afin que l'espèce ne périt point, la nature l'a doué d'une intelligence supérieure à celle des autres créatures; avantage par lequel il se procure artificiellement ce que d'ailleurs la nature paroît lui avoir refusé. Le plus vil des animaux resserre en son corps un laboratoire plus artistement fabriqué que celui du plus habile chimiste; il

prépare les sucs qui renouvellent son être, qui s'assimilent aux parties qui le composent et qui prolongent son existence. Comment cette organisation merveilleuse, et nécessaire à tous les êtres animés pour leur conservation, pourroit-elle émaner d'une cause brute, qui opéreroit ses plus grandes merveilles sans même s'en appercevoir? Il n'en faut pas tant pour confondre notre philosophe et ruiner son système; l'oeil d'un ciron, un brin d'herbe sont suffisans pour lui prouver l'intelligence de l'ouvrier. Je vais plus loin; je crois même qu'en admettant comme lui une première cause aveugle, on pourroit lui démontrer que la génération des espèces deviendroit incertaine, et dégénéreroit au hasard en êtres divers et bizarres. Il n'y a donc que les lois immuables d'une nature intelligente, qui dans cette multitude de productions puissent maintenir invariablement les espèces dans leur entière intégrité. L'auteur tâche en vain de se faire illusion; la vérité, plus forte que lui, le contraint de dire *) que la nature rassemble dans son laboratoire immense des matériaux pour for-

*) 1 Part. Chap. VI.

mer de nouvelles productions ; elle se propose donc une fin ; donc elle est intelligente. Pour peu qu'on soit de bonne foi, il est impossible de se refuser à cette vérité ; les objections même tirées du mal physique et du mal moral ne sauroient la renverser : l'éternité du monde détruit cette difficulté. La nature est donc sans contredit intelligente, agissant toujours conformément aux lois éternelles de la pesanteur, du mouvement, de la gravitation &c. qu'elle ne sauroit ni détruire, ni changer. Quoique notre raison nous prouve cet être, que nous l'entrevoyions, que nous devinions quelques unes de ses opérations, jamais nous ne pourrons assez le connoître pour le définir, et tout philosophe qui attaque le fantôme créé par les théologiens, combat en effet contre la nue d'Ixion, sans effleurer en aucune façon cet être auquel tout l'univers sert de preuve et de témoignage. On sera sans doute bien étonné qu'un philosophe aussi éclairé que notre auteur s'avise d'accréditer les erreurs anciennes des générations sans germe et par corruption ; il cite Needham, ce médecin anglois, qui trompé par une fausse expérience, crut avoir fait

des anguilles. Si de tels faits étoient veritables, ils pourroient convenir aux opérations d'une nature aveugle; mais ils sont démentis par toutes les expériences. Croiroit-on bien encore que le même auteur admet un déluge universel? absurdité, miracle inadmissible pour un géomètre, et qui ne peut en aucune façon s'ajuster à son système. Ces eaux qui submergèrent notre globe furent-elles créées exprès? Quelle masse énorme pour s'élever au-dessus des plus hautes montagnes! Furent-elles depuis anéanties? Que devinrent-elles? Quoi! il ferme les yeux pour ne pas voir un être intelligent, présidant à cet univers, que toute la nature lui annonce, et il croit au miracle le plus opposé à la raison qu'on ait jamais imaginé? J'avoue que je ne conçois point comment tant de contradictions ont pu se concilier dans une tête philosophique, et comment en composant son ouvrage l'auteur ne s'en est pas apperçu lui-même. Mais allons plus loin.

Il a presque copié littéralement le système de la fatalité tel que Leibnitz l'expose et que Wolff l'a commenté. Je crois, pour bien s'entendre, qu'il faut définir l'idée qu'on attache à la liberté. J'entends par ce mot tout acte de

notre volonté qui se détermine par elle-même et sans contrainte. Ne pensez pas qu'en partant de ce principe je me propose de combattre en général et en tout point le système de la fatalité; je ne cherche que la vérité, je la respecte par tout où je la trouve, et je m'y soumets quand on me la montre. Pour bien juger de la question, rapportons l'argument principal de l'auteur. Toutes nos idées, dit-il, nous viennent par les sens et par une suite de notre organisation; ainsi toutes nos actions sont nécessaires. On convient avec lui que nous devons tout à nos sens comme à nos organes; mais l'auteur devoit s'appercevoir que des idées reçues donnent lieu à des combinaisons nouvelles. Dans la première de ces opérations l'ame est passive, dans la seconde elle est active. L'invention et l'imagination travaillent sur des objets que les sens nous ont appris à connoître: par exemple, comme lorsque Newton apprit la géométrie, son esprit étoit patient, il recueilloit des notions; mais lorsqu'il parvint à ses découvertes étonnantes, il étoit plus qu'agent, il étoit créateur. Il faut bien distinguer dans l'homme les différentes opérations de l'esprit,

esclave dans celles où l'impulsion domine, et très-libre dans celles où son imagination agit. Je conviens donc avec l'auteur qu'il y a un certain enchaînement de causes dont l'influence agit sur l'homme et le domine par reprises. L'homme reçoit en naissant son tempérament, son caractère avec le germe de ses vices et de ses vertus, une portion d'esprit qu'il ne peut ni resserrer ni étendre, des talens ou du génie, ou de la pesanteur et de l'incapacité. Aussi souvent que nous nous laissons emporter à la fougue de nos passions, la fatalité, victorieuse de notre liberté, triomphe; aussi souvent que la force de la raison dompte ces passions, la liberté l'emporte. Mais l'homme n'est-il pas très-libre, quand on lui propose différens partis, qu'il examine, qu'il penche vers l'un ou vers l'autre, et qu'enfin il se détermine par son choix? L'auteur me répondra sans doute que la nécessité dirige ce choix. Je crois entrevoir dans cette réponse un abus du terme de nécessité confondu avec ceux de cause, de motif, de raison. Sans doute que rien n'arrive sans cause, mais toute cause n'est pas nécessaire. Sans doute qu'un homme qui n'est pas insensé, se déter-

minera par des raisons relatives à son amour propre; je le répète, il ne seroit pas libre, mais fou à lier, s'il agissoit autrement. Il en est donc de la liberté comme de la sagesse, de la raison, de la vertu, de la santé, qu'aucun mortel ne possède parfaitement, mais par intervalles. Nous sommes, en quelques articles, patiens sous l'empire de la fatalité, et en quelques autres, agens indépendans et libres. Tenons-nous-en à Locke. Ce philosophe est très-persuadé que lorsque sa porte est fermée, il n'est pas le maître d'en sortir; mais que lorsqu'elle est ouverte, il est libre d'agir comme bon lui semble. Plus on quintessencie cette matiere, plus elle s'embrouille; on parvient à force de raffinemens à la rendre si obscure, qu'on ne s'entend plus soi-même; il est sur-tout fâcheux pour les partisans du fatalisme que leur vie active se trouve sans cesse en contradiction avec les principes de leur spéculation. L'auteur du Système de la nature, après avoir épuisé tous les argumens que son imagination lui fournit, pour prouver qu'une nécessité fatale enchaîne et dirige absolument les hommes dans toutes leurs actions, devoit donc en conclure

que nous ne sommes que des espèces de machines, ou si vous voulez, des marionettes, mues par les mains d'un agent aveugle. Cependant il s'emporte contre les prêtres, contre les gouvernemens et contre l'éducation; il croit donc que les hommes qui occupent ces emplois, sont libres, en leur prouvant qu'ils sont des esclaves. Quelle absurdité! quelle contradiction! Si tout est mu par des causes nécessaires, les avis, les instructions, les lois, les peines, les récompenses deviennent aussi superflues qu'inutiles; c'est dire à un homme enchaîné, brise tes liens; autant vaudroit-il sermonner un chêne, pour le persuader de se transformer en oranger. Mais l'expérience nous prouve que l'on peut parvenir à corriger les hommes; il faut donc de nécessité en conclure qu'ils jouissent au moins en partie de la liberté. Tenons-nous-en aux leçons de cette expérience, et n'admettons point un principe que nous contredisons sans cesse par nos actions. Du principe de la fatalité résultent les plus funestes conséquences pour la société: en l'admettant, Marc Aurèle et Catilina, le président de Thou et Ravaillac seroient égaux en mérite.

Il ne faudroit considérer les hommes que comme des machines, les unes faites pour le vice, les autres pour la vertu, incapables de mériter ou de démériter par elles-mêmes, et par conséquent d'être punies ou récompensées; ce qui sappe la morale, les bonnes moeurs, et les fondemens sur lesquels la société est établie. Mais d'où vient cet amour que généralement tous les hommes ont pour la liberté? Si c'étoit un être idéal, d'où le connoîtroient-ils? Il faut donc qu'ils en aient fait l'expérience, qu'ils l'aient sentie; il faut donc qu'elle existe réellement, ou il seroit improbable qu'ils pussent l'aimer. Quoi qu'en disent Calvin, Leibnitz, les Arminiens et l'auteur du Système de la nature, ils ne persuaderont jamais à personne que nous sommes des roues à moulin, qu'une cause nécessaire et irrésistible fait mouvoir au gré de son caprice. Toutes ces fautes dans lesquelles notre auteur est tombé, viennent de la fureur de l'esprit systématique; il s'est prévenu pour ses opinions; il a rencontré des phénomènes, des circonstances et des morceaux de détail qui cadroient bien avec son principe; mais en généralisant ses idées, il a

trouvé d'autres combinaisons et des vérités d'expérience qui lui étoient contraires : pour ces dernières, à force de les tordre et de leur faire violence, il les a ajustées le mieux qu'il a pu avec le reste de son système. Il est certain qu'il n'a négligé aucune des preuves qui peuvent fortifier le dogme de la fatalité, et en même temps il est clair qu'il le dément dans tout le cours de son ouvrage. Pour moi, je pense que dans un cas pareil un véritable philosophe doit sacrifier son amour propre à l'amour de la vérité.

Mais passons à l'article qui regarde la religion. On pourroit accuser l'auteur de sécheresse d'esprit et surtout de mal-adresse, parce qu'il calomnie la religion chrétienne en lui imputant des défauts qu'elle n'a pas. Comment peut-il dire avec vérité que cette religion est cause de tous les malheurs du genre humain? Pour s'exprimer avec justesse, il auroit pu dire simplement que l'ambition et l'intérêt des hommes se servent du prétexte de cette religion pour troubler le monde et contenter les passions. Que peut-on reprendre de bonne foi dans la morale contenue dans le Décalogue? N'y eût-il dans l'évangile que ce seul précepte :

„ ne faites pas aux autres ce que vous ne „ voulez pas qu'on vous fasse, „ on seroit obligé de convenir que ce peu de mots renferme la quintessence de toute morale. Et le pardon des offenses, et la charité et l'humanité ne furent-elles pas prêchées par Jesus dans son excellent sermon de la montagne? Il ne falloit donc pas confondre la loi avec l'abus, les choses écrites et les choses qui se pratiquent, la véritable morale chrétienne avec celle que les prêtres ont dégradée. Comment donc peut-il charger la religion chrétienne en elle-même d'être la cause de la dépravation des moeurs? Mais l'auteur pourroit accuser les ecclésiastiques de substituer la foi aux vertus de la société, des pratiques extérieures aux bonnes oeuvres, des expiations légères aux remords de la conscience, des indulgences qu'ils vendent, à la nécessité de s'amender; il pouvoit leur reprocher d'absoudre du serment, de contraindre et de violenter les consciences. Ces abus criminels méritent qu'on s'élève contre ceux qui les introduisent et contre ceux qui les autorisent: mais de quel droit le peut-il faire, lui qui suppose les hommes machines? Comment peut-il

reprendre

reprendre une machine tonsurée, que la nécessité a forcée de tromper, de friponner, et de se jouer insolemment de la crédulité du vulgaire?

Mais faisons un moment trêve avec le système de la fatalité, et prenons les choses comme elles sont réellement dans le monde. L'auteur devroit savoir que la religion, les lois, un gouvernement quelconque, n'empêcheront jamais que les États ne contiennent plus ou moins de scélérats dans le grand nombre des citoyens qui les composent: partout la grosse masse du peuple est peu raisonnable, facile à se livrer au torrent des passions, et plus encline au vice que portée au bien; tout ce qu'on peut attendre d'un bon gouvernement, c'est que les grands crimes y soient plus rares que dans un mauvais. Notre auteur devroit savoir que des exagérations ne sont pas des raisons, que des calomnies décréditent un philosophe comme un auteur qui ne l'est pas, et que lorsqu'il se fâche, ce qui lui arrive parfois, on pourroit lui appliquer ce que Ménippe dit à Jupiter: „ Tu prens ton foudre, tu as „ donc tort. „ Il n'y a sans doute qu'une

morale; elle contient ce que les individus se doivent réciproquement, elle est la base de la société; sous quelque gouvernement, de quelque religion qu'on soit, elle doit être la même; celle de l'évangile, prise dans toute sa pureté, seroit utile par sa pratique. Mais si nous admettons le dogme du fatalisme, il n'y a plus ni morale, ni vertu, et tout l'édifice de la société s'écroule. Il est incontestable que le but de notre auteur est de renverser la religion; mais il a choisi la route la plus détournée et la plus difficile pour y parvenir. Voici, ce me semble, la marche la plus naturelle qu'il devoit suivre : attaquer la partie historique de la religion, les fables absurdes sur lesquelles on a bâti son édifice, les traditions plus absurdes, plus folles, plus ridicules que tout ce que le paganisme débitoit de plus extravagant. C'étoit le moyen de prouver que Dieu n'a point parlé, c'étoit le moyen de retirer les hommes de leur sotte et stupide crédulité. L'auteur avoit encore une voie plus abrégée pour aller à cette même fin. Après avoir étalé les argumens contre l'immortalité de l'ame, que Lucrèce expose avec tant de

force dans son troisième livre, il devoit en conclure, que tout finissant pour l'homme avec cette vie, et ne lui restant nul objet de crainte, ni d'espérance après sa mort, il ne peut subsister par conséquent aucun rapport entre lui et la divinité, qui ne peut ni le punir, ni le récompenser. Sans ce rapport il n'y a plus ni culte, ni religion, et la divinité ne devient pour l'homme qu'un objet de spéculation et de curiosité. Mais que de singularités et de contradictions dans l'ouvrage de ce philosophe! Après avoir laborieusement rempli deux volumes de preuves de son système, *) il avoue qu'il y a peu d'hommes capables de l'embrasser et de s'y fixer. On croiroit donc, qu'aussi aveugle qu'il suppose la nature, il agit sans cause, et qu'une nécessité irrésistible lui fait composer un ouvrage capable de le précipiter dans les plus grands périls, sans que lui ni personne en puisse jamais recueillir le moindre fruit.

Venons-en à présent aux souverains, que l'auteur a singulièrement pris à tâche de décrier; j'ose l'assurer que jamais les ecclésiasti-

(* Vol. II Chap. XIII.

ques n'ont dit aux princes les sottises qu'il leur prête. S'il leur arrive de qualifier les rois d'images de la divinité, c'est sans doute dans un sens très-hyperbolique, quoique l'intention soit de les avertir par cette comparaison de ne point abuser de leur autorité, d'être justes et bienfaisans selon l'idée vulgaire qu'on se forme de la divinité chez toutes les nations. L'auteur se figure qu'il se fait des traités entre les souverains et les ecclésiastiques, par lesquels les princes promettent d'honorer et d'accréditer le clergé, à condition qu'il prêche la soumission aux peuples; j'ose l'assurer que c'est une idée creuse, que rien n'est plus faux ni plus ridiculement imaginé que ce soi-disant pacte. Il est très-probable que les prêtres tâchent d'accréditer cette opinion, pour se faire valoir et pour jouer un rôle; il est certain que des souverains par leur crédulité, leur superstition, leur ineptie, et leur aveuglement pour l'église donnent lieu de les soupçonner d'une pareille intelligence; mais tout dépend effectivement du caractère du prince. Lorsqu'il est foible et bigot, les ecclésiastiques prévalent; s'il a le malheur d'être incrédule,

les prêtres cabalent contre lui, et faute de mieux, calomnient et noircissent sa mémoire.

Je passe encore ces petites bévues aux préjugés de l'auteur; mais comment peut-il accuser les rois d'être la cause de la mauvaise éducation de leurs sujets? Il s'imagine que c'est un principe de politique, qu'il vaut mieux qu'un gouvernement commande à des ignorans qu'à une nation éclairée. Cela sent un peu les idées d'un recteur de collège, qui, resserré dans un petit cercle de spéculations, ne connoît ni le monde, ni les gouvernemens, ni les élémens de la politique. Sans doute que tous les gouvernemens des peuples civilisés veillent à l'instruction publique. Que sont donc ces collèges, ces académies, ces universités dont l'Europe fourmille, si ce ne sont pas des établissemens destinés à instruire la jeunesse? Mais prétendre que dans un vaste État un prince réponde de l'éducation que chaque père de famille donne à ses enfans, c'est la prétention la plus ridicule que l'on ait jamais formée. Il ne faut pas qu'un souverain fouille dans l'intérieur des familles, et qu'il se mêle de ce qui se fait dans les maisons des particuliers,

ou il n'en peut résulter que la tyrannie la plus odieuse. Notre philosophe écrit ce qui se présente au bout de sa plume, sans en examiner les conséquences ; et il a de l'humeur assurément, lorsqu'il qualifie poliment les cours de foyers de la corruption publique ; en vérité j'en suis honteux pour la philosophie. Comment peut-on exagérer à ce point? Comment peut-on dire de telles sottises? Un esprit moins véhément, un sage se seroit contenté de remarquer que plus les sociétés sont nombreuses, et plus les vices y sont raffinés, plus les passions ont occasion de se déployer, plus elles agissent. On passeroit la comparaison du foyer à Juvenal, ou à quelque satyrique de profession, mais à un philosophe...., je n'en dis pas davantage. Si notre auteur avoit été six mois syndic dans la petite ville de Pau, dans le Béarn, il apprécieroit mieux les hommes qu'il n'apprendra jamais à les connoître par ses vaines spéculations. Comment peut-il s'imaginer que les souverains encouragent leurs sujets au crime, et quel bien leur reviendroit-il de se mettre dans la nécessité de punir les malfaiteurs? Il

arrive sans doute de loin à loin que quelques scélérats échappent à la rigueur des lois; mais jamais cela ne provient d'un dessein fixe d'encourager les attentats par l'espérance de l'impunité; il faut attribuer ces sortes de cas à la trop grande indulgence du prince. Il arrive sans doute dans tout gouvernement que des coupables, par intrigue, par corruption, ou par l'appui de protecteurs puissans, trouvent le moyen de se soustraire aux punitions qu'ils ont méritées. Mais pour arrêter ces sortes de manèges, d'intrigues, de corruptions, il faudroit qu'un prince possédât l'omniscience que les théologiens attribuent à Dieu. En fait de gouvernement, notre auteur bronche à chaque pas; il s'imagine que la nécessité et la misère provoquent les hommes aux plus grands crimes. Ce n'est point cela. Il n'y a aucun pays où tout homme qui n'est ni paresseux ni fainéant ne trouve suffisamment par son travail de quoi subsister. Dans tous les États l'espèce la plus dangereuse est celle des dissipateurs et des prodigues; leurs profusions épuisent en peu de temps leurs ressources; ce qui les réduit à des extrêmités

fâcheuses, qui les forcent ensuite à recourir aux expédiens les plus bas, les plus odieux, les plus infâmes. La troupe de Catilina, les adhérens de Jules-César, les frondeurs que le cardinal de Retz avoit ameutés, ceux qui s'attachèrent à la fortune de Cromvel, étoient tous gens de cette espèce, qui ne pouvoient s'acquitter de leurs dettes, ni réparer leur fortune délâbrée qu'en bouleversant l'État dont ils étoient citoyens. Dans les premières familles d'un État les prodigues friponnent et cabalent; chez le peuple les dissipateurs et les paresseux finissent par devenir brigands, et par commettre les attentats les plus énormes contre la sureté publique. Après que l'auteur a prouvé évidemment qu'il ne connoît ni les hommes ni comment il faut les gouverner, il répète les déclamations des satyres de Boileau contre Alexandre le Grand, il fait des sorties contre Charles-Quint et son fils Philippe II, quoiqu'on s'apperçoive à ne s'y point tromper qu'il en veut à Louis XIV. De tous les paradoxes que les soi-disant philosophes de nos jours soutiennent avec le plus de complaisance, celui d'avilir les grands hommes

du siècle passé paroît leur tenir le plus à coeur. Quelle réputation leur reviendra-t-il d'exagérer les fautes d'un roi qui les a effacées à force de gloire et de grandeur? Les fautes de Louis XIV d'ailleurs sont connues, et ces soi-disant philosophes n'ont pas seulement le petit avantage d'être les premiers à les découvrir. Un prince qui ne règnera que huit jours, en commettra sans doute; à plus forte raison un monarque qui a passé soixante années de sa vie sur le trône. Si vous voulez vous ériger en juge impartial, et que vous examiniez la vie de ce grand prince, vous serez obligé de convenir qu'il a fait plus de bien que de mal dans son royaume. Il faudroit remplir un volume, si l'on vouloit faire son apologie en détail; je me borne ici aux chefs principaux. Attribuez donc, comme de raison, la persécution des huguenots à la foiblesse de son âge, à la superstition dans laquelle il avoit été élevé, comme à la confiance imprudente qu'il avoit en son confesseur; mettez l'incendie du Palatinat sur le compte de l'humeur dure et altière de Louvois; il ne vous restera guère de reproches à lui faire que sur quelques

guerres entreprises par vanité ou par esprit de hauteur. Au reste, vous ne pouvez lui refuser d'avoir été le protecteur des beaux arts. La France lui doit ses manufactures et son commerce; elle lui doit de plus l'arrondissement de ses belles frontières et la considération dont elle a joui de son temps en Europe. Rendez donc hommage à ses qualités louables et vraiment royales. Quiconque de nos jours veut entamer les souverains, doit attaquer leur mollesse, leur fainéantise, leur ignorance; ils sont la plupart plus foibles qu'ambitieux, et plus vains qu'avides de dominer.

Les véritables sentimens de l'auteur sur les gouvernemens ne se découvrent que vers la fin de son ouvrage; c'est là qu'il nous apprend que selon lui les sujets devroient jouir du droit de déposer leurs souverains, lorsqu'ils en sont mécontens. C'est pour amener les choses à ce but qu'il se récrie contre ces grandes armées qui pourroient y porter quelque obstacle; on croiroit lire la fable du loup et du berger de la Fontaine. Si jamais les idées creuses de notre philosophe pouvoient se réaliser, il faudroit préalablement refondre les formes

du gouvernement dans tous les États de l'Europe, ce qui lui paroît une bagatelle; il faudroit encore, ce qui me paroît impossible, que ces sujets, érigés en juges de leur maître, fussent et sages et équitables; que les aspirans au trône fussent sans ambition, que ni l'intrigue, ni la cabale, ni un esprit d'indépendance ne pussent prévaloir; il faudroit encore que la race détrônée fût totalement extirpée, ou ce seroient des alimens de guerres civiles, et des chefs de partis toujours prêts à se mettre à la tête des factions, pour troubler l'État. Il résulteroit encore, en conséquence de cette forme de gouvernement, que les candidats et les prétendans au trône remueroient continuellement, animeroient le peuple contre le prince, et fomenteroient des séditions et des révoltes, à la faveur desquelles ils se flatteroient d'élever leur fortune et de parvenir à la domination; de sorte qu'un gouvernement pareil seroit sans cesse exposé à des guerres intestines, mille fois plus dangereuses que les guerres étrangères. C'est pour éviter de semblables inconvéniens que l'ordre de succession a été adopté et établi dans plusieurs États de

l'Europe. On s'est apperçu du trouble que les élections entraînent après elles, et l'on a craint, comme de raison, que des voisins jaloux ne profitassent d'une occasion aussi favorable pour subjuguer ou dévaster le royaume. L'auteur pouvoit facilement s'éclaircir sur les conséquences de ses principes; il n'avoit qu'à jeter un coup-d'oeil sur la Pologne, où chaque élection de roi est l'époque d'une guerre civile et étrangère.

C'est une grande erreur de croire que dans les choses humaines il puisse se rencontrer des perfections; l'imagination peut se forger de telles chimères, mais elles ne seront jamais réalisées. Depuis que le monde dure, les nations ont essayé de toutes les formes de gouvernement, les histoires en fourmillent; mais il n'en est aucun qui ne soit sujet à des inconvéniens: la plupart des peuples ont cependant autorisé l'ordre de succession des familles règnantes, parce que dans le choix qu'ils avoient à faire, c'étoit le parti le moins mauvais. Le mal qui résulte de cette institution, consiste en ce qu'il est impossible que dans une famille les talens et le mérite soient trans-

mis sans interruption de père en fils pendant une longue suite d'années, et qu'il arrive que le trône est quelquefois occupé par des princes indignes de le remplir. Dans ce cas même reste la ressource d'habiles ministres, qui peuvent réparer par leur capacité ce que l'inepte du souverain gâteroit sans doute. Le bien qui suit évidemment de cet arrangement, consiste en ce que des princes nés sur le trône ont moins de morgue et de vanité que des nouveaux parvenus, qui, enflés de leur grandeur, et dédaignant ceux qui furent leurs égaux, se complaisent à leur faire sentir en toute occasion leur supériorité. Mais observez surtout qu'un prince qui est sûr que ses enfans lui succéderont, croyant travailler pour sa famille, s'appliquera avec bien plus de zèle au vrai bien de l'État qu'il envisage comme son patrimoine; au lieu que dans les États électifs les souverains ne pensent qu'à eux, à ce qui peut durer pendant leur vie, et à rien de plus; ils tâchent d'enrichir leur famille, et laissent tout dépérir dans un État qui à leurs yeux est une possession précaire à laquelle il faudra renoncer un jour. Si quel-

qu'un veut s'en convaincre, il n'a qu'à s'informer de ce qui se passe dans les évêchés de l'Allemagne, en Pologne, à Rome même, où les tristes effets de l'élection ne sont que trop évidens. Quelque parti qu'on prenne dans ce monde, il se trouve sujet à des difficultés, et souvent à de terribles inconvéniens; il faut donc, lorsqu'on se croit assez lumineux pour pouvoir éclairer le public, se garder surtout de proposer des remèdes pires que les maux dont on se plaint, et quand on ne peut faire mieux, s'en tenir aux anciens usages, et surtout aux lois établies.

AVANT-PROPOS

SUR

LA HENRIADE DE Mr DE VOLTAIRE.

LE poëme de la Henriade est connu de toute l'Europe. Les éditions multipliées qui s'en sont faites, l'ont répandu chez toutes les nations qui ont des livres, et qui sont assez policées pour avoir quelque goût pour les lettres.

Mr de Voltaire est peut-être l'unique auteur, qui préférant la perfection de son art aux intérêts de son amour propre, ne se soit point lassé de corriger ses fautes. Depuis la premiere édition, où la Henriade parut sous le titre de Poëme de la ligue, jusqu'à celle qu'on donne aujourd'hui au public, l'auteur s'est toujours élevé d'efforts en efforts jusqu'à ce point de perfection que les grands génies et les maîtres de l'art ont ordinairement mieux dans l'idée qu'il ne leur est possible d'y atteindre.

L'édition qu'on donne à présent au public est considérablement augmentée par l'auteur;

c'est une marque évidente que la fécondité de son génie est comme une source intarissable, et qu'on peut toujours attendre, sans se tromper, des beautés nouvelles, et quelque chose de parfait, d'une aussi excellente plume que l'est celle de Mr de Voltaire.

Les difficultés que ce prince de la poésie françoise eut à surmonter, lorsqu'il composa ce poëme épique, sont innombrables. Il avoit contre lui les préjugés de toute l'Europe et ceux de sa propre nation, qui étoit du sentiment que l'épopée ne réussiroit jamais en françois; il avoit devant lui le triste exemple de ses précurseurs, qui avoient tous bronché dans cette pénible carrière; il avoit encore à combattre ce respect superstitieux du peuple savant pour Virgile et pour Homère; et plus que tout cela une santé foible et délicate, qui auroit mis tout autre homme moins sensible que lui à la gloire de sa nation hors d'état de travailler. Malgré tous ces obstacles, Mr de Voltaire est venu à bout d'exécuter son dessein, quoiqu'aux dépens de sa fortune et souvent de son repos.

Un génie aussi vaste, un esprit aussi sublime, un homme aussi laborieux que l'est

Mr de Voltaire, se seroit ouvert le chemin aux emplois les plus illustres, s'il avoit voulu sortir de la sphère des sciences qu'il cultive, pour se vouer à ces affaires que l'intérêt et l'ambition des hommes ont coutume d'appeler de solides occupations : mais il a préféré de suivre l'impulsion irrésistible de son génie, aux avantages que la fortune auroit été forcée de lui accorder. Aussi a-t-il fait des progrès qui répondent parfaitement à son attente. Il fait autant d'honneur aux sciences que les sciences lui en font. On ne le connoît dans la Henriade qu'en qualité de poëte ; mais il est philosophe profond, et sage historien en même temps.

Les sciences et les arts sont comme de vastes pays, qu'il nous est presque aussi impossible de subjuguer tous, qu'il l'a été à César ou bien à Alexandre de conquérir le monde entier. Il faut beaucoup de talens et beaucoup d'application pour s'assujettir quelque petit terrain ; aussi la plupart des hommes ne marchent-ils qu'à pas de tortue dans la conquête de ce pays. Il en a été cependant des sciences comme des empires du monde, qu'une infinité de petits souverains se sont partagés. Les

petits souverains réunis ont composé ce qu'on appelle des académies ; et comme dans les gouvernemens aristocratiques, il s'est souvent trouvé des hommes nés avec une intelligence supérieure, qui se sont élevés au-dessus des autres, de même les siècles éclairés ont produit des hommes qui ont concentré en eux les sciences qui devoient donner une occupation suffisante à quarante têtes pensantes. Ce que les Leibnitz, ce que les Fontenelle ont été de leur temps, Mr de Voltaire l'est aujourd'hui ; il n'y a aucune science qui n'entre dans la sphère de son activité, et depuis la géométrie la plus sublime jusqu'à la poésie, la force de son génie a tout soumis.

Quiconque a la connoissance du monde, et quiconque a lu les ouvrages de Mr de Voltaire, concevra sans peine que l'envie ne pouvoit l'épargner : un mérite supérieur joint à une vaste réputation révoltent d'ordinaire les demi-savans, les amphibies d'érudition et d'ignorance ; ces misérables étant eux-mêmes sans talens, maltraitent fièrement ceux qu'ils pensent leur être inférieurs, et persécutent opiniâtrement ceux dont l'éclatante lumière les

éclipse. Aussi tout ce qu'ont pu la malice et la calomnie, l'ingratitude et la haine, s'est ligué contre Mr de Voltaire; il n'y a aucune sorte de persécution qu'il n'ait soufferte, et des magistrats qui pour le soin de leur propre gloire auroient dû le protéger, l'ont abandonné lâchement à la haine de ceux que leurs crimes ont rendus ses ennemis.

Malgré une vingtaine de sciences qui partagent Mr de Voltaire, malgré ses fréquentes infirmités, et les chagrins que lui donnent d'indignes envieux, il a conduit sa Henriade à un point de maturité où je ne sache pas qu'aucun poëme soit jamais parvenu.

On trouve toute la sagesse imaginable dans la conduite et dans l'économie de la Henriade. L'auteur a profité des reproches qu'on a faits à Homère et à Virgile. Les chants de l'Iliade ont peu ou point de connexion les uns avec les autres; ce qui leur a mérité le nom de rapsodies. Dans la Henriade on trouve une liaison intime entre tous les chants; ce n'est qu'un même sujet divisé par l'ordre des temps en dix actions principales. Le dénouement de la Henriade est naturel; c'est la conversion

de Henri IV et son entrée à Paris qui mettent fin aux guerres civiles des ligueurs qui troubloient la France, et en cela le poëte françois est infiniment supérieur au poëte latin, qui ne termine pas son Énéide d'une manière aussi intéressante qu'il l'avoit commencée. Ce ne sont plus alors que les étincelles du beau feu que le lecteur admiroit dans le commencement de ce poëme. On diroit que Virgile en a composé le premier chant dans la fleur de sa jeunesse, et qu'il a composé les derniers dans cet âge où l'imagination mourante et le feu de l'esprit à moitié éteint ne permet plus aux guerriers d'être héros ni aux poëtes d'écrire.

Si le poëte françois imite en quelques endroits Homère et Virgile, c'est pourtant toujours une imitation qui sent l'original, et dans laquelle on voit que le jugement du poëte françois est infiniment supérieur au poëte grec et au poëte latin. Comparez la descente d'Ulysse aux enfers avec le septième chant de la Henriade, vous verrez que ce dernier est enrichi d'une infinité de beautés que Mr de Voltaire ne doit qu'à lui-même ; la seule idée d'attribuer aux rêves de Henri IV ce qu'il voit

dans le ciel, dans les enfers, et ce qui lui est pronostiqué dans le temple du Destin, vaut seul toute l'Iliade; car le rêve de Henri IV ramène tout ce qui lui arrive aux règles de la vraisemblance; au lieu que le voyage d'Ulysse aux enfers est dépourvu de tous les agrémens qui auroient pu donner l'air de vérité à l'ingénieuse fiction d'Homère. De plus, tous les épisodes de la Henriade sont placés dans leurs lieux. L'art est si bien caché par l'auteur, qu'il est difficile de l'appercevoir, tant il paroît naturel; et l'on diroit que ces fruits qu'a produits la fécondité de son imagination, et qui embellissent tous les endroits de ce poëme, n'y sont mis que par nécessité. Vous n'y trouverez point de ces petits détails où se noient tant d'auteurs, à qui la sècheresse et l'enflure tiennent lieu de génie. Mr de Voltaire s'applique à décrire d'une manière intéressante les sujets pathétiques; il possède le grand art d'émouvoir le coeur. Tels sont ces endroits touchans, la mort de Coligny, l'assassinat de Valois, le combat du jeune Dailli, le congé que Henri IV prend de la belle Gabrielle d'Étrées et la mort

du brave d'Aumale. On se sent ému chaque fois qu'on en fait la lecture. En un mot, l'auteur ne s'arrête qu'aux endroits intéressans, et il passe légèrement sur ceux qui ne feroient qu'allonger son poëme; il n'y a ni du trop ni du trop peu dans la Henriade.

Le merveilleux que l'auteur a employé, ne peut choquer aucun lecteur judicieux; tout y est ramené au vraisemblable par le système de la religion.

Toutes les allégories qu'on trouve dans ce poëme sont nouvelles. Il y a la Politique qui habite au Vatican, le temple de l'Amour, la vraie Religion, les Vertus, la Discorde, tous les Vices; tout vit, tout est animé par le pinceau de Mr de Voltaire; ce sont autant de tableaux qui surpassent, au jugement des connoisseurs, tout ce qu'a produit le crayon habile de Carache et du Poussin.

Il me reste à présent à parler de la poésie du style, de cette partie qui caractérise proprement le poëte. Jamais la langue françoise n'eut autant de force que dans la Henriade; on y trouve partout de la noblesse. L'auteur

s'élève avec un feu infini jusqu'au sublime, et il ne s'abaisse qu'avec grâce et dignité. Quelle vivacité dans les peintures, quelle force dans les caractères et dans les descriptions, et quelle noblesse dans les détails! Le combat du jeune Turenne doit faire en tout temps l'admiration des lecteurs. C'est dans cette peinture de l'escrime, dans ces coups portés, parés, rendus et reçus, que Mr de Voltaire a trouvé principalement des obstacles dans le génie de sa langue; il s'en est cependant tiré avec toute la gloire possible : il transporte le lecteur sur le champ de bataille, et il vous semble plutôt voir un combat qu'en lire la description en vers.

Quant à la saine morale, quant à la beauté des sentimens, on trouve dans ce poëme tout ce qu'on peut désirer. La valeur prudente de Henri IV, ainsi que sa générosité et son humanité, devroient servir d'exemple à tous les rois et à tous les héros, qui se piquent quelquefois mal à propos de dureté et de brutalité envers ceux que le destin des États ou le sort de la guerre a soumis à leur puissance:

qu'il leur soit dit en passant que ce n'est point dans l'inflexibilité ni dans la tyrannie que consiste la vraie grandeur, mais bien dans ces sentimens que l'auteur exprime avec tant de noblesse.

Amitié, don du ciel, plaisir des grandes ames,
Amitié, que les rois, ces illustres ingrats,
Sont assez malheureux pour ne connoître pas.

Le caractère de Philippe de Mornay peut aussi être compté parmi les chef-d'oeuvres de la Henriade. Ce caractère est tout nouveau ; un philosophe guerrier, un soldat humain, un courtisan vrai et sans flatterie. Un assemblage de vertus aussi rares doit mériter nos suffrages ; aussi l'auteur y a-t-il puisé comme dans une riche source de sentimens. Que j'aime à voir Philippe de Mornay, ce fidelle et stoïque ami, à côté de son jeune et vaillant maître, repousser partout la mort et ne la donner jamais ! Cette sagesse philosophique est bien éloignée des moeurs de notre siècle, et il est déplorable

pour le bien de l'humanité qu'un caractère aussi beau que celui de ce sage ne soit qu'un être de raison.

D'ailleurs la Henriade ne respire que l'humanité; cette vertu si nécessaire aux princes, ou plutôt leur unique vertu, est sans cesse relevée par Mr de Voltaite. Il montre un roi victorieux, qui pardonne aux vaincus; il conduit ce héros aux murs de Paris, où au lieu de saccager cette ville rebelle, il fournit les alimens nécessaires à la vie de ses habitans désolés par la famine la plus cruelle; mais d'un autre côté il dépeint des couleurs les plus vives l'affreux massacre de la saint Barthélemi et la cruauté inouïe avec laquelle Charles IX hâtoit lui-même la mort de ses malheureux sujets calvinistes; la sombre politique de Philippe II; les artifices et les intrigues de Sixte Quint. L'indolence léthargique des Valois, et les foiblesses que l'amour fit commettre à Henri IV, sont appréciées à leur juste valeur. Mr de Voltaire accompagne tous ces récits de réflexions courtes, mais excellentes, qui ne peuvent que former le jugement de la jeunesse, et donner

des vertus et des vices les idées quon en doit avoir. Partout dans ce poëme l'auteur recommande aux peuples la fidélité pour leurs lois et leurs souverains : il a immortalisé le nom du Président de Harlai, dont la fidélité inviolable pour son maître méritoit une pareille récompense ; il en fait autant pour les conseillers Brisson, Larchet, Tardif, qui furent mis à mort par les factieux ; ce qui fournit à l'auteur la réflexion suivante :

Vos noms toujours fameux vivront dans la mémoire,
Et qui meurt pour son roi, meurt toujours avec gloire.

Le discours de Poitiers aux factieux est aussi beau par la justesse des sentimens que par la force de l'éloquence. L'auteur fait parler un grave magistrat dans l'assemblée de la Ligue. Il s'oppose courageusement au dessein des rebelles, qui vouloient élire un roi d'entr'eux ; il les renvoie à la domination légitime de leur souverain, à laquelle ils vouloient se soustraire ; il condamne toutes les vertus des séditieux, en tant que vertus militaires, puisqu'elles deve-

noient criminelles dès-lors qu'ils en faisoient usage contre leur roi. Mais tout ce que je pourrois dire de ce discours, ne sauroit en approcher; il faut le lire avec attention; je ne prétends qu'en faire remarquer les beautés à ceux des lecteurs auxquels elles pourroient échapper.

Je passe à la guerre de religion qui fait le sujet de la Henriade. L'auteur a dû exposer naturellement les abus que les superstitieux et les fanatiques ont coutume de faire de la religion; car on a remarqué que, je ne sais par quelle fatalité, ces sortes de guerres ont toujours été plus sanglantes, plus opiniâtres que celles que l'ambition des princes ou l'indocilité des sujets ont suscitées : et comme le fanatisme et la superstition ont été de tout temps les ressorts de la politique détestable des grands et des ecclésiastiques, il falloit nécessairement y opposer une digue. L'auteur a employé tout le feu de son imagination, et tout ce qu'ont pu l'éloquence et la poésie, pour mettre devant les yeux de ce siècle les folies de nos ancêtres, afin de nous en pré-

server à jamais; il voudroit purifier les soldats et les camps des argumens pointilleux et subtils de l'école, pour les renvoyer au peuple pédant des scolastiques; il voudroit arracher pour toujours aux hommes le glaive saint qu'ils prennent sur l'autel et dont ils égorgent impitoyablement leurs frères. En un mot, le bien et le repos de la société fait le principal but de ce poëme, et c'est pourquoi l'auteur avertit si souvent d'éviter dans cette route l'écueil dangereux du fanatisme et du faux zèle.

Il paroît cependant, pour le bien de l'humanité, que la mode des guerres de religion est finie, et ce seroit assurément une folie de moins dans le monde; mais j'ose dire que nous en sommes en partie redevables à l'esprit philosophique qui depuis quelques années prend beaucoup le dessus en Europe: plus on est éclairé et moins on est superstitieux. Le siècle où vivoit Henri IV étoit bien différent. L'ignorance monacale, qui surpassoit toute imagination, et la barbarie des hommes (qui ne connoissoit d'autre occupation que celle d'aller

à la chasse et de s'entretuer) donnoit accès aux erreurs les plus palpables. Marie de Médicis et les princes factieux pouvoient donc alors abuser d'autant plus facilement de la crédulité des peuples, que ces peuples étoient grossiers, aveugles et ignorans.

Les siècles polis qui ont vu fleurir les sciences, n'ont point d'exemples à nous présenter de guerres de religion, ni de guerres séditieuses. Dans les beaux temps de l'empire romain, je veux dire vers la fin du règne d'Auguste, tout cet empire, qui composoit presque les deux tiers du monde, étoit tranquille et sans agitation. Les hommes abandonnoient les intérêts de la religion à ceux dont l'emploi étoit d'y vaquer, et ils préféroient le repos, les plaisirs et l'étude à l'ambitieuse rage de s'égorger les uns les autres, soit pour des mots, soit pour l'intérêt, ou pour une funeste gloire.

Le siècle de Louis le grand, qui peut être égalé sans flatterie à celui d'Auguste, nous fournit de même un exemple d'un règne heureux et tranquille pour l'intérieur du royaume,

mais qui malheureusement fut troublé vers la fin par l'ascendant que le père Le Tellier prit sur l'esprit de Louis XIV qui commençoit à baisser : mais c'est proprement l'ouvrage d'un particulier, et l'on n'en sauroit charger ce siècle, d'ailleurs si fécond en grands hommes, que par une injustice manifeste.

Les sciences ont ainsi toujours contribué à humaniser les hommes, en les rendant plus doux, plus justes et moins portés aux violences : elles ont pour le moins autant de part que les lois au bien de la société et au bonheur des peuples. Cette façon de penser aimable et douce se communique insensiblement, de ceux qui cultivent les arts et les sciences, au public et au vulgaire; elle passe de la cour à la ville, et de la ville dans les provinces. On voit alors avec évidence que la nature ne nous forme point assurément pour que nous nous exterminions dans le monde, mais pour que nous nous assistions dans nos communs besoins; que le malheur, les infirmités et la mort nous poursuivent sans cesse, et que c'est une démence extrême de multiplier

multiplier les causes de nos misères et de notre destruction. On reconnoît, malgré la différence des conditions, l'égalité que la nature a mise entre nous, la nécessité qu'il y a de vivre unis et en paix, de quelque nation, de quelque opinion que nous soyons, que l'amitié et la compassion sont des devoirs universels; en un mot, la réflexion corrige en nous tous les défauts du tempérament.

Tel est le véritable usage des sciences; et voilà par conséquent la règle de l'obligation que nous devons avoir à ceux qui les cultivent, et qui tâchent d'en fixer l'usage parmi nous. Mr de Voltaire, qui embrasse toutes ces sciences, m'a toujours paru mériter une part à la gratitude du public, et d'autant plus grande, qu'il ne vit et ne travaille que pour le bien de l'humanité. Cette réflexion, et le désir que j'ai eu toute ma vie de rendre hommage à la vérité, m'ont déterminé à procurer cette édition au public; je l'ai rendue aussi digne qu'il m'a été possible de Mr de Voltaire et de ses lecteurs.

En un mot, il m'a paru que donner des marques d'estime à cet admirable auteur,

c'étoit en quelque façon honorer notre siècle, et que du moins la postérité se rediroit d'âge en âge, que si notre siècle a produit des hommes célèbres, il en a reconnu toute l'excellence, et que l'envie ni les cabales n'ont pu opprimer ceux que leur mérite et leurs talens distinguoient du vulgaire et même des grands hommes.

DISSERTATION

SUR

L'INNOCENCE DES ERREURS

DE L'ESPRIT.

Monsieur, Je me crois obligé de vous rendre raison de mon loisir et de l'usage que je fais de mon temps. Vous connoissez le goût que j'ai pour la philosophie; c'est une passion chez moi; elle accompagne fidellement tous mes pas. Quelques amis qui connoissent en moi ce goût dominant, soit pour s'y accommoder, soit qu'ils y trouvent plaisir eux-mêmes, m'entretiennent souvent sur des matières spéculatives, de physique, de métaphysique, ou de morale. Nos conversations sont d'ordinaire peu remarquables, parce qu'elles roulent sur des sujets connus, ou qui sont au dessous de l'oeil éclairé des savans. La conversation que j'eus hier au soir avec Philante, me parut plus digne d'attention; elle portoit sur un sujet qui intéresse et partage presque tout le genre humain. Je pensai d'abord à vous; il me sembla que je vous devois cette conversation; je montai incontinent dans ma chambre au retour de la promenade; les idées toutes fraîches et l'esprit plein de notre discours, je

le couchai par écrit le mieux qu'il me fut possible. Je vous prie, Monsieur, de m'en dire votre sentiment; et si je suis assez heureux pour l'avoir rencontré, votre sincérité sera le salaire de mes peines; je me trouverai richement récompensé, si mon travail ne vous est pas désagréable. Il faisoit hier le plus beau temps du monde; le soleil brilloit d'un feu plus beau qu'à l'ordinaire; le ciel étoit si serein, qu'on n'appercevoit aucun nuage à la plus grande distance : j'avois passé toute la matinée à l'étude; et, pour me délasser du travail, je fis une partie de promenade avec Philante : nous nous entretînmes assez long-temps du bonheur dont jouissent les hommes, et de l'insensibilité de la plupart, qui ne goûtent point les douceurs d'un beau soleil et d'un air pur et tranquille. De considérations en considérations, nous nous apperçûmes que notre discours avoit infiniment allongé notre promenade et qu'il étoit temps de rebrousser chemin pour arriver au logis avant l'obscurité. Philante, qui l'observa le premier, m'en fit la guerre : je me défendis, en lui disant que sa conversation me paroissoit si agréable, que je

ne comptois pas les momens lorsque je me trouvois avec lui, et que j'avois cru qu'il étoit assez temps de penser à notre retour, lorsqu'on verroit baisser le soleil. Comment ! baisser le soleil? repartit-il. Êtes-vous copernicien, et vous accommodez-vous aux façons populaires de s'exprimer, et aux erreurs de Tycho Brahé? Tout doucement, lui repartis-je; vous allez bien vîte. D'abord il ne s'agissoit point ici de philosophie dans une conversation familière; et si j'ai failli en péchant contre Copernic, ma faute doit m'être aussi facilement pardonnée qu'à Josué, qui fait arrêter le soleil dans sa course, et qui étant divinement inspiré, devoit bien être au fait des secrets de la nature. Josué parloit dans ce moment comme le peuple; et moi, je parle à un homme éclairé, qui m'entend également bien, d'une ou d'autre manière : mais, puisque vous attaquez ici Tycho Brahé, souffrez que pour un moment je vous attaque à mon tour. Il paroît que votre zèle pour Copernic est bien animé; vous lancez d'abord des anathèmes contre tous ceux qui se trouvent d'un sentiment contraire au sien. Je veux croire qu'il a raison; mais

cela est-il bien sûr? Quel garant en avez-vous? Est-ce que la nature, est-ce que son auteur vous ont révélé quelque chose sur l'infaillibilité de Copernic? Quant à moi, je ne vois qu'un système, c'est-à-dire, l'arrangement des visions de Copernic, ajustées sur les opérations de la nature. Et moi, reprit Philante en s'échauffant, j'y vois la vérité. La vérité: et qu'appelez-vous la vérité? C'est, dit-il, l'évidence réelle des êtres et des faits. Et connoître la vérité? continuai-je. C'est, me répondit-il, être parvenu à trouver un rapport exact entre les êtres qui existent réellement ou qui ont existé, avec nos idées, entre les faits passés ou présens, et les notions que nous en avons. Suivant cela, mon cher Philante, nous pouvons peu nous flatter de connoître des vérités: elles sont presque toutes douteuses, lui dis-je; et il n'y a, selon la définition que vous venez de me faire vous-même, il n'y a que deux ou trois vérités tout au plus qui soient incontestables. Le rapport des sens, qui est ce que nous avons presque de plus sûr, n'est point exempt d'incertitudes. Nos yeux nous trompent, lorsqu'ils nous peignent ronde

de loin une tour que nous trouvons quarrée en en approchant. Nous croyons quelquefois entendre des sons, qui n'ont lieu que dans notre imagination, et qui ne consistent que dans une impression sourde faite sur nos oreilles. L'odorat n'est pas moins infidelle que les autres sens; il semble quelquefois qu'on sente des odeurs de fleurs dans des prairies ou dans des bois, qui n'y sont pas cependant; et à présent que je vous parle, je m'apperçois au sang qui coule de ma main, qu'un moucheron m'a piqué : la chaleur du discours m'a rendu insensible à cette douleur, l'attouchement m'a fait faux-bond. Si donc ce que nous avons de moins douteux, l'est si fort, comment pouvez-vous parler avec tant de certitude des matières abstraites de la philosophie? C'est, repartit Philante, qu'elles sont évidentes, et que le système de Copernic est confirmé par l'expérience : les révolutions des planètes y sont marquées avec une précision admirable, les éclipses y sont calculées avec une justesse merveilleuse; enfin ce système explique parfaitement l'énigme de la nature. Mais que diriez-vous, repartis-je, si je vous faisois voir

un système très-différent assurément du vôtre, et qui, par un principe évidemment faux, explique les mêmes merveilles que celui de Copernic? Je vous attends aux erreurs des Malabares, reprit Philante. C'est justement de leur montagne que j'allois vous parler; mais erreur tant qu'il vous plaira, ce système, mon cher Philante, explique parfaitement bien les opérations astronomiques de la nature; et il est étonnant, que partant d'un point aussi absurde que l'est celui de supposer le soleil uniquement occupé à faire le tour d'une grande montagne qui se trouve dans le pays de ces barbares, ces astronomes aient pu si bien prédire les mêmes révolutions et les mêmes éclipses que votre Copernic: l'erreur des Malabares est grossière, celle de Copernic est peut-être moins sensible. Peut-être verra-t-on un jour quelque nouveau philosophe dogmatiser du haut de sa gloire, et tout bouffi d'arrogance, (de quelque découverte peu importante et toujours suffisante pour servir de base à un nouveau système,) traiter les coperniciens et les newtoniens comme un petit essaim de misérables qui ne méritent pas qu'on relève leurs erreurs. Il est

vrai, dit Philante, que les nouveaux philosophes ont eu de tout temps le droit de triompher des anciens. Descartes foudroya les saints de l'école, et il fut foudroyé à son tour par Newton, et celui-ci n'attend qu'un successeur pour subir le même sort. Ne seroit-ce point, repris-je, qu'il ne faut que de l'amour-propre pour faire un système? De cette haute idée de son mérite naît un sentiment d'infaillibilité; alors le philosophe forge son système. Il commence par croire aveuglément ce qu'il veut prouver; il cherche des raisons pour y donner un air de vraisemblance, et de là une source intarissable d'erreurs. Il devroit tout au contraire commencer par remonter, au moyen de plusieurs observations, de conséquences en conséquences, et voir simplement à quoi elles aboutiroient, et ce qui en résulteroit: on en croiroit moins, et on apprendroit savamment à douter, en suivant les pas timides de la circonspection. Il vous faudroit des anges pour philosopher, me dit vivement Philante; car où trouver un homme sans prévention et parfaitement impartial? Ainsi, lui dis-je, l'erreur est notre partage. A Dieu ne plaise!

reprit mon ami ; nous sommes faits pour la vérité. Je vous prouverai bien le contraire, si vous voulez vous donner la patience de m'écouter lui dis-je ; et pour cet effet, comme nous voici proche de la maison, nous nous asseyerons sur ces bancs ; car je vous crois fatigué de la promenade. Philante, qui n'est pas trop bon piéton, et qui avoit plutôt marché par distraction et machinalement que de propos délibéré, fut charmé de s'asseoir. Nous nous plaçâmes tranquillement, et je repris à-peu-près ainsi : je vous ai dit, Philante, que l'erreur étoit notre partage ; je dois vous le prouver. Cette erreur a plus d'une source. Il paroît que le créateur ne nous a pas destinés pour posséder beaucoup de science et pour faire un grand chemin dans le pays des connoissances : il a placé les vérités dans des abymes que nos foibles lumières ne sauroient approfondir, et il les a entourées d'une épaisse haie d'épines. La route de la vérité offre des précipices de tous côtés : on ne sait quel sentier suivre pour éviter ces dangers ; et si l'on est assez heureux pour les avoir franchis, on trouve sur son chemin un labyrinthe, où le fil merveilleux

d'Ariadne n'est d'aucun usage, et dont on ne peut jamais se tirer : les uns courent après un fantôme imposteur qui les trompe par ses prestiges, et leur donne pour bonne monnoie ce qui est de faux aloi ; ils s'égarent, semblables à ces voyageurs qui suivent dans l'obscurité les feux follets dont la clarté les séduit. D'autres devinent ces vérités si secrètes ; ils croient arracher le voile de la nature, ils font des conjectures, et c'est un pays où il faut avouer que les philosophes ont fait de grandes conquêtes. Les vérités sont placées si loin de notre vue, qu'elles deviennent douteuses, et prennent de leur éloignement même un air équivoque : il n'en est presque aucune qui n'ait été combattue ; c'est qu'il n'en est aucune qui n'ait deux faces : prenez-la d'un côté, elle paroît incontestable ; prenez-la de l'autre, c'est la fausseté même. Rassemblez tout ce que votre raisonnement vous a fourni pour et contre ; réfléchissez, délibérez, pesez bien, vous ne saurez à quoi vous déterminer. Tant il est vrai qu'il n'y a que le nombre des vraisemblances qui donne du poids à l'opinion des hommes. Si quelque vraisemblance pour ou contre leur

échappe, ils prennent le mauvais parti ; et comme jamais l'imagination ne peut leur offrir avec une même force le pour et le contre, ils se détermineront toujours par foiblesse, et la vérité se dérobe à leurs yeux. Je suppose qu'une ville soit située dans une plaine, que cette ville soit assez longue, et qu'elle ne contienne qu'une rue ; je suppose encore qu'un voyageur qui n'a jamais entendu parler de cette ville, s'y rende et qu'il en voie toute la longueur, il jugera qu'elle est immense, parce qu'il ne l'a voit que d'un côté, et son jugement sera très-faux, puisque nous avons vu qu'elle ne contenoit qu'une rue. Il en est de même des vérités, lorsque nous les considérons par parties et que nous faisons abstraction du tout. Nous jugerons bien de cette partie, mais nous nous tromperons considérablement sur la totalité. Pour arriver à la connoissance d'une vérité importante, il faut auparavant avoir fait une provision préliminaire de vérités simples, qui conduisent, ou qui servent d'échelons pour atteindre à la vérité composée qu'on cherche ; c'est encore ce qui nous manque. Je ne parle point

des conjectures, je parle des vérités évidentes, certaines et irrévocables. A prendre les choses dans un sens philosophique, nous ne connoissons rien du tout; nous nous doutons de certaines vérités, nous nous en formons une notion vague, et nous modifions par les organes de la voix de certains sons que nous appelons des termes scientifiques, dont le résonnement contente nos oreilles, que notre esprit croit comprendre, et qui, bien pris, n'offrent à l'imagination que des idées confuses et embrouillées; de sorte que notre philosophie se réduit à l'habitude que nous nous faisons de nous servir d'expressions obscures, de termes que nous ne comprenons guères, et à une profonde méditation sur des effets dont les causes nous restent bien inconnues et bien cachées. L'amas pitoyable de ces rêveries est honoré du beau nom d'excellente philosophie, que l'auteur annonce avec l'arrogance d'un charlatan, comme la découverte la plus rare, et la plus utile au genre humain. La curiosité vous pousse-t-elle à vous informer de cette découverte? vous croyez trouver des choses: quelle injustice de vous y attendre? Non,

cette découverte si rare, si précieuse ne consiste que dans la composition d'un nouveau mot plus barbare qu'aucun de ceux qui ont jamais paru : ce nouveau mot, selon notre charlatan, explique merveilleusement certaine vérité ignorée, et vous la montre plus brillante que le jour. Voyez, examinez, dépouillez son idée de l'appareil des termes qui la couvroient ; il ne vous en reste rien ; même obscurité, mêmes ténèbres. C'est une décoration qui disparoît, et qui détruit avec soi les prestiges de l'illusion. La véritable connoissance de la vérité doit être bien différente de celle que je viens de vous présenter ; il faudroit pouvoir indiquer toutes les causes ; il faudroit, en remontant jusqu'aux premiers principes, les connoître et en développer l'essence. C'est ce que Lucrèce sentoit bien, et ce qui faisoit dire à ce poëte philosophe : *Felix, qui potuit rerum cognoscere causas !* Le nombre des premiers principes des êtres et les ressorts de la nature sont ou trop immenses ou trop petits pour être apperçus et connus des philosophes : de là viennent ces disputes sur les atomes, sur la matière divisible à l'infini, sur le plein ou sur le vide,

sur

sur le mouvement, sur la manière dont le monde est gouverné : tout autant de questions très-épineuses et que nous ne résoudrons jamais. Il semble que l'homme s'appartienne ; il me paroît que je suis maître de ma personne, que je m'approfondis, que je me connois : mais je m'ignore ; il n'est pas décidé encore si je suis une machine, un automate remué par les mains du créateur, ou si je suis un être libre et indépendant de ce créateur ; je sens que j'ai la faculté de me mouvoir, et je ne sais point ce que c'est que le mouvement, si c'est un accident, ou si c'est une substance. Un docteur vient crier que c'est un accident, l'autre jure que c'est une substance ; ils se disputent, les courtisans en rient, les idoles de la terre les méprisent, et le peuple les ignore, eux et le sujet de leurs querelles. Ne vous paroît-il point que c'est mettre la raison hors de la sphère de son activité, que de l'employer à des matières si incompréhensibles et si abstraites ? Il me semble que notre esprit n'est pas capable de ces vastes connoissances : il en est de nous comme des hommes qui voguent le long des côtes ; ils imaginent que c'est le

continent qui se remue, et ne croient point se remuer eux-mêmes; il en est pourtant tout autrement, le rivage est inébranlable, et ce sont eux qui sont poussés par le vent. Notre amour propre nous séduit toujours ; nous donnons à toutes les choses que nous ne pouvons pas comprendre l'épithète d'obscures, et tout devient inintelligible, dès qu'il est hors de notre portée : c'est cependant la nature de notre esprit qui nous rend incapables de grandes connoissances. Il y a des vérités éternelles, cela est incontestable ; mais pour bien comprendre ces vérités, pour en connoître jusqu'aux moindres raisons, il faudroit un million de fois plus de mémoire que n'en a l'homme ; il faudroit pouvoir se livrer entièrement à la connoissance d'une vérité ; il faudroit une vie de Mathusalem, et plus longue encore, une vie spéculative, fertile en expériences ; il faudroit enfin une attention dont nous ne sommes pas capables. Jugez après cela si l'intention du créateur a été de nous rendre des gens bien habiles ; car voilà les empêchemens qui semblent émaner de sa volonté, et l'expérience nous fait connoître que nous avons peu de

capacité, peu d'application, que notre génie n'est pas assez transcendant pour pénétrer les vérités, et que nous n'avons pas une mémoire assez vaste et assez sûre pour la charger de toutes les connoissances nécessaires à cette belle et pénible étude. Il se trouve encore un autre obstacle qui nous empêche de parvenir à la connoissance de la vérité, dont les hommes ont embarrassé leur chemin, comme si ce chemin étoit trop aisé par lui-même. Cet obstacle consiste dans les préjugés de l'éducation. La plus grande partie des hommes est dans des principes évidemment faux ; leur physique est très-fautive, leur métaphysique ne vaut rien ; leur morale consiste dans un intérêt sordide, dans un attachement sans bornes aux biens de la terre : ce qui est chez eux une grande vertu, c'est une sage prévoyance qui les fait songer à l'avenir, et qui pourvoit de loin à la subsistance de leur famille. Vous jugez bien que la logique de ces sortes de gens est sortable au reste de leur philosophie; aussi est-elle pitoyable : l'art de raisonner chez eux consiste à parler seuls, à décider de tout, et à ne point souffrir de ré-

plique. Ces petits législateurs de famille s'intriguent d'abord extrêmement des idées qu'ils veulent imprimer à leur progéniture ; père, mère, parens travaillent à éterniser leurs erreurs : au sortir du berceau, on prend bien de la peine pour donner aux enfans une idée du moine bourru et du loup-garou. Ces belles connoissances sont à l'ordinaire suivies d'autres qui les valent: l'école y contribue de son côté ; il vous faut passer par les visions de Platon pour arriver à celles d'Aristote, et d'un saut on vous initie aux mystères des tourbillons. Vous sortez de l'école la mémoire bien chargée de mots, l'esprit plein de superstitions, et rempli de respect pour les anciennes billevesées. L'âge de la raison arrive : ou vous secouez le joug de l'erreur, ou vous renchérissez sur vos parens : ont-ils été borgnes ? vous devenez aveugle ; ont-ils cru de certaines choses, parce qu'ils s'imaginoient de les croire ? vous les croirez par opiniâtreté. Ensuite l'exemple de tant d'hommes qui adhèrent à un sentiment vous entraîne, leurs suffrages sont pour vous une autorité suffisante ; ils donnent du poids par leur nombre ; l'erreur populaire

fait des prosélytes et triomphe ; enfin ces erreurs invétérées deviennent formidables par la suite des temps. Figurez-vous un jeune arbrisseau dont le jet se ploie à l'effort des vents, qui dans la suite de sa durée oppose sa tête altière aux nuées, et présente à la hache du bûcheron un tronc inébranlable. Comment ! dit-on, mon père a raisonné ainsi, et il y a soixante, il y a soixante et dix ans que je raisonne de même : par quelle injustice prétendez-vous que je commence à présent à raisonner d'une autre manière? Il me siéroit bien de redevenir écolier, et de m'engager comme apprenti sous votre direction. Allez, allez, j'aime mieux ramper sur les pas de l'usage, que de m'élever nouvel Icare avec vous dans les airs : souvenez-vous de sa chûte ; c'est-là le salaire des nouvelles opinions, et c'est-là la peine qui vous attend. L'opiniâtreté se mêle souvent à la prévention, et une certaine barbarie qu'on appelle le faux zèle, ne manque jamais d'étaler ses tyranniques maximes. Voilà les effets qui suivent les préjugés de l'enfance ; ils prennent une plus profonde racine, à cause de la flexibilité du cerveau à cet âge tendre.

Les premières impressions sont les plus vives, et tout ce que peut la force du raisonnement, ne paroît que froid en comparaison. Vous voyez, mon cher Philante, que l'erreur est le partage des humains. Vous comprendrez sans doute, après tout ce que je viens de vous détailler, qu'il faut être bien infatué de ses opinions pour se croire au-dessus de l'erreur, et qu'il faut être soi-même très-ferme dans ses arçons pour oser entreprendre de désarçonner les autres. Je commence à voir à mon grand étonnement, répondit Philante, que la plupart des erreurs sont invincibles pour ceux qui en sont infectés. Je vous ai écouté avec plaisir et avec attention, et j'ai fort bien retenu, si je ne me trompe, les causes de l'erreur que vous m'avez indiquées. C'étoit, disiez-vous, l'éloignement où la vérité est de nos yeux, le petit nombre des connoissances, la foiblesse et l'insuffisance de notre esprit, et les préjugés de l'éducation. A merveille, Philante, vous avez une mémoire toute divine, et si Dieu et la nature daignoient former un mortel capable d'embrasser leurs sublimes vérités, ce seroit assurément vous, qui unissez

à cette mémoire vaste un esprit vif et un jugement solide. Trève de complimens, reprit Philante; j'aime mieux des raisonnemens philosophiques que vos louanges : il ne s'agit point ici de faire mon panégyrique, mais il s'agit de faire amende honorable au nom de l'orgueil de tous les savans, et de faire un humble aveu de notre ignorance. Je vous seconderai merveilleusement, Philante, lorsqu'il faudra mettre au jour notre profonde et crasse ignorance; j'en fais très-volontiers l'aveu; je vais même jusqu'au pyrrhonisme, et je trouve qu'on fait bien de n'avoir qu'une foi équivoque pour ce que nous appelons les vérités d'expérience. Vous voilà en bon chemin, Philante. Le scepticisme ne vous convient point mal. Pyrrhon au Lycée n'auroit pas autrement parlé que vous. Je vous avoue, lui dis-je, que je suis un peu académicien, je considère les choses de tous les côtés; je doute et je suis indéterminé: c'est l'unique moyen de se garantir de l'erreur. Ce scepticisme ne me fait pas marcher à pas de géant, à pas d'Homère vers la vérité; mais aussi me sauve-t-il des embûches des préjugés.

Et pourquoi craignez-vous l'erreur, repartit Philante, vous qui en faites si bien l'apologie ? Hélas ! lui dis-je, il y a telle erreur dont la douceur est préférable à la vérité : ces erreurs vous remplissent d'idées agréables ; elles vous comblent de biens que vous n'avez point, et dont vous ne jouirez jamais ; elles vous soutiennent dans vos adversités, et dans la mort même, près de perdre tous vos biens et votre vie, elles vous font encore voir, comme dans une perspective, des biens préférables à ceux que vous perdez, et des torrens de volupté dont les délices sont capables d'adoucir la mort même, et de la rendre aimable, s'il étoit possible. Je me rappelle à ce propos l'histoire qu'on m'a contée d'un fou ; peut-être vous dédommagera-t-elle de mon long et didactique raisonnement. Mon silence, me dit Philante, vous fait assez comprendre que je vous écoute avec plaisir, et que je suis curieux d'entendre votre histoire. Je vais vous contenter, Philante, à condition que vous ne vous repentirez point de m'avoir fait jaser.

Il y avoit un fou aux petites maisons de

Paris, homme de très-bonne naissance, qui mettoit tous ses parens dans la dernière affliction par le dérangement de son cerveau; il étoit sensé sur tout autre sujet, hors celui de sa béatitude; alors ce n'étoit que compagnies de chérubins, de séraphins et d'archanges; il chantoit tout le jour dans le concert de ces esprits immortels; il étoit honoré de visions béatifiques, le paradis étoit sa deumeure, les anges étoient ses compagnons, et la manne céleste lui servoit d'aliment. Cet heureux fou jouissoit d'un bonheur parfait dans les petites maisons, losrqu'un médecin ou chirurgien vint pour son malheur faire la visite des fous. Ce médecin offrit à la famille de guérir le béat. Vous pouvez croire qu'on n'épargna aucune promesse pour l'engager à se surpasser, et à effectuer des prodiges s'il le pouvoit. Enfin, pour abréger, soit par des saignées, ou par d'autres remèdes, il réussit à remettre le fou dans son bon sens. Celui-ci, fort étonné de ne plus se trouver au ciel, mais dans un appartement assez approchant d'un cachot, et environné d'une compagnie qui n'avoit rien d'angélique, s'emporta extrêmement contre le

médecin. J'étois bien dans le ciel lui dit-il, ce n'étoit pas à vous de m'en faire sortir; je voudrois que pour votre peine vous fussiez condamné à peupler réellement le pays des damnés dans les enfers.

Vous voyez par-là, Philante, qu'il est d'heureuses erreurs; il ne m'en coûtera rien de vous montrer qu'elles sont innocentes. Je le veux bien, dit Philante; aussi bien nous soupons tard, et nous avons encore pour le moins trois heures à notre disposition. Il ne m'en faut pas tant, repris-je, pour ce que j'ai à vous dire; je serai plus ménager de mon temps et de votre patience. Vous êtes convenu il y a un moment que l'erreur étoit involontaire chez ceux qui en sont infectés; ils croient tenir la vérité, et ils s'abusent. Ils sont excusables dans le fait, car selon leur supposition ils sont sûrs de la vérité; ils y vont de bonne foi, ce sont les apparences qui leur en imposent, ils prennent l'ombre pour le corps. Considérez encore, je vous prie, que le motif de ceux qui tombent dans l'erreur est louable; ils cherchent la vérité, ils s'égarent dans

le chemin, et s'ils ne le trouvent point, ce n'en étoit pas moins leur volonté; ils manquoient de guides, ou ce qui pis est, ils en avoient de mauvais; ils cherchoient le chemin de la vérité, mais leurs forces n'étoient pas suffisantes pour y arriver. Pourroit-on condamner un homme qui se noieroit en passant un fleuve extrêmement large qu'il n'auroit pas la force de franchir? A moins que de n'avoir rien d'humain, on compatiroit à sa triste destinée, on plaindroit un homme si plein de courage, capable d'un dessein aussi généreux et aussi hardi, de n'avoir point été assez secouru de la nature; sa témérité paroîtroit digne d'un sort plus heureux, et ses cendres seroient arrosées de larmes. Tout homme qui pense doit faire des efforts pour connoître la vérité; ces efforts sont dignes de nous, quand même ils surpasseroient notre capacité. C'est un assez grand malheur pour nous que ces vérités soient impénétrables; il ne faut pas l'augmenter par notre mépris pour ceux qui font naufrage à la découverte de ce nouveau monde; ce sont des Argonautes généreux, qui

s'exposent pour le salut de leurs compatriotes et c'est assurément un travail bien rude que celui d'errer dans les pays imaginaires; l'air de ces contrées nous est contraire, nous ne connoissons point le langage des habitans, et nous ne savons pas marcher à travers ces sables mouvans. Croyez-moi, Philante, ayons du support pour l'erreur, c'est un poison subtil qui se glisse dans nos coeurs, sans que nous nous en appercevions. Moi qui vous parle, je ne suis pas sûr d'en être exempt. Ne donnons jamais dans le ridicule orgueil de ces savans infaillibles, dont les paroles doivent passer pour autant d'oracles; soyons pleins d'indulgence pour les errreurs les plus palpables, et ayons de la condescendance pour les opinions de ceux avec lesquels nous vivons en société. Pourquoi troublerions-nous la douceur des liens qui nous unissent, pour l'amour d'une opinion sur laquelle nous manquons nous-mêmes de conviction? Ne nous érigeons point en chevaliers défenseurs d'une vérité inconnue, et laissons à l'imagination de chacun la liberté de composer le roman

de ses idées. Les siècles des héros fabuleux, des miracles et des extravagances chevaleresques sont passés. Don Quichotte se fait encore admirer dans Michel de Cervantes ; mais les Pharamond, les Roland, les Amadis s'attireroient la risée de toutes les personnes raisonnables, et les chevaliers qui voudroient marcher sur leurs traces, auroient le même destin. Remarquez encore que pour extirper l'erreur de l'univers, il faudroit exterminer tout le genre-humain. Croyez-moi, continuai-je, ce n'est pas notre façon de penser sur des matières spéculatives qui peut influer sur le bonheur de la société, mais c'est notre manière d'agir. Soyez partisan du système de Tycho-Brahé ou de celui des Malabares, je vous le pardonnerai sans peine, pourvu que vous soyez humain ; mais fussiez-vous le plus orthodoxe de tous les docteurs, si votre caractère est cruel, dur et barbare, je vous abhorrerai toujours. Je me conforme entièrement à vos sentimens, me dit Philante. A ces mots nous entendîmes non loin de nous un bruit sourd, tel que celui d'une personne qui

marmotte quelques paroles injurieuses. Nous nous tournâmes et nous fûmes tout surpris d'appercevoir à la clarté de la lune notre aumônier, qui n'étoit qu'à deux pas de nous, et qui vraisemblablement avoit entendu la meilleure partie de notre discours. Ah! mon père, lui dis-je, d'où vient que nous vous rencontrons si tard? C'est aujourd'hui samedi, reprit-il; j'étois ici à composer mon prône pour demain, lorsque j'ai entendu à moitié quelques mots de votre discours, qui m'ont engagé à écouter le reste. Plût au ciel, pour le bien de mon ame, que je ne les eusse pas entendus! Vous avez excité ma juste colère, vous avez scandalisé mes oreilles, Profanes, qui préférez l'humanité, la charité et l'humilité, à la puissance de la foi et à la sainteté de notre croyance. Eh! de grâce, répartis-je, mon père, nous n'avons point touché des matières de religion; nous n'avons parlé que de sujets de philosophie très-indifférens; et à moins que vous n'érigiez Tycho Brahé et Copernic en pères de l'église, je ne vois pas de quoi vous avez à vous plaindre. Allez, allez, nous dit-il, je vous prêcherai

demain. Nous voulûmes lui répondre; mais il nous quitta brusquement, marmottant toujours quelques paroles que nous ne pûmes pas bien distinguer. Nous nous retirâmes très-mortifiés de l'aventure qui nous étoit arrivée, et fort embarrassés des mesures que nous devions prendre. Il me sembloit que je n'avois rien dit qui dût choquer personne, et que ce que j'avois avancé à l'avantage de l'erreur étoit conforme à la droite raison, et par conséquent aux principes de notre très-sainte religion, qui nous ordonne même de supporter mutuellement nos défauts, et de ne point scandaliser ou choquer les foibles. Je me sentois net à l'égard de mes sentimens, mais la seule chose qui me faisoit craindre, étoit la façon de penser des dévots. On connoît trop jusqu'où vont leurs emportemens, et combien ils sont capables de prévenir contre l'innocence, lorsqu'ils se mêlent de répandre l'alarme contre ceux qu'ils ont pris en aversion. Philante me rassura de son mieux, et nous nous retirâmes après le souper chacun de son côté, rêvant, je pense au sujet de notre

conversation et à la malencontreuse aventure du prêtre. Je montai incontinent dans ma chambre, et je passai la meilleure partie de al nuit à vous marquer ce que j'avois pu retenir de notre conversation.

POESIES.

POÉSIES.

ÉPITRES

A

MONSIEUR JORDAN.

JORDAN, cher atome sceptique,
Dont le regard perçant de lynx
Et la rigoureuse critique
Te fait du peuple poétique
Plus craindre qu'à Thèbes le sphynx,
Voici de nouveau bavardage,
Que ton esprit judicieux
N'estimera point comme ouvrage
D'un didactique sérieux.
Ma muse badine et volage,
Au lieu d'imiter le ramage
De quelque cygne harmonieux,
Se contente dans son jeune âge
D'un chant aisé moins ennuyeux.

Qui n'a point l'art comme Voltaire
De prendre son vol jusqu'aux cieux,
Doit humblement raser la terre,
Cédant aux plus audacieux
L'art de l'oiseau porte-tonnerre
Qui plane et vole au haut des airs,
Tandis que le serin en cage,
Malgré la prison et ses fers,
Sait goûter au moins l'avantage
De plaire par son gazouillage.
Tiens, je t'abandonne mes vers:
Corrige, efface, ajoute, lime;
Ne crains point qu'ils soient à couvert
D'un amour propre follissime.
Je te verrois la plume en main
Rigoureusement les détruire,
Avec le sang froid du romain
Qui brûla sa main sans rien dire.

Vous aurez la bonté de me renvoyer ma pièce avec vos remarques ce soir. Adieu, Mars m'appelle.

ce 9 de Mai 1739.

POUR le coup je vous reconnois,
Et votre esprit se manifeste
Par la façon légère et preste
Dont vos aimables vers sont faits.
Que votre grande ame alarmée
Sans peur chemine vers l'armée;
Vous n'y trouverez sur ma foi
Aucun hasard, point d'embuscade,
Et très-paisiblement chez moi
Vous pourriez boire rasade.
Si cet appât insuffisant
N'est pas ce qui vous détermine,
Sachez qu'à Brieg on voit par cent
Des bouquins rongés de vermine,
Et de ces gros in-folio
Ornés de pédantesque mine,
De ces livres vraiment brutaux
Dont on vous casseroit l'échine,
Et qui font le charme des sots.
Si tout ceci ne peut vous plaire,
Je vous garantis le plaisir
Que le long du jour à loisir
Vous n'aurez rien du tout à faire.

Tenez, je vous offre à l'encan
Tous les charmes de notre camp ;
Car pour vous tenter par la gloire
Mes vers arriveroient trop tard,
Vous qui long-temps avez eu part
Au temple immortel de mémoire.

Au camp de Molwitz, ce 16 de Mai 1740.

De ma chétive infirmerie
A votre superbe hôpital,
Salut à votre seigneurie,
A son air grave et magistral.
La fièvre qui me persécute,
M'arrête ici cruellement;
De quatre à quatre jours je lutte
Contre son triste acharnement.
Algarotti, dieu du génie
Et de la bonne compagnie,
Dissipe mes désagrémens,
Et Maupertuis qui le seconde,
Pétrit et applatit le monde,
Afin de distraire mes sens.

Cependant ma rude ennemie
Revient toujours à pas pesans
Ronger la trame de ma vie
Avec ses sanguinaires dents.
Tu sais que du dieu d'Épidaure
Je ne fus jamais sectateur,
Et que convaincu de l'erreur
Que l'ignare vulgaire adore,
J'ai ri du dupé, du trompeur.
Ainsi, bien qu'elle s'en offense,
Je néglige la faculté,
Et je laisse à ma tempérance
Tout l'embarras de ma santé.

Je ne sais quand la fièvre me passera, mais elle commence pourtant à diminuer ; ce qui me donne bonne espérance qu'elle me quittera bientôt. Pour toutes vos belles nouvelles, je n'en ai aucune autre à vous dire, sinon que je compte de voir Voltaire dimanche. Comme je ne saurois voyager, j'espère qu'il se rendra ici. Je partirai jeudi pour Hamm. J'irai lentement, si la fièvre ne me quitte ; mais si je m'en défais, j'arriverai plus promptement. Adieu, cher Jordan,

Que le ciel veuille préserver
De malheur et de maladie,
Pour qu'on puisse le retrouver
Gai, content et rempli de vie!

A Wésel, ce 7 Septembre 1740.

DÉJA vous tremblez à Breslau,
Lorsque nous marchons à Grotkau,
Et les siéges et les batailles
Vous attendrissent les entrailles.
En un mot, paisible Jordan,
Jamais aucun lièvre en son gîte
Ne s'apprête à courir si vîte
Que vous quand vous levez le camp.
Mais raisonnons, je vous en prie.
Que devient donc en ce moment
Cette grave philosophie
Dont vous nous parlez si souvent,
Et ce stoïcisme insolent
Qui vous fait mépriser la vie
Quand le danger n'est pas présent?
Le canon gronde, et son tonnerre
Ébranle le fond de la terre,

Il tombe une grêle de fer,
Le plomb vole et remplit tout l'air,
Et la mort qu'enfante la guerre,
Ouvre un gouffre tel qu'un enfer.
Il sort une flamme infernale
De cette gueule triomphale,
Qui porte la destruction.
Ici c'est le feu de Bellone,
Et plus bas le glaive moissonne
Sans pitié, sans compassion.
Tel qui dans le sein de la flamme,
De la mort, de mille dangers,
Garde la tranquillité d'ame
Egale aux objets étrangers,
Mérite en effet l'apostrophe
De vrai sage et de philosophe;
Les autres sont des imposteurs.
Voyez donc, messieurs les auteurs,
Qu'elle est grande la différence
Du solide et de l'apparence;
Combien les dehors imposteurs
Sont différens de l'évidence.
Dans vos studieuses erreurs,
Au fond d'une bibliothèque,
Vous faites très-bien les docteurs;

De votre valeur intrinsèque
Le danger peut nous éclaircir ;
Il paroît, on vous voit courir.
Nous plus forts d'esprit que ces sages,
Nous opposons à ces orages
Le flegme et l'intrépidité.
Que tout périsse et se confonde,
Que tout se bouleverse au monde,
Rien n'ébranle ma fermeté.

C'est ainsi que d'un camp très-guerrier je prends la liberté de saluer votre sapience. Le compliment que vous fait ma muse, sent un peu son militaire ; mais vous y trouverez du vrai, et je vous prie par parenthèse de vous souvenir que la vérité a toujours été ma maîtresse. Lorsque je me mêlerai de courtoisie, ma muse vous fera un compliment plus obligeant. En attendant je vous prie de croire que je n'en suis ni plus ni moins

Votre admirateur et ami.

Au camp de Grotkau, ce 5 de Mai 1741.

Je vous écris de ce beau camp
Où tout le danger qu'on y trouve
Exerce la valeur, l'éprouve;
Où mille mirmidons de Mars,
Autrement nommés les housards,
Viennent vingt fois dans la journée
Nous souhaiter la bonne année;
Où les bombes et la batterie
Vers Brieg font un feu de furie.
Or donc dans ce camp si terrible,
Où tout semble annoncer la mort,
Nous vivons tranquilles, paisibles:
Tout ce qui reluit n'est pas or.

Vous voyez, Monsieur, par les belles choses que j'ai l'honneur de vous dire, qu'on peut prendre la peur à tort; c'est ce qu'on appelle être poltron en pure perte. Je m'étois flatté jusqu'ici, mais sans fondement, que j'aurois de vous une apparition béatifique; mais les dangers nous séparent si bien, que je crains de ne vous pas posséder de sitôt. On débite que votre dernier voyage vous a causé de si grandes incommodités, que les méde-

cins de Breslau ont été obligés d'user de tous les astringens possibles, pour arrêter les effets que votre grande prudence avoit opérés sur votre tempérament.

Vous n'ignorez plus que la ville de Brieg s'est rendue; nous l'avons trouvée entourée de mines et de fougasses. Vous êtes bien heureux d'avoir évité l'assaut général, sans quoi à califourchon sur une bombe on vous auroit vu arriver en paradis. Hélas! pauvre Jordan, qu'eût dit alors le bel Horace, votre bibliothèque, Margot de la plante, &c?

Pour ne vous pas distraire plus long-temps de votre laborieuse étude, je finis une lettre que vous trouverez peut-être déjà trop longue, en vous assurant qu'une autre fois j'userai plus du *vertatur stylus*. Soyez persuadé que malgré tous les petits reproches que je viens de vous faire, on vous estime autant dans mon camp qu'on pourroit vous priser au Portique ou au Lycée, et que dans mon petit particulier les qualités de l'ami effaceront les défauts du poltron. Adieu.

Au camp de Molwitz, ce 6 de Mai 1741.

Au camp retranché de Molwitz,
Endroit où mortier, ou haubitz,
Où canon et fusil décharge,
Et d'où Jordan gagna le large.

COMMENT! vous prenez gravement
Mes vers, mon épître volage?
Je vous connoissois autrement;
Vous me trompez, c'est grand dommage.
Le ton léger du badinage
Vous auroit-il paru mordant?
Si l'esprit pèche, c'est l'usage;
Mais pour le coeur est innocent.

C'est ainsi que je répons à la très-sérieuse lettre que vous venez de m'écrire. Je ne suis pas aujourd'hui d'humeur assez atrabilaire pour m'affliger d'un malheur qui n'existe pas encore, et je plains votre esprit de tout mon coeur des tourmens inutiles qu'il vous cause.

C'est plutôt quelque vent malin,
Qui s'arrêtant dans son chemin,
Ou cheminant avec paresse,
Dans votre corps fait le lutin,
Et vous angoisse et vous oppresse.

Voilà ce qu'en dit la faculté ; c'est à votre garderobe d'en décider, car je crois qu'en ces sortes d'affaires elle peut passer pour juge compétent.

Si vous ne jugez pas à propos de promener vos hypocondres, ni de vous crotter comme un barbet, vous ferez admirablement bien de rester à Breslau.

Je n'ai à vous parler depuis quelques jours que de pluie, de neige, de grêle et de mauvais temps; il n'y a pas là de quoi vous mettre de bonne humeur; mais j'y renonce, car je n'y réussirois pourtant pas.

Je suis, ni plus ni moins, un des plus zélés amis de Mr Jordan. Adieu.

ce 9 de Mai 1741.

Non, ces vers ne sont qu'empruntés,
Cela ne s'appelle point rire ;
Vos esprits n'étoient pas montés
Pour plaisanter ni pour écrire.
J'aime mieux vos vivacités
Et votre mordante satire

Que ces belles moralités
Qu'un autre avant vous a pu dire.
Vous êtes aimable et charmant,
Dites ce que votre ame pense;
Il nous suffit de l'agrément
Dont elle fera la dépense :
Tout sera nouveau, naturel,
Assaisonné de ce bon sel
Que produisit jadis Athènes,
Et que plus d'un savant par haine
Masque des horreurs de son fiel.
Hélas! quittez donc par sagesse
Ce grave et froid raisonnement,
Ennuyeux assaisonnement
De notre insipide vieillesse,
Et laissez au calculateur
Qui distingue, somme et argue,
Et qui flottant parmi l'erreur
Croit qu'un chacun a la berlue,
L'avantage si peu flatteur
De son algèbre qui le tue.
N'oubliez donc pas qu'en effet
Il faut profiter de la vie,
Que c'est là ma philosophie,
Comme ceci votre portait.

En vérité, Monsieur d'un autre monde, pensez donc enfin que deux lettres joviales ne suffisent pas pour convaincre la chrétienté de votre bonne humeur, et qu'il faut de la continuation à vos charmes. Puissiez-vous demeurer à Breslau tant que la peur vous y retient, puisse l'ennemi être aussi timide que vous, et moi avoir toujours l'avantage de votre amitié ! Ce sont les voeux de celui qui a l'honneur d'être, très-prudent, très-grave, très-savantissime Jordan,

Monsieur,

De votre doctissime sapience

Le très-religieux admirateur.

Au camp de Molwitz, ce 13 de Mai 1741.

VIF, ou plutôt fort pétulant,
Vous voulez donc, mon cher Jordan,
Quitter les champs de Silésie ?
Quel peut être dans votre plan
La raison qui vous y convie ?
Vous êtes trop bon courtisan

Pour

Pour me dire de votre vie
Que c'est chez nous où l'on s'ennuie;
Mais rempli de sincérité,
Charmant Jordan, je vous en prie,
Dites ici la vérité.
N'est-ce pas la bibliothèque
Dont l'attrait puissant et vanté,
Le bel Horace ou le Sénèque,
Ou peut-être quelque beauté,
Dont l'enchantement vous attire?
Et lorsque votre coeur soupire,
Trop sensible à la volupté,
Ce vous est trop peu que d'écrire.
Car après tout, votre hôpital,
Rempli d'extravagans qu'on lie,
Sinistre et funeste arsenal
Des misères de notre vie,
Ce lieu si triste et si fatal
Ne vaut pas notre compagnie.
Ce n'est que la légéreté
Des François, engeance frivole,
Suprême et despotique idole,
Votre unique divinité,
Dont les charmes et l'inconstance
Vous font penser que dans l'absence

Gît toute la prospérité.
J'ai cru, moi, dans mon innocence,
Que dans l'art de la jouissance
Se trouvoit la félicité.
Jordan, j'apprends à te connoître :
Si tu logeois au paradis,
Pour mieux trouver le vrai bien-être,
Par changement tu voudrois être
Dans l'enfer auprès des maudits.

Voilà tout ce que j'ai à vous dire en vers ; ce que je vous écris en prose n'est pas moins vrai, et j'ose vous assurer qu'il est bien difficile, pour ne pas dire impossible, de trouver un endroit où vous seriez d'accord de vous tenir en repos. Nous partirons dans peu de nôtre camp pour aller à Strehlen ; il ne s'agit ici d'ailleurs que d'affaires de housards.

Adieu, cher Jordan. Mes respects au Portique, au Lycée. Ma philosophie est la très-humble servante de la vôtre, comme je suis, moi, votre très-humble serviteur.

Au camp de Freywalde, ce 13 de Juin 1741.

D'UN brin de raison, dans ce camp,
Qui ne vaut pas un sou la livre,
Ce sot monde s'applaudit tant,
Que pour l'être moins il s'enivre.
Le sage et libertin Jordan
Veut cette épigramme en présent.
Quelle distraction extrême !
Car il oublie en ce moment
Qu'il en est le sujet lui-même.

Ce 1 de Juillet 1741.

Lorsque les bleds fauchés la cohorte ennemie
Essayera quelque hasard,
Tu peux, pour assurer ta vie,
Éviter l'ennemi, te soustraire aux housards
Dans les murs de Breslau, centre de Silésie;
Mais tant que le farouche Mars
Exaltera notre furie,
Tranquille en ta philosophie,
Tu peux compter que mes égards
Pour ta docte poltronnerie

Te sauveront chez les beaux arts,
Avant que le péril et la peur t'y convie.

Fait au camp de Strehlen, ce 12 d'Août 1741.

VOUS nous croyez dans ces combats
Que votre valeur n'aime pas,
Et vous pensez que notre armée,
Dans son courroux trop animée,
Disperse dans ces champs épars
L'Autrichien et ses housards.
Tout doucement, Monsieur le sage,
Sachez qu'on fait cent argumens
Plutôt qu'on ne gagne avantage
Sur des ennemis vigilans.
Attendez donc pour voir éclore
Ce beau soleil de notre aurore
Que nous favorisent les vents.
Tout pilote pour faire voile
Guette les plus heureux momens,
Que le secours des élémens
Le seconde en enflant la toile.

Ce sont ces momens favorables que nous attendons pour ne point manquer notre coup.

Je tiens nos arrangemens presque certains, et je présume qu'en jouant à jeu sûr, on ne m'en saura pas plus mauvais gré.

Nous avons ici le plus beau camp de la Silésie; cela forme le plus superbe paysage du monde, dont la belle et nombreuse armée qui y campe ne fait pas le moindre ornement.

Adieu, ami Jordan. Faites mes complimens à la philosophie, et dites-lui que j'espère de la revoir au quartier d'hiver. Je vous prie de dire aux belles-lettres que c'est là le rendez-vous que je leur donne; et que pour avoir suspendu leur commerce pour un temps, je ne prétends pas le finir, mais le reprendre avec plus de goût et de plaisir lorsque la campagne sera terminée.

Je suis de ta candeur, de ton savoir, de ta philosophie, et surtout de ton bon commerce,

Le grand admirateur et ami.

Au camp de Reichenbach, ce 30 Août 1741.

QUAND le grand négociateur
De l'anglicane politique

Sera plus penaud qu'un fondeur,
Renvoyé sans avoir étalé sa boutique
Au défunt viennois Empereur,
Lors dans ma lanterne magique
L'Anglois connoîtra son erreur:
D'abord se confessant, prenant le viatique,
Le sublime médiateur,
Renonçant en Europe à toute sa grandeur,
Rendra son ame en Jamaïque,
Et de notre législateur
Deviendra paisible Cacique.

C'est une prophétie que j'ai trouvée dans les centuries de Nostradamus; je vous la donne pour ce qu'elle me coûte, s'entend pour une réponse de votre part, qui ne laissera pas d'être charmante; elle me paiera au double de la dépense que j'ai faite, et elle me paiera au centuple, si vous m'y donnez des assurances de m'aimer toujours. Adieu. Envoyez l'incluse à Voltaire.

Au camp de Reichenbach, ce 2 de Septembre 1741.

AMI, demain nous décampons ;
Ni tous les saints, ni le grand diable,
Ne savent point où nous allons :
Mais vous, mon confident aimable,
Je vous apprends que nous ferons
Dans peu le siège désirable
Du fort de Neiss que nous prendrons.
Si la voix de la renommée
Vous informe dans vos cantons
Que notre florissante armée
Vainquit aux champs silésiens
Ces orgueilleux Autrichiens;
Que votre grande ame alarmée
Ne craigne pas pour mes destins.
Quiconque enchaîne la victoire,
Doit en en poursuivant le cours
Sans peur sacrifier ses jours
Au laurier brillant de la gloire.
Si du sort l'éternelle loi
Précipite dans la nuit noire
L'ombre de votre ami, l'ombre de votre Roi,
Qu'au moins le souvenir de cette ombre légère

Long-temps après ma mort vous soit récente
et chère.

Je vais faire divorce pendant quelques jours avec les Muses ; mais comme ce que nous allons faire à présent achève de nous assurer la tranquillité en Silésie, et que cette opération sert de base à nos quartiers d'hiver, j'en ai la réussite extrêmement à coeur.

Adieu, cher Jordan. Ne m'oublie pas, et sois bien persuadé de l'amitié que je conserverai toute ma vie pour messire Charles Étienne. Ainsi soit-il !

Au camp de Reichenbach, ce 7 de Septembre 1741.

De Neiss, Jordan, je vous écris
Que ce projet qu'enfanta ma prudence,
Ami, n'a pas mieux réussi
Que le rocher qui fit une souris.
Vous connoissez la lente suffisance
De ce mentor à qui dans mon enfance
Le soin de mes jours fut commis ;
Par sa flegmatique indolence
Neuperg avec nos ennemis

Ont prévenu l'instant d'être surpris.
Malgré ce contre-temps funeste,
Je poursuis mes premiers desseins:
Vienne dans peu doit jouer de son reste,
J'en ai mêlé les cartes de mes mains;
Et dans ce mois où la feuille fanée
Annonce la fin de l'année,
Mars ramenant la douce paix
Dont la campagne fortunée
De Berlin fait le centre des attraits,
Nous goûterons l'heureuse destinée
De gens sans guerre et sans procès.

Nous sommes ici vis-à-vis de l'ennemi et très-près les uns des autres. Neuperg n'ose .. devant nous, sans craindre que nous ne l'entendions, de sorte que la bataille est plus vraisemblable que jamais. Nous avons le plus beau camp du monde, et ces deux armées qu'on apperçoit d'un coup-d'oeil, semblent deux furieux lions couchés tranquillement chacun dans leur repaire.

Écrivez-moi souvent, et soyez persuadé que l'amitié que j'ai pour vous est inviolable. Adieu.

Au camp de la Neisse, ce 15 de Septembre 1741.

Petit Parthe toujours poltron,
Qui ne savez que par la fuite
Vous dégager de la poursuite
De l'amour séduisant et du housard fripon,
Normand dans vos discours, surtout lorsqu'à la lutte
Deux jouteurs d'argumens échauffent la dispute;
Vous ne dites ni oui ni non,
Quand vous craignez qu'on vous réfute:
Vos adroites raisons que vous jugez en butte
A de bien plus forts argumens,
S'échappent comme des serpens.

Ce sont les avantages que vous procure l'Académie, qui combat en cédant et qui n'affirme rien.

Votre requête est très-jolie, mais peu acceptable, d'autant plus que je me flatte de vous voir ici dans peu de jours en toute sureté, lorsque nous ferons le siége de Neisse et que Neuperg aura décampé.

Mes complimens à Poellnitz. Dites à Voltaire que s'il n'avoit rien à faire à Bruxelles, il

me feroit plaisir de venir en Novembre ou Décembre à Berlin. Marquez la même chose à Maupertuis. Adieu, *Jordane Tindaline.* Aime-moi toujours, et sois persuadé que *ego sum totus tuus. Vale.*

Au camp de la Neisse, ce 17 de Septembre 1741.

JORDAN, quand votre ame légère
Un jour aura rompu les liens
Qui la retiennent prisonnière
Dans votre corps chez les humains;
Alors sa vertu passagère,
Changeant et d'état et de nom,
Ira fournir la carrière
D'un tendre et paisible pigeon,
Tenant en bec branche d'olive;
Non loin de la natale rive
Vous vous pavanerez en paix:
Et si, colombe fugitive,
Vous alliez périr par les traits
Que d'une main toujours active
Le chasseur lance avec succès;
Alors votre pauvre ame errante,

Habitant nouvelle maison,
Choisira la troupe bêlante
Pour se changer en doux mouton.
Jamais autre métamorphose ;
Et sur mon salut je réponds,
Que de tout être qui compose
Le monde que nous habitons,
Votre ame en sa métempsycose
Exclura sur toute autre chose
L'aigle, le cancre et les lions.

Votre plume débonde de ce dont votre coeur est plein. Vous voulez la paix à toute force, et par malheur vous ne l'aurez pas; mais je vous promets en revanche une prompte fin de campagne. Venez ici le 27 au plus tard, je veux vous parler; après quoi il dépendra de vous de prendre les devans pour Berlin.

Berlin, où les arts réunis
Rappellent de l'antique Grèce
Les savans et pompeux débris,
Berlin, dont les puissans abris
Surent couvrir votre jeunesse,
Où la paix habite en déesse,
Qu'entoure mainte forteresse

Assurant son sacré pourpris,
Berlin, où gît votre maîtresse,
Votre coeur et tous vos esprits,
Berlin, dépôt de vos écrits,
Seul témoin de votre sagesse,
Ce Berlin votre paradis.

Vous y retournerez donc dès qu'il vous plaira, pourvu que vous me promettiez de m'aimer toujours, et d'être sûr du réciproque de mon côté. Adieu.

Au quartier général de Neintz, ce 25 d'Octobre 1741.

D'UN manoir bien peuplé de saints,
Dont l'habitant simple et crédule
Au saint père baise les mains,
Où bien aussi la sainte mule,
Où règnent encor les sorciers,
Et tous les antiques vertiges
De vampires, de vains prodiges,
Long-temps bannis de nos quartiers;
D'un gîte où la plus noire envie
En vérité n'envîroit rien,

Où je ne serois de ma vie,
Si la gloire, cette folie,
Ne m'en eût frayé le chemin.

De l'endroit le plus diabolique de la Moravie et de l'Europe entière, des chemins les plus détestables, de la fatigue la plus insupportable, revenu un moment à moi-même, je vous écris pour vous montrer que je n'oublie pas au milieu de mes travaux le plus laconique des griffonneurs. Mandez à Maupertuis que mon voyage de Moravie lui préparera celui de Berlin, ce qui prouve bien l'axiome de Wolff que tout est lié dans le monde. Cette connexion ici est véritable, mais je ne sais pas si chacun la devinera. En un mot la paix ramènera chez moi tous les arts et toutes les sciences. Dites à Maupertuis que je me réserve alors à lui témoigner ma reconnoissance du passé.

Écris-moi des lettres de six cahiers, bavarde beaucoup, et mande-moi tout ce qui te passera par la tête.

Adieu au plus aimable et au plus quinteux mortel de Berlin. Souviens-toi quelquefois

du philosophe guerrier, qui soupire après Rheinsberg et ses amis.

A Grossbitisch, ce 11 de Février 1742.

J'AI reçu votre seconde lettre en vers et en politique; elle est charmante, et je crois qu'il n'y a que vous qui puissiez dire de jolies choses sur ***. Cependant cela n'est pas étonnant; car vous possédez parfaitement bien cette matière, et l'on voit même que vous sentez ce que vous dites.

A Vienne sur les toits perchés
En s'armant de longues lunettes
Les gens à la cour attachés
Lisent leur sort dans les planètes.
Une comète s'est fait voir.
Le sexe, qui veut tout savoir,
Demande, comment l'a-t-on vue? ....
Très-flamboyante et chevelue.
L* ** dit, se laissant choir:
„ Dans sa queue étoit mon espoir;
„ On n'en voit point, je suis perdue.

De là les politiques concluent que le moment fatal à la maison d'Autriche ne tardera guère à venir et que tout est perdu pour eux.

Il est bien sûr que nous aurons une bataille: il se pourroit même que ce fût l'anniversaire de Molwitz. Je ne vous dis point ceci pour vous effrayer, mais parce que la chose est vraie et qu'elle ne sauroit manquer. J'ai meilleure espérance que jamais, et je crois être sûr de mon fait, autant qu'on peut l'être en choses humaines.

Envoyez-moi un Boileau, que vous acheterez en ville; envoyez-moi encore les lettres de Cicéron depuis le tome III jusqu'à la fin de l'ouvrage, que vous acheterez de même; il vous plaira de plus d'y joindre les Tusculanes, les Philippiques, et les Commentaires de César.

Adieu, Jordan. Je vous embrasse de tout mon coeur, en priant Dieu de vous avoir en sa bonne et sainte garde. Mes complimens à mes amis.

A Sclowitz, ce 19 de Mars 1742.

Je n'ai jamais autre chose à vous dire qu'à me louer de vos lettres.

On y trouve de ce bon sel,
Épice de qui sait écrire;
On y trouve de la satire,
Du sublime et du naturel;
Et ces vers qu'avec nonchalance
Vous faites en dépit de l'art,
Se ressentent de l'éloquence
De ceux qui boivent le nectar.

J'ai vu ce que vous nous prédisez si savamment à l'égard de la comète qui vient de paroître. Maupertuis a pris la fièvre chaude de cette comète, qu'il n'a pas annoncée comme de règle, et qui a eu le front de se produire sans certificat ni passeport des astronomes.

Chacun là-dessus fait sa glose;
L'un nous pronostique la paix,
L'autre craint beaucoup pour la chose
Qu'étayent messieurs les Anglois.
Pour moi, je crois le ciel plus sage,
Il ne s'enquiert de notre rage,
Ni de tous nos petits procès.

Nous vivons fort laborieusement et philosophiquement à Sclowitz. J'attends bien impatiemment Cicéron, dont la lecture me convient si fort dans les circonstances présentes.

Le saint et vénérable Empire
De l'Empereur qu'il vient d'élire
Croit être l'auteur tout de bon;
Ou du Danube ou de la Seine
Lequel d'eux le triomphe entraîne,
Il en paiera la façon.

C'est ce qui paroît d'autant plus que l'on doit s'attendre à voir la reine de Hongrie accablée encore par l'Empire.

Tel un sanglier belliqueux,
Quand des chiens la troupe ennemie
L'assaillit, attente à sa vie,
Les repousse long-temps, mais succombe sous eux.

Je ne sais quel vertige il a pris à Poellnitz d'aller à Francfort sans ma permission, ce garçon n'a que de l'esprit, et pas pour un sou de conduite.

Comment à cinquante ans être encor hanneton?

L'omoplate voutée, hypocondre et cynique,
Du ponant jusqu'au sud étendre sa critique?
Dieu! dans quel âge enfin lui viendra la raison?

Le cardinal de Fleury n'est pas mort comme vous le croyez; il est plein de vie et de santé. Pensez donc à quelque autre événement que le prophétique phénomène aura signifié.

Le monde est également fou.
Ridiculement où vous êtes
L'on fait influer les comètes;
Jordan, c'est tout comme chez nous.

Adieu; mes complimens à tous mes amis et amies. Pensez aux absens, dormez tranquillement en dépit des hasards que nous affrontons: aimez-moi toujours et soyez sûr de l'amitié que j'ai pour vous.

A Sclowitz, ce 23 de Mars 1742.

De votre fauteuil velouté
Que votre muse érige en Pinde,
D'où vous jugez en liberté
Du Mansanarès jusqu'à l'Inde
Sur l'humaine fragilité,
Vos vers et votre aimable prose,
Cher Jordan, me sont parvenus;
Ce sont ici mes revenus,
Et mes galions du Potose.
Quand le postillon trop tardif
N'apporte point de vos nouvelles,
Je voudrois du temps fugitif
Que vous pussiez avoir les ailes;
Du moins que votre esprit actif
Me détachât de ses parcelles,
Afin de rapetasser celles
De mon esprit lourd et chétif.
Plongé dans la mélancolie,
Je forme de lugubres sons,
Et je détourne les fredons
De l'assoupissante élégie;
Je fréquente les lieux cachés,
Les sombres forêts, les rochers:

Soyez touchés de ma souffrance,
Echo, répète mes accens,
Jordan, c'est ta cruelle absence
Qui cause ici tous mes tourmens,
Dis-je; et les échos tristement
Répondent à ma doléance.
Une comète s'est fait voir,
Me dit-on, et quelque astrologue
Assure que c'est le prologue
Du jour où selon mon espoir
De ce Jordan si fort en vogue
Chez laïque et chez pédagogue
Je jouirai de l'aube au soir.
Quel sabbat, quelle synagogue,
Lorsque nous pourrons nous revoir!
Tu te couronnes de roses,
Dans les jardins d'Anacréon
Toutes nouvellement écloses;
Tu nous diras de belles choses,
Comme nous auroit dit Maron,
Quand le vin lui portoit au crâne,
Que son Apollon furieux
Lui faisoit chanter la tocane
A la table des demi-dieux.

En attendant ce jour-là, quelques seaux d'eau s'écouleront encore par la Morave ; cependant il n'en sera ni moins désiré ni plus vivement senti lorsqu'il arrivera.

Nous sommes à la veille de fort grands événemens ; il est impossible de les pronostiquer ; mais il est sûr que nous apprendrons dans peu de ces grandes nouvelles qui changent ou fixent la face politique de l'Europe. Pense un peu au pauvre Ixion, qui travaille comme un forçat à cette grande roue, et sois persuadé que jamais fortune ni malheur, santé ni maladie, principauté ni royaume ne me feront rien changer à l'amitié que j'ai pour toi. Adieu.

A Sclowitz, ce 2 d'Avril 1742.

POUR aujourd'hui je n'ai pas à me plaindre de votre bavardage, mais bien de ce que vous parlez beaucoup de l'univers et très-peu de Berlin. Je voudrois que vous me dissiez des nouvelles de ce qui se passe chez vous, parce qu'elles intéressent beaucoup ma curiosité.

Les nouvelles d'ici sont que les Autrichiens font les incendiaires dans leur propre pays; il ne se passe pas de jour qu'ils ne brûlent deux ou trois villages.

La foiblesse et l'envie,
La haine et la fureur
Arma leur main impie
Du flambeau destructeur;
Ainsi la triste Moravie,
De Troie essuyant le destin,
Périt victime de Vulcain.

Vous badinez spirituellement sur la gloire et fort à votre aise, travaillant cependant avec beaucoup de soin pour votre réputation, et vous voulez que d'autres restent les bras croisés sans rien faire.

C'est, Jordan, votre bon exemple
Qui m'anime à remplir la carrière d'honneur;
Les lauriers d'Apollon vous ceignent dans ce temple,
Les chênes verts de Mars seroient un salaire ample
Pour votre petit serviteur.

Laissez-moi les chênes et jouissez des lauriers, et permettez que mon ambition fasse son chemin comme la vôtre dans des carrières très-différentes. Vous vous servez de l'appât du plaisir, pour me conduire de cette aimable voie vers la paix, plus aimable encore.

Qui me fait des plaisirs ces peintures naïves ?
Quel est cet épicurien
Qui fait voir le souverain bien
Avecque des couleurs si vives ?
C'est Jordan le stoïcien.

La contradiction est peut-être aussi manifeste sur ce fait que celle que vous me reprochez touchant la liberté, que j'aime et dont je me prive.

Oui, le monde est la petite maison
Où cinq mille ans la folle espèce habite,
Qui sans bon sens dirige sa conduite,
Et qui toujours parle de sa raison.

Je vous envoie une peinture, parce que je suppose que vous en ornerez votre bibliothèque, et je suppose en même temps que vous regretterez le port de lettre. Tout est contra-

diction, hors l'amitié avec laquelle je suis votre sincère ami. Adieu.

Dites à Knobelsdorf que pour me divertir il m'écrive sur mes bâtimens, mes meubles, mes jardins, et la maison d'opéra.

A Sclowitz, ce 3 d'Avril 1742.

PEUT-ÊTRE mes observations sur votre état sont-elles aussi peu certaines que celles de ces astronomes qui se disputent entre eux sur l'existence, la forme, le temps et la figure de cette comète qui a fait tant de bruit à Vienne; et qui a tant fait prophétiser de fous. Ayant appris de vous le grand art de douter, vous ne devez pas trouver mauvais que j'en étende les branches jusqu'à votre maladie, d'autant plus que votre santé m'est chère et mérite bien mes attentions.

Au dieu réservé du mystère
Je recommande votre affaire;
Non pas à ce dieu charlatan,
Cet empirique d'Epidaure

Qui par son baume et son onguent
Augmente, embellit et décore,
Des gens que son poison dévore,
La cour de messire Satan.

Je vous recommanderois bien encore au dieu de l'amour et des plaisirs, si je ne craignois pour vous les flèches empoisonnées dont ce petit traître ailé se sert quelquefois.

Si l'on vous voit estropié,
Ce ne fut point à cette guerre
Que l'orgueil et l'inimitié
Se font en embrasant la terre;
Mais sur l'amour voyez vos droits,
Vous le servîtes sans subsides,
Il vous doit donc pour vos exploits
Placer parmi ses invalides.

Je compte bien de vous y voir un jour, en vous félicitant sur la bonté de votre établissement et sur l'agrément du voisinage, car je crois que Césarion vous y tiendra bonne compagnie, et que ce qu'on appelle gens aimables dans le monde ne tarderont pas à vous suivre.

Je suis à présent a Wichau, d'où je marche en Bohême, par des raisons qui m'ennuie-

roient à vous déduire. Je compte d'être le 20 de ce mois au plus tard avec toute l'armée à quelques milles de Prague. Vous comprenez bien que c'est pour défendre cette capitale de la Bohème contre les Autrichiens, et pour soutenir la foiblesse des François, qui ne sauroient la défendre.

Voilà un raisonnement militaire qui vous vaut une prise de quinquina, ou dont vous vous embarrassez très-peu. Adieu, cher Jordan. Ecrivez-moi souvent, beaucoup de détails, et de tous les riens que vous pouvez apprendre, barbouillez vos cahiers.

Je suis votre fidelle ami et admirateur.

A Wichau, ce 5 d'Avril 1742.

Je ne puis te faire des vers aujourd'hui, car nous marchons sur ces chemins montagneux où l'on voit

Des poteaux avec leurs merlettes
Qui disent aux passans, en Bohème vous êtes,
Où les saints partout ennichés
Sur ponts et rochers sont perchés;

Où les gueux en grosse cohorte,
Le chapelet en main et bien fort nasillant,
Pensent par leurs chansons émouvoir le passant,
Où si vous marchez sans escorte,
Les pandours de mauvaise humeur
Vous deshabillent Monseigneur.

C'est par ces routes que la plus grande partie de notre armée marche pour se joindre au prince d'Anhalt et au prince Léopold auprès de Pardubitz et

Non loin de ces lieux qu'habita
Wallenstein et le grand Ziska,
Près de ce camp si fort célèbre
Où le héros bohémien
Démit en un jour la vertèbre
A ces troupes, le fier soutien
De ceux qui lui faisant la guerre,
Comme lui ravageoient la terre.

Voici des vers qui sont venus au bout de ma plume je ne sais comment, et que vous trouverez, je crois, très-mauvais.

Ce sont les bons qui me sont difficiles,
Pour les mauvais ils ne me coûtent rien.

Tous les auteurs ne sont pas si habiles
Que l'est Jordan Tindalien.
Les Muses sont quinteuses, indociles,
Lorsque la cour on ne leur fait pas bien;
Et moi qui cours par les champs, par les villes
Comme un bandit, comme un maître vaurien,
J'y perds mon temps, et tous mes soins futiles.

Ainsi n'est pas favori du dieu qui veut; il faut être son courtisan assidu, et avoir par dessus tout une physionomie semillante, et un certain je ne sais quoi du goût d'Apollon. Adieu, mon cher. Je n'ai pas le temps de vous dire d'autres pauvretés.

A Prostnitz, ce 8 d'Avril 1742.

Ton Pégase fécond en rimes redoublées
Laisse arrière de toi mes Muses essoufflées;
En vain d'un feu divin me croirai-je animé,
Que tes vers me font voir que j'ai trop présumé!

Ebloui par l'éclat de ta vive lumière,
Je m'arrête tremblant tout court dans ma carrière,
Et voyant à quel point ton vol t'a su porter
Je ne puis que t'aimer, te lire et t'admirer.

Ce sont les sentimens que *divus Jordanus Tindaliorum* a su m'inspirer par ses deux spirituelles lettres, où il a mis sans exagération autant d'esprit qu'il m'en faudroit pour tout un mois dans ma dépense ordinaire. Vous avez le diable au corps avec vos vers, et vous en ferez si bien, que je n'en ferai plus.

On dit qu'à Rome un architecte ignare,
Voyant ce temple où l'orgueil de la tiare
Sut étaler son faste et sa grandeur,
Où l'art surtout paroît en sa splendeur,
Surpris, frappé de ce bel édifice,
Dès ce moment abjura son office,
A l'admirer bornant tout son bonheur.

Je vous laisse faire l'application de ces vers, dont la comparaison cadre si bien avec vos vers et le cas que j'en fais.

Voulez-vous que ma muse chante
Le train de ma vie ambulante ?

Tantôt rôti, tantôt glacé,
Tantôt haut, tantôt bas percé,
Souvent nageant dans l'abondance,
Et souvent usant d'abstinence,
Par les fatigues harassé,
Jamais rebuté ni lassé.
Quelque sort que le ciel m'envoie,
Méprisant les vaines erreurs,
Et toujours simple dans mes moeurs,
Je suis plus enclin à la joie
Qu'aux mélancoliques vapeurs,
Dont la cruelle frénésie
Empoisonne de ses noirceurs
Les plus beaux jours de notre vie.

Si vous voyiez couleur de chair, vous seriez le plus aimable et le plus heureux mortel que Dieu eût créé; mais comme il n'y a rien de parfait dans ce monde, vous ne serez qu'aimable. Je vous prie, mettez-vous l'esprit en repos sur l'Europe. Si l'on vouloit prendre à coeur toutes les infortunes des particuliers, la vie humaine entière ne seroit qu'un tissu d'afflictions. Laissez à chacun le soin de démêler sa fusée comme il pourra, et bornez-vous à

partager le sort de vos amis, c'est-à-dire d'un petit nombre de personnes. C'est en honneur tout ce que la nature a droit de demander d'un bon citoyen ; sans quoi notre cerveau ne fourniroit point assez d'humidités pour les larmes que nous aurions à répandre.

L'Europe qu'un lutin lutine,
A, dit-on, perdu la raison ;
Il est vrai qu'elle en a la mine,
Et mérite bien ce soupçon.

L'Abbé de Saint-Pierre se fait fort d'ajuster l'intérêt des princes de l'Europe aussi facilement que vous composez vos vers. Ce grand ouvrage ne s'accroche à rien qu'au consentement des parties intéressées. Vous connoissez ces visions d'arbitrage, et ces folies synonymes.

Je n'ai rien à vous dire d'un endroit où il ne se passe rien, sinon que nos soldats sont autant de Césars, et que je vous aime toujours, malade, mélancolique, ou gai et sain, également. Adieu.

Leitomischel, ce 15 d'Avril 1742.

Dive Jordane, à présent les vers coulent chez vous comme un torrent. Je crois que vous avez Apollon à gage, et les neuf Soeurs pour servantes; il n'est pas possible autrement de travailler comme vous faites. Il faut de plus que vous ayez trouvé une mine de jolies choses dans le Pinde, et quelque nouvelle veine de belles pensées.

Pas même la moindre saillie,
Ni vaudeville, ni bon mot,
Ne me vient à ma fantaisie;
Vous gardez pour vous seul l'esprit et le génie,
Les agrémens sont votre lot,
Hélas! le mien est d'être un sot.

Voilà ce qu'on gagne à faire la vie de chien que nous menons ici pour l'amour de la gloire, comme disoit notre ami Chaulieu.

De cet aimable trépassé
Célébrons encor la mémoire;
Pour vous, qui l'avez surpassé,
Méritez encor plus de gloire.

Il n'en est point qui ne doive ceindre votre front. Cette prudence inséparable de votre courage n'est pas une des moindres qualités qu'il faut admirer en vous.

La prudence du vrai courage
Est la source et le sûr appui;
Le reste est une aveugle rage
Que d'un instinct brutal séduits
Admirent tant de faux esprits.

Vous savez trop bien que l'on ne peut jamais être plus brave que lorsque la circonspection ne nous expose aux dangers que par nécessité ou par raison, et comme vous êtes extrêmement prévoyant, vous ne vous y exposez jamais; d'où je dois conclure que peu de héros vous égalent en valeur. Votre bravoure conserve encore son pucelage, et comme toutes les nouvelles choses sont meilleures que les vieilles, il s'ensuit que votre courage doit être quelque chose de tout-à-fait admirable. C'est une fleur qui est près d'éclore, qui n'a encore souffert ni des ardeurs du soleil ni des vents du nord, enfin c'est un être si digne d'estime, qu'il est digne de la métaphy-

sique et des dissertations de la Marquise sur la nature du feu.

Il ne vous manque qu'un plumet blanc pour ombrager les bords de vos audaces, une longue rapière, de grands éperons, une voix un peu moins grêle, et voilà mon héros tout trouvé. Je vous en fais mon compliment, divin et héroïque Jordan, et je vous prie de jeter du haut de votre gloire quelque regard débonnaire sur vos amis, qui rampent ici dans les fanges de la Bohème avec le reste du troupeau des humains.

Je crois que d'Argens est fou; ne lui en dis rien cependant, et garde-toi bien d'aigrir la bîle de notre philosophe, qui me paroît avoir plus de cette marchandise que de bon sens. Adieu. Tu connois tous les sentimens que j'ai pour toi.

A Chrudim, ce 21 d'Avril 1742.

Doctissime Jordane Tindaliensis,

Phébus qui dans tous vos écrits
Sait répandre son abondance,
Économe dans sa dépense

Il en refuse à mes esprits.
Phébus imite l'Éminence *)
Qui n'accorde qu'à ses amis
Le droit lucratif d'être admis
Dans les faveurs de la finance.

Après cela je ne m'étonne point que vous m'écriviez tant de vers et si peu de nouvelles. Vous êtes plus inspiré par les neuf aimables Soeurs, protectrices des arts et des sciences, que par ce monstre aux yeux de lynx, aux oreilles de lévrier, et à la chevelure de Méduse;

Amant favorisé des Grâces,
Elles vous bercent dans leurs bras;
Vous estimez plus leurs appas
Que ce monstre qui dans les places,
Aux halles et dans les villaces
Répand avec un grand fracas
Ce qu'il sait ou qu'il ne sait pas.

Tout cela fait que j'apprends peu de nouvelles de Berlin et que je reçois beaucoup de vers; un peu de l'un et un peu de l'autre me feroit un grand plaisir. Vous ne me dites rien de toutes les sottises qui se font régulièrement

*) Fleury.

et périodiquement. Vous ne m'apprenez rien de vos correspondances de savans, de mes édifices, de mes jardins, de mes amis, en un mot de toutes les choses qui m'intéressent.

Tous les divers événemens
Du grand théâtre politique
Ressemblent à ces changemens
Que fait la lanterne magique;
Marquez-en donc vos sentimens.
Du moins d'une sempiternelle
Contez-moi les égaremens,
L'histoire de la bagatelle
Par vous reçoit des agrémens;
Car tout ce qu'on nomme nouvelle
De la demeure paternelle,
A du charme pour les absens.

Vous me croyez peut-être trop occupé pour penser à mes amis; mais vous devez sentir qu'ils vont de pair avec les plus grandes affaires.

Ce sont les intérêts du coeur
Que l'on préfère à la durée,
A l'ambition égarée,
Et même au plaisir suborneur

Dont souvent l'ame est animée,
Et qui pour un peu de fumée
Abandonne son vrai bonheur.
Amitié, chaste et pure flamme,
Amitié, présent que les Cieux
Nous firent pour nous rendre heureux,
Régnez à jamais dans mon ame.

J'en viens à présent à notre itinéraire. Je suis avec la grande armée en Bohème. Le prince d'Anhalt va commander en haute Silésie, le prince Didier a quitté la Moravie, faute d'y trouver de quoi subsister. Nous resterons apparemment dans cette situation jusqu'à ce que le vert vienne, ce qui peut encore aller à deux mois. Voilà tout ce que j'avois à vous dire, en vous assurant des sentimens que j'ai pour vous. Adieu.

A Chrudim, ce 27 d'Avril 1742.

ENFIN la demeure éthérée
Aux astronomes consacrée,
Qu'une troupe d'Autrichiens
Gardoit à ses fiers souverains,

De tout le monde séparée,
Fréquentant au lieu des humains
Les chats-huans de la contrée,
Ou quelque ombre triste, égarée,
Qui plaignoit encor ses destins,
Environnée de Prussiens,
De tout secours désespérée,
Ses tours, ses forts, ses ravelins
Sont tombés ce jour dans nos mains.

C'est-à-dire que Glatz s'est rendu le 28 de ce mois par capitulation, de sorte que je suis à présent maître sans réserve de toute la Silésie.

Monsieur ***, mauvaise copie de quelque chétif original anglois, vient de prendre le parti décisif de nous quitter. Vous pouvez vous imaginer jusqu'à quel point je regrette sa perte.

Cet imitateur sans génie
De l'extérieur des Anglois,
En a copié la folie,
Mais il manqua leurs meilleurs traits.
Sans le vrai, tout est ridicule;
Mars n'a jamais l'air d'Alcidon,
Sans la force on n'est point Hercule,
Ni sans la sagesse un Caton.

Pardonnez à ce trait qui m'est échappé contre un homme que vous honorez de votre estime; mais je crois que cette estime est du nombre de celles

Que tous les jours de nouvel an
L'on se débite en compliment,
Qu'on se jure et qu'on se proteste,
Quand sous la barbe doucement
L'on voudroit plus sérieusement
Que l'autre crevât de la peste.

Vous ne me dites rien des nouvelles berlinoises, du Tourbillon, de Césarion, ni de l'histoire de la galanterie.

Ni de notre aimable goutteux
Qui devient si fort amoureux,
Que cette violente flamme
Aux incurables met son ame,
Ni de son vigoureux tendron,
Qui lorsqu'on joue au corbillon
Répond de sa bouche de rose,
Avec connoissance de cause,
Quand on demande, *qu'y met-on?*

Tenez, voilà assez de sottises pour une fois; contentez-vous-en, cher Jordan, jusqu'au

premier ordinaire, où j'espère de ne point demeurer en reste. Adieu.

A Chrudim, ce 29 d'Avril 1742. Jour satirique, d'un soleil clair, et le premier du bourgeonnement de quelques arbustes.

Doctissime doctor Jordane, je vous demande des nouvelles de Berlin à cor et à cri, et vous avez la dureté de me les refuser. Je ne reçois de vous que des gazettes du Pinde et les oracles d'Apollon. Vos vers sont charmans; mais je veux des nouvelles. Mandez-moi donc quel temps il fait à Berlin, ce qu'on y fait, ce qu'on y dit; et si toutes les sources sont taries, parlez-moi au moins du cheval de bronze,

Et de cet équestre héros
Que l'on a décoré d'esclaves,
Pour avoir mis dans ses entraves
Les Suédois, les Visigoths.

Entretenez-moi de toutes les bagatelles qu'il vous plaira, pourvu que ce que vous me direz, soit relatif à ma patrie, et daignez entrer un peu plus dans les détails.

Vous qui si poliment habillez la satire,
Tenez pour un temps son journal;
Permettez aux absens de badiner et rire
Sur quelque sot original,
Que très-abondamment Berlin peut vous produire;
Marquez-en le trait principal,
Et sachez, lorsqu'on veut plaire en se faisant lire,
Qu'au lieu d'un style doctoral,
Élégant, simple, ou trop égal,
Il faut que la malice en écrivant inspire.

Peut-être avez-vous trouvé de cette malice en trop copieuse portion dans la dernière lettre que je vous ai écrite; je vous en fais bien des excuses en ce cas, quoique vous sachiez bien qu'il ne dépend pas de nous d'être tristes ou gais, et que c'est un effet du tempérament, comme tant d'autres opérations machinales de notre corps. Peut-être croyez-vous qu'il en est autrement de la satire, et que cette drogue se trouve toujours en même abondance chez les personnes qui y inclinent.

Jamais je ne fus entiché
De cette bavarde folie;

Pour l'avoir il faut du génie,
Je n'en ai point, j'en suis fâché.

Il ne me reste qu'à ramper géométriquement sur les pas de l'usage, et à suivre en gros l'exemple de notre bon et ridicule genre humain,

Qui sans afficher son dessein,
Soit ennui, soit par complaisance,
Déchire entre soi le prochain,
Et dans les bras de l'indolence
Distile ce mortel venin
Dont il nourrit sa médisance,
Ce qui vraiment n'est pas chrétien.

Mais nous ne nous piquons pas trop de l'être, nous autres, et l'on pense assez communément qu'il vaut mieux être père d'un bon mot que frère en Jésus-Christ. On oublie un peu ce qu'est cette tendresse fraternelle, quand on a fait la guerre.

Tous ces talpatschs et ces pandours
Qui nous entourent tous les jours,
Sur mon Dieu ne sont pas mes frères,
De Satan je les crois vicaires,
Et bâtards de singes et ours.

Comment voulez-vous qu'on respecte l'humanité dans des gens qui n'en ont tout au plus que de légers vestiges. Je crois qu'une ressemblance de moeurs fait plus de liaison parmi les hommes qu'une structure de corps égale ; je dispute l'un et l'autre à nos ennemis. Le moyen après cela de les aimer !

Nous nous préparons à l'ouverture de la campagne, qui n'aura pas encore lieu sitôt, et il se pourroit fort bien que nous passassions encore le 20 de ce mois sous les toîts. Nous sommes assez tranquilles à présent. Le vieux prince d'Anhalt couvre la haute Silésie, et votre serviteur rassemble ici ses principales forces, pour tomber avec une grande supériorité sur l'ennemi; ce qui ne peut se faire qu'à l'arrivée du fourrage.

Tenez, voici une petite leçon militaire pour vous arranger les idées de ce que vous devez penser sur nos opérations, et pour que si l'on en parle devant vous, vous sachiez que dire.

La Moravie, qui est un très-mauvais pays, ne pouvoit être soutenue faute de vivres, et la ville de Brunn ne pouvoit être prise, à

cause que les Saxons n'avoient pas de canons, et que lorsqu'on veut entrer dans une ville, il faut faire un trou pour y passer. D'ailleurs ce pays est mis en tel état, que l'ennemi ne sauroit y subsister, et que dans peu vous l'en verrez ressortir.

Adieu, *doctissime Jordane.* Travaillez bien à l'honneur de la science, et comptez-moi au premier rang de vos admirateurs et de vos amis. *Vale.*

A Chrudim, ce 5 de Mai 1742.

Federicus Jordano, salut. J'ai reçu une lettre de Knobelsdorf dont je suis assez content; mais tout en est trop sec, il n'y a pas de détails; je voudrois que la description de chaque astragale de Charlottenbourg contînt quatre pages in-quarto, ce qui m'amuseroit fort.

Vous voilà donc enfin devenu politique, et plus Mazarin que Mazarin même.

Le roman de la conjecture
Et la fureur des intérêts

Font la monstrueuse figure
D'un politique à grands projets;
Sur tout il combine, il augure,
Et ses soupçons, rêves inquiets,
Qui fouillent tout en vrais furets,
Même en la plus simple aventure
Pensent découvrir des secrets.
Toujours sous l'emprunt d'autres traits
Au public, sot de sa nature,
Il donne de la tablature.
Sous les voiles les plus épais
Il cache sa noirceur impure
Et ses dangereux trébuchets.

C'est cette politique sur laquelle vous raisonnez selon la façon des hommes, qui imputent toujours à leur prochain tout le mal qu'ils feroient, s'ils étoient en leur place; mais enfin il est permis à Jordan de faire ma satire, le temps me justifiera devant le public.

Jordan, votre esprit de poëte
Débite poétiquement
Que de fait politiquement
Je fais un peu la girouette,
Ah! si c'étoit assurément,

La Renommée eût hautement
Sonné le cas sur sa trompette.

Vous voyez par tout ceci que votre esprit court un peu trop en avant dans la campagne des événemens.

Nos destins sont cachés aux cieux,
Et toute la science humaine
Pour les approfondir est vaine;
Nul tube jusque dans ces lieux
Ne rend les objets à nos yeux,
Et la politique incertaine
Suspend ses désirs curieux.
Les gazettiers nécessiteux
De la fable que l'on promène
Font des événemens pour eux;
Les sots que leur suffrage entraîne,
Ajoutent foi, ne sachant mieux;
Mais vous que les eaux d'Hippocrène
Ont soûlé de leurs flots vineux,
Mais vous dont la raison est saine,
Croirez-vous encor de Lorraine
Tous les contes fastidieux?

Tenez, voilà toute la politique en vers; il ne nous manque plus pour nous achever de

peindre, qu'un traité de paix avec ses préliminaires en poëme dramatique.

Je vous ai fait dans ma lettre d'avant-hier votre catéchisme sur nos opérations, et je vous ai détaillé au long et au large ce qui se passoit ici; j'ajoute aujourd'hui que mon pronostic s'est accompli, puisque les Autrichiens ont quitté la Moravie, faute de subsistance. Vous verrez bientôt les suites qu'auront toutes ces grandes affaires, et ce que tant de mouvemens compliqués des deux armées causeront d'effets. Adieu, *dive Jordane Tindaliensis.*

A Chrudim, ce 8 de Mai 1742.

J'ÉTOIS né pour les arts, nourrisson des neuf Soeurs;
Tous y convioit ma jeunesse.
Un coeur compatissant, avec de simples mœurs,
M'inspiroient peu de goût pour l'orgueil des grandeurs;
Je n'estimois point la prouesse
D'un héros tyrannique entouré de flatteurs.
Les grâces, la délicatesse,

Les

Les folâtres erreurs d'un coeur plein de tendresse,
Le Dieu des doux plaisirs, les charmes séducteurs,
La volupté de toute espèce
Dans l'île de Cypris me parèrent de fleurs.
De cet état heureux j'ai goûté les douceurs.
Bientôt un coup du sort sur un plus grand théâtre,
Sujet à des revers fameux,
M'a fait monter malgré mes voeux;
Là d'un air triomphant, altier, opiniâtre,
D'un lustre éblouissant, bouillant et valeureux,
La Gloire, ce fantôme, apparut à mes yeux;
J'encensai ses autels, et ce culte idolâtre,
Brillant dans ses erreurs non moins que dangereux,
Rendit mes pas audacieux.
Mais la Gloire bientôt, me traitant en marâtre,
Me rappelant à moi, dans ses plaisirs affreux,
Me fit voir les malheurs des humains furieux,
Et ce hideux monstre qui nage
Dans des torrens de sang répandus par sa rage,

Immole les humains pour illustrer son nom,
Pour humer de l'encens, ou pour ceindre son front.
Que périsse plutôt à jamais ma mémoire !
Non; je n'ai point l'esprit farouche de Néron;
Le sang de mes amis versé pour ma victoire
Me pénètre le coeur du plus affreux poison.
Serai-je plus heureux en vivant dans l'histoire?
Un seul siècle écoulé, que dis-je ? — une saison
Replonge dans l'oubli le plus fameux renom.
Dans ce monde étonnant que contient l'Elysée,
De tous ceux dont la mort trancha la destinée,
Pensez-vous que les morts nouveaux
Auront le pas sur ces héros ?
Vous mourrez; votre nom que déchire l'envie,
Même après le trépas ne peut trouver de port
Contre la noire calomnie.
Heureux est le mortel de qui le bon génie
Sait vivre dans l'oubli, satisfait de son sort !
On m'ignoroit avant ma vie,
Que l'on m'ignore après ma mort.

Voilà de la morale cadencée et toisée; j'espère que vous en serez content. Je me flatte

quelquefois de pouvoir encore passer un bout d'automne à Charlottenbourg, et raisonner avec vous sur le vide et la nullité de toutes les choses de cette vie. J'ai conclu le marché pour le fameux cabinet du cardinal de Polignac ; je l'aurai en entier, on l'enverra par Rohan à Hambourg. Ce sera pour Charlottenbourg un ornement de plus, et qui vous amusera autant que votre bibliothèque.

Encouragez Francheville jusqu'à mon retour.

GAZETTE.

Charles de Lorraine et Lobkowitz se sont joints; ils ont passé la Moldau, et chassent devant eux un troupeau de François dont Broglio est le berger. Les Prussiens vont marcher à Prague, pour remettre les François dans le bon chemin, ou pour faire la paix.

Adieu, cher Jordan. Je ne vous dis rien de l'estime, de l'amitié et de tous les sentimens de votre serviteur.

Au camp de Kuttenberg, ce 10 de Juin 1742.

Les palmes de la paix font cesser les alarmes;
Au tranquille olivier nous suspendons nos armes.
Déjà l'on n'entend plus le sanguinaire son
Du tambour redoutable et du tonnant clairon;
Et ces champs que la Gloire en exerçant sa rage
Souilloit de sang humain, de morts et de carnage,
Cultivés avec soin fourniront en trois mois
L'heureuse et l'abondante image
D'un pays régi sous des lois.
Ces vaillans guerriers que l'intérêt des maîtres,
Ou rendoit ennemis, ou tels faisoit paroître,
De la douce amitié resserrant les liens,
Se prêtent des secours et partagent leurs biens.
La mort l'apprend, frémit, et ce monstre barbare,
De la discorde en vain secouant les flambeaux,
Se replonge dans le Tartare,
Attendant des crimes nouveaux.
O paix! heureuse paix! répare sur la terre
Tous les maux que lui fit la destructive guerre,

Et que ton front paré de renaissantes fleurs
Jusqu'à jamais serein prodigue tes faveurs !
Mais quelque soit l'espoir sur lequel tu te
fonde,
Je le dis sans détour, et tu n'auras rien
fait
Si tu ne peux bannir deux monstres de ce
monde,
L'Ambition et l'Intérêt.

Ma muse, qui s'emporte quelquefois, vient de produire ces stances; l'imagination se réchauffe encore de temps en temps chez moi, lorsque les affaires dont je suis souvent surchargé le permettent. Ce sera à Charlottenbourg que je compte retrouver mon Apollon, quoique les soins et l'âge en doivent diminuer le feu. Si je vois qu'il me refuse totalement, je me jetterai dans l'éloquence et la morale. Nous passerons des jours heureux, du moins raisonnables, car nous raisonnerons beaucoup.

Là, sous le studieux ombrage
De ces tilleuls verts et fleuris
Nous rirons du frivole ouvrage
Des mortels par des riens épris,

Et des Catins et des Fleurys,
Et des fous qui se jugent sages,
Et font de pompeux étalages
De leurs puériles écrits.
Que nous rirons de ces maris
De qui le bruyant cocuage
Fait la fable du voisinage
Et n'est ignoré que par eux!
Et des autres qui plus heureux
Se sont fait ce maquerellage!
Nous passerons devant nos yeux
La bigarrure de ce monde,
Les projets sur quoi l'on se fonde,
Et les vains objets de nos voeux;
Enfin cette erreur si commune
Aux souverains, aux conquérans,
La gloire, objet de leur encens,
De leurs malheurs, de leur fortune.
Hélas! de cette illusion
Mon coeur a trop senti les charmes.
J'ai fait renaître d'Ilion
L'illustre conspiration
De tant de rois ligués pour former les alarmes.
Hélas! qu'il m'en coûta de larmes!

Mais à présent que la raison
De mes mains fait tomber les armes,
Ainsi qu'un frénétique à peine revenu
D'un long et véhément délire,
De mes revers tout confondu,
Et retournant à la vertu,
Je me repose, et je respire.

Adieu, cher Jordan, je suis de tous vos admirateurs, le moins flatteur, et de tous vos amis le plus sincère.

Au camp de Kuttenberg, ce 18 de Juin 1742.

SOPHISTE de vos passions,
Apprenez une fois, Jordan, à vous connoître,
Et renoncez à ces raisons
Que vous nous alléguez, peut-être
Pensant que nous ne connoissons
Ce mal si déguisé qui ne veut point paroître.
Jordan, tous vos soins sont en vain;
En vain vous parlez d'étisie,
De diarrhée, hydropisie,
Car déjà notre camp est plein

Que de fait votre mal n'est que poltronnerie ;
Allez donc, je vous congédie.

TIREZ-VOUS des barbares mains
De vos mal-adroits médecins,
Et laissez au vulgaire ignare
Boire le poison que prépare
La faculté des assassins.
Auriez-vous foi à des pilules,
Vous que parmi les incrédules
Nous comptons pour un des plus fins?
Telle est la raison des humains,
Incertaine et contradictoire,
Par des effets fort clandestins
Vous plaçant dans un consistoire
En rang d'oignon parmi les saints,
Et le soir dans un réfectoire
Chez des diables et des lutins.
Ainsi raisonnent les robins:
Cette erreur paroît bonne à croire;
Mais celle-ci, c'est autre histoire,
J'en ris avec les libertins.

J'espère qu'avec toute votre sagesse vous reviendrez une bonne fois de l'erreur des médecins. Croyez-moi, ils n'entendent rien ou presque rien au métier qu'ils font de nous guérir; j'aimerois autant entretenir un joueur de gobelets pour m'enseigner la philosophie, qu'un médecin pour me rendre la santé. Je suis bien aise que celle de Césarion se remette. Je me flatte de vous revoir bientôt tous ensemble. Tout part d'ici journellement pour retourner chez soi. Adieu, cher Jordan, n'oubliez pas vos amis et aimez-moi toujours.

Au camp de Kuttenberg, ce 20 de Juin 1742.

Je croyois Jordan, qu'en prophète
Vous m'annonceriez la comète
Homicide de l'univers,
Cette sanguinaire planète
Qui nous enverroit aux enfers;
Mais au lieu de telles nouvelles,
Vous faites des contes divers,
Que le papillon sur ses ailes
Vous a rassemblés dans les airs.

Tout cela n'a rien qui nous presse.
Hélas ! qu'est-ce qui m'intéresse
Au prix de ces plus grands objets,
Si cette comète traîtresse
Abyme nos plus beaux projets ?

Tachez de dissuader Pesne de son émigration. C'est un fou qui va être payé, et qui après avoir habité trente années à Berlin n'a pu encore se corriger de l'inconstance et de la légèreté de sa nation.

J'ai pris aujourd'hui de la rhubarbe, dont j'avois grand besoin. Si la comète vous en laisse le temps, prenez-en aussi. Je ne vous dirai point de venir ici, car je serois au désespoir que vous y fussiez à contre-coeur. Adieu.

Potsdam ce 5 Mai 1743.

JORDANOMANIE.

JORDAN, perfide ami, dont l'humeur se rebèque,
Lorsqu'une fois tu sors de ta bibliothèque,
Toujours enseveli dessous un tas poudreux
De livres ignorés par nous, par nos neveux,

Hypocondre par goût, amoureux par semestre,
Chez qui tantôt prévaut le ciel ou le terrestre,
Veuille ce ciel, par ses bienfaits fameux,
En te rendant plus gai, te priver de tes yeux!
Alors enfin, alors flattant mon espérance,
Ce Potsdam négligé verroit ton excellence;
On iroit te hucher sur notre sacré mont,
Et tu serois le seul bel-esprit du canton.

S'entend, tu aurois le privilége de l'être; mais c'est peine perdue: tant que ta bibliothèque subsistera, il n'y aura pas moyen de te tirer de Berlin, et comme j'ai vu que cela te feroit de la peine, j'ai renoncé à l'envie que j'avois de te voir. Adieu.

Potsdam, ce 12 de Mai 1743.

Je vois que vous tremblez encor,
Vous craignez pour vous, pour le monde,
Que le grand phénomène Hector,
(Que le ciel à jamais confonde)
Vienne terminer notre sort.
Pour vous, ce seroit grand dommage:
Dans la fleur encor de votre âge,

Vous avez fait au genre humain
Au moins mille fois plus de bien
Que ce prélat qu'en beau langage
La Neuville a rendu divin.
Partout votre bon coeur opère,
Par vos soins l'école s'éclaire,
Le pauvre par vous est nourri,
Les fous vous appellent leur père,
Les Magdelaines leur mari.

Voilà pourquoi il est bon que cette vilaine comète se passe encore pour quelque temps de l'appétit de vous rôtir. Pour moi, il n'y auroit pas tant de perdu pour le monde.

Car vous savez que jeune fou
J'ai renversé ces vieux systèmes
Que les marins, peuple jaloux,
Avoient élevés pour eux-mêmes,
Que nos aïeux Topinambous,
Qui les vénéroient à genoux,
Auroient cru que c'étoit blasphème
De penser a les voir dissous.
Ainsi quand sur moi misérable
Cette affreuse comète Hector

Lanceroit son feu redoutable
Elle n'auroit, ma foi, pas tort.

Du moins tu vois que je sais me rendre justice, et que si je connois ton mérite, j'ai encore la vertu de t'estimer et de t'aimer sans jalousie. Voltaire, je crois, va quitter la France tout de bon. Adieu.

Potsdam, ce 27 de Juin 1743.

PARIS et la belle Émilie
A la fin ont pourtant eu tort :
Boyer avec l'Académie
Ont malgré sa palinodie
De Voltaire fixé le sort.
Berlin, quoi qu'il puisse nous dire,
A bien prendre est son pis aller.
Mais qu'importe ? Il nous fera rire
Lorsque nous l'entendrons parler
De Maupertuis et de Boyer,
Plein du venin de la satire.

Il arrivera bientôt, car je lui ai envoyé un passe-port pour des chevaux. J'ai tracassé

comme un vrai lutin depuis que je ne t'ai vu. Je ne saurois te dire des nouvelles de la république des lettres, sinon que Mauclerc n'est plus à Stettin, que les Poméraniens sont peu lettrés, que les Rheinsbergeois le sont moins depuis qu'Étienne Jordan n'y est plus; mais qu'en revanche on y mange de meilleures cerises qu'autrefois, et cela par la raison que l'air devenoit tout soporifique des exhalaisons grecques et latines qui sortoient d'une certaine chambre où un certain savant étudioit beaucoup. Adieu.

A Potsdam, ce 12 de Juillet 1742.

Que fait notre infirme Satyre,
Ce bon et fiévreux chambellan,
Qui sait si plaisamment médire
De tout homme qu'il entreprend?
Depuis qu'il n'est plus courtisan
Qu'il est auteur, qu'il doit écrire,
Qu'il est enrôlé par d'Argens,
Et même à titre de génie,
Devant son savoir prudemment

Mon ignorance s'humilie.
Car vous savez assurément
A quel point l'on est ignorant
Quand on n'est pas reçu dans votre académie.
Mais pourquoi cette compagnie
N'a-t-elle pas très-sagement
A quelque médecin savant
Ordonné que la maladie
Évacuât le corps souffrant?
Sur le *status morbi* on feroit deux volumes.
Dieu ! l'on verroit briller quelque savante plume.
Tandis que l'on raisonnera,
Que le pouls on lui tâtera,
Que sur sa pédantesque enclume
Des remèdes on forgera,
Tout doucement dans l'autre monde,
Faisant révérence profonde,
Le vieux Satyre s'en ira.

Gare que je ne prophétise, car je crains pour le cacochyme Poellnitz. Ce seroit dommage pour nous, et ce seroit une banqueroute pour

les anges ; car selon les saints son ame sera dévolue aux griffes de Messire Satanas.

Je serai mercredi à Berlin ; prépare-moi une plaisante comédie, et fais la chose galamment.

Voltaire viendra ici dans huit jours. Je te prie, fais mettre l'article de Potier dans la gazette de Paris et de Londres. Adieu, Messire Jacques Étienne. Je suis ton grand et petit serviteur.

A Potsdam, ce 24 Août 1743.

QUAND d'Argens contrefait l'habitant d'Idumée
Il me tromperoit tout de bon,
Et son habileté me semble consommée ;
Mais quand il veut parler la langue d'Apollon,
On ne comprend point son jargon,
Et pour l'académie et pour sa renommée
Qu'il renonce au sacré vallon.

Es-tu encore d'une humeur de chien ? Es-tu triste, sombre, rêveur, plus fou de ta bibliothèque

thèque qu'il ne te convient de l'être? Si attaché à ton Boëtiger, Achard, aux beaux esprits de la Ville-neuve, et aux marmousets des Deschamps, que l'on ne puisse te parler sans te voir vaincu par l'impatience de les rejoindre? Si tout cela subsiste encore, je ne veux point te voir; mais si tu es sage, viens chez moi mardi après dîner recueillir mes éloges et mes caresses. *Vale.*

A Potsdam, ce 17 de Novembre 1743.

AVARE de ses jours, Harpagon des instans,
De lui je n'ai point de nouvelle;
A sa bibliothèque uniquement fidelle,
Il est mort pour tous les vivans,
Sans m'écrire une bagatelle,
Ou quelques mots en prose ou en vers élégans.
Au siège d'Apollon je te cite en justice,
Si tu ne te veux point résoudre au sacrifice
De quelques-uns de tes momens.
Lime, travaille, écris, et que tous tes ouvrages

Echappent, mis au jour, aux dangereux naufrages
Que prépare à jamais et l'oubli et le temps,
Et que de ton esprit la brillante étincelle
Rende ta science immortelle,
Ainsi que le sont tes talens.

Si tu ne m'écris point et que tu te contentes de deux mots de lettre, je ferai une satire ontre ton silence, pire que les Philippiques et les Catilinaires. *Vale*

A Potsdam, ce 22 de Novembre 1743.

Une tempête
Dedans ta tête
De guet-apens
D'un coup te prend,
Pauvre Jordan;
Adieu ma fête,
Et mon bon temps;
Car sans toi, mon enfant,
Je ne suis qu'une bête,
Cela s'entend.

Mais ta cervelle,
Pourquoi croit-elle
Que d'un abcès
La loi cruelle
Tranche à jamais
Tous les attraits
D'une tête si belle,
Et faite à si grands frais?
Parque infidelle!
Si tu le fais,
Je ne t'appelle
Jamais pucelle,
Mais en mutin
Devant le Tin
Je te querelle,
Et rime en tin.

Ma muse se prosternant à tes pieds, t'adresse ces légèretés; incapable de prétendre aux honneurs des grands ouvrages, elle se borne aux petits, satisfaite que le nom de Jordan illustre ses écrits, et qu'il les protège.

A l'abri d'un nom si fameux
Courez, mes vers, à nos neveux;

Méprisez la vaine critique,
Que d'auteurs l'envieuse clique
Répand sur les auteurs heureux
Qui célèbrent des noms fameux.

Dites à la future race
Que Jordan préside au Parnasse,
Et qu'il met le comble à nos voeux;
Et soutenez avec audace
Que les auteurs sont bienheureux
Qui célèbrent des noms fameux.

Jamais des vers pour les Saumaise,
Ces auteurs de docte fadaise,
Ni pour tant d'autres savans gueux,
Mais les muses se pâment d'aise
En voyant les auteurs heureux
Qui célèbrent des noms fameux.

Jordan, l'Apollon que j'invoque,
Jordan, l'ami que je provoque
A venir dans ces charmans lieux,
Toi qui rends ma lyre moins rauque,
Ainsi mes vers ne sont heureux
Qu'en célébrant des noms fameux.

Achète-moi les collections de cartes dont je puis avoir besoin, et fais-moi relier cela par provinces; mais point d'Afrique, d'Asie, ni d'Amérique, ni d'Espagne, ni de Portugal. Adieu.

Ce 6 Mai 1744.

D'UN ton mélancolique et tant soit peu pleureur,
Grondant et de mauvaise humeur,
Vous m'apprenez donc la nouvelle
Que Maupertuis l'aplatisseur
S'en vient en Saxe à tire d'aile,
Tout pâle et transi de frayeur.
A peine réchappé de la griffe ennemie,
Du sabre meurtrier des barbares housards,
Il abjure à jamais la vie
Qu'il vient de mener par folie
Avec les fiers enfans de Mars.
Quel est, se disoient-ils, quel peut être cet homme?
Un soldat dit, c'est un sorcier,

L'autre, il faudra donc l'écorcher,
Un autre plus rusé le croit prêtre de Rome.
Pardi, ne soyez pas surpris,
Messieurs, je vous apprendrai pis
Il est géomètre, astronome.
A Vienne où tout esprit bouché
En lits de drap d'or est couché,
Où la folle magnificence
De pompons coiffe l'ignorance,
Jugez s'il étoit bien venu.
Allez, monsieur de la science,
(Lui disoit avec suffisance
Un fat affectant l'ingénu,)
En pays de nous inconnu.
Tout après avec bienséance
Il lui donna du pied au cu.

Voilà l'histoire telle que vous deviez me la rapporter et telle qu'un homme très-désoeuvré auroit dû l'habiller. Je ne sais ce que vous avez; mais vos lettres deviennent plus tristes et plus noires de jour en jour. Je crois que si vous le pouviez, vous voudriez communiquer à tout l'univers la tristesse et le chagrin inutile qui vous dévore. Croyez-moi, devenez

raisonnable ; grisez-vous, faites la débauche et soyez joyeux. Le comble de la folie dans le monde c'est la tristesse ; soyez donc sage, aimez-moi un peu, et ne doutez point que je ne sois toujours votre très-joyeux serviteur.

LA fièvre et moi nous voyageons ensemble,
Nous avons fait grande amitié, dit-on ;
De son côté, je le crois ce me semble,
Mais quant au mien, je vous jure que non.
Si c'est payer de trop d'indifférence
L'excès fâcheux de sa fidélité,
Je fais aveu qu'avec peu de bonté
J'ai soutenu sa barbare souffrance.
Telle en hymen l'assommante constance
N'est dans le fond qu'une importunité,
Quand par malheur l'une ou l'autre partie
Contre son goût se voit mal assortie,
Et que l'Amour, distrait de son côté,
N'a pas ces noeuds lui-même cimenté
Par des désirs d'égale pétulance.
Ecoute, ami, voici la différence

De ces tableaux si conformes de traits :
D'avec la fièvre un docteur nous sépare,
Mais de l'hymen une loi plus barbare
Veut que ce soit en révérend congrès
Qu'on examine une si triste histoire,
Ou si l'on veut même en plein consistoire
Qu'on fasse aveu de ses honteux secrets.
Et pourquoi donc ton style lamentable ?
Ne me plains point, mon cas est supportable,
Mon tribunal n'est qu'à la faculté ;
A son arrêt je reprends ma santé,
Et dans l'instant tout mon mal est au diable.

Malheur aux maris qui ont de mauvaises femmes, ou aux femmes qui ont de mauvais maris. Pour moi, je n'ai que la fièvre ; des pilules, des poudres, des gouttes, des clystères plaideront si bien pour moi, que vous n'aurez plus besoin de lamentations. Adieu, Jordan. Je crois que je serai lundi à Charlottenbourg.

SEIGNEUR Jordan, on vous invite
A venir chez nous au plus vîte
Accompagné des agrémens
Que vous mêlez si joliment
Dans vos discours pleins de sagesse,
Et qui plaisent également
Aux barbons et à la jeunesse.
Notre petit prêtre à rabat
Vous marque son impatience;
Il veut, dit-il, votre présence,
Pour célébrer un sien sabbat
Avec grande magnificence.
Son marguillier, ce petit fat,
Prétend en fredons marotiques
Psalmodier de longs cantiques,
Pour amuser les auditeurs;
Ils feront bâiller les apôtres,
Qui je crois du goût de nous autres,
Connoissent des plaisirs meilleurs.
Il est des raisons plus de mille
Pour vous faire quitter la ville.
Une grosse et jeune catin,
D'accès et d'abord très-facile,

Dont vous nous avez fait le fin,
Croit qu'une beauté de Berlin
Captivant votre coeur docile,
Vous retient chez elle sous main.
Revenez à votre catin,
Et rendez-lui le coeur tranquille,
Sans quoi nous verrons un matin
La pauvre fille, en vrai lutin,
De dépit et de jalousie
Se poignarder par fantaisie.
Pour Chazot, qui dans son réduit
En damné travaille sa flûte,
Qui fait enrager jour et nuit
Tous ses voisins qu'il persécute,
D'un instrument tendre et charmant
Il tire des sons de trompette;
Willich en a mal à la tête,
Et ses voisins par conséquent.
Le fameux chantre de la Thrace
L'auroit puni de son audace.
Vous lui direz éloquemment,
D'un ton doux et d'un air bonace,
De l'histoire de Marsyas,
Chazot, ne vous souvient-il pas?

Nos plaisirs, Jordan, vous séduisent,
Pour le coup mes raisons suffisent,
Vous allez redoubler vos pas.
Ah! je vous vois chercher vos bottes,
Et vous couvrir de ce manteau
Qui dix ans passé fut nouveau,
Equipage d'ames dévotes.
Volez sur l'aile de l'amour;
Catin Vénus vous y convie,
Elle qui veut faire à son tour
Tout le bonheur de votre vie.

Cela signifie qu'on ne sauroit se passer de vous à Rheinsberg; nous en avons fait l'épreuve pendant trois jours qui nous ont paru des années d'amans. Vous qui avez passé par-là, vous devez savoir que ces années sont du triple plus longues que les années ordinaires; ainsi tenez-nous compte de notre impatience. La table a besoin de votre secours, la philosophie encore plus.

Nous vous attendons tous lundi au soir à Rheinsberg. Faites provision d'un *fatras* de bonne humeur: apportez-nous toute l'érudition de votre bibliothèque, sans en apporter la

poussière, et comptez d'être reçu comme un homme qui nous est nécessaire.

Au fier Jordan qui se rebèque
Quand il doit quitter pour un temps
L'appas de sa bibliothèque
Pour d'autres plaisirs moins piquans;
On diroit qu'il part pour la Mecque
Quand de ses savans erremens
Il s'éloigne de quelques milles;
Car hors Berlin point d'agrémens,
Et dans ces petits nids de villes
Il ne vit que des imbécilles,
Comme moi, votre serviteur,
Et bien d'autres de ma valeur;
Cet appât ne peut faire mordre
La crême, la perle, la fleur
Des savantas du premier ordre,
Pour nous honorer de l'honneur
De sa présence tant aimable.
S'il le fait, c'est à contrecoeur,
Et se vouant cent fois au diable.

Envoie-moi, s'il te plaît, Mahomet, que je n'ai vu, ni ouï. Tu as raison de croire que

je travaille beaucoup; je le fais pour vivre, car rien ne ressemble tant à la mort que l'oisiveté. Je suis le très-humble serviteur des *** des Césars, du chevalier Bernin, de Mr des Éguilles et du propriétaire de ces pièces; ainsi que l'on ne compte pas sur moi pour les vendre. Fais mes plaisanteries au Satyre boiteux, mes regrets à Brand, mes complimens à madame de Catsch et mes amours à Finette: au moins, fripon, ne fais pas trop bien le dernier article, car tu sais qu'en cela peu de gens te ressemblent. Adieu.

JORDAN, mon critique et copiste,
Vous qui poursuivez à la piste
Mes fautes en digne limier;
De grâce, daignez corriger
Raturer, effacer, transcrire
Ces vers que sous un olivier
Quelque muse m'a fait écrire,
Ces vers que vous voudrez produire
Au bruxellois double coupeau,
Où Voltaire notre héros

Régit les muses, et préside
Au bureau d'esprit, et décide
De l'esprit, du goût et des mots.
Adieu. Crainte de vous déplaire
Je renonce à mes chalumeaux,
Et dans votre antre solitaire
Mes vers vous vaudront des pavots.

Je crois te voir, mon bon Jordan,
Te trémoussant d'inquiétude,
Quitter brusquement ton étude,
Chercher Chazot, ce fin normand.

Ce Chazot qui sert par semestre
Ou Diane, ou tantôt Vénus,
Et que retiennent en séquestre,
De leurs remèdes tout perclus,
Les disciples de saint Comus.

Je vous vois partir tous les deux
Du paradis des bienheureux
Pour arriver au purgatoire.
Hélas! si je suivois mes voeux,
J'irois peupler ces mêmes lieux
Dont vous quittez le territoire,

Trop sage et trop voluptueux
Pour rechercher la vaine gloire
De vivre en cent ans dans l'histoire
Sur les débris de mes aïeux.
Je crains ces honneurs ennuyeux,
L'étiquette, et tout accessoire
D'un rang brillant et fastueux;
Je fuis ces chemins dangereux
Où nous entraîne la victoire,
Et ces précipices scabreux
Où les mortels ambitieux
Viennent au temple de mémoire
Eriger en présomptueux
Quelque trophée audacieux.
Une ame vraiment amoureuse
Du doux, de l'aimable repos,
Dans un rang médiocre heureuse,
N'ira point en impétueuse
Affronter la mer et ses flots,
Dans la tempête périlleuse
Gagner le titre de héros.
Qu'importe que le monde encense
Un nom gagné par cent travaux?
L'univers est plein d'inconstance;
L'on veut des fruits toujours nouveaux,

De l'esprit et de la vaillance,
Et des lauriers toujours plus beaux.
Laissons aux dieux leur avantage,
L'encens, le culte et la grandeur ;
C'est un bien pesant esclavage
Que ce rang si supérieur :
L'amitié vaut mieux que l'hommage,
Le plaisir plus que la hauteur ;
Et le mortel joyeux, volage,
Gai, vif, brillant, de belle humeur,
Mérite seul le nom de sage,
Lorsqu'il reconnoît son bonheur.
Le bruit, les soins et le tumulte
Ne valent pas la liberté;
Et tout l'embarras qui résulte
De l'ambitieuse vanité,
Ne vaut pas le paisible culte
Qu'en une heureuse obscurité
L'esprit rend à la volupté.
Heureux qui dans l'indépendance
Vit content et vit ignoré,
Qui sagement a préféré
A la somptueuse opulence
L'état frugal et modéré
Qui sait mépriser la richesse,

Et

Et qui par goût et par sagesse
A fidèlement adoré
Le Dieu de la délicatesse,
Des sentimens, de la noblesse,
Seul Dieu d'un esprit éclairé!
Hélas! d'une main importune
Déjà je me sens entraîner?
Et sur le char de la fortune
Mon sort me force de monter.
Adieu, tranquillité charmante,
Adieu, plaisirs jadis si doux;
Adieu, solitude savante,
Désormais je vivrai sans vous.
Mais non, que peut sur un coeur ferme
L'aveugle pouvoir du destin,
Le bien ou le mal que renferme
Un sort frivole et clandestin,
Ni la fureur de Tisiphone,
Ni l'éclat imposant du trône
Sur moi n'opéreront rien.
Pour la grandeur qui m'environne
Mon coeur n'est que stoïcien;
Mais plus tendre que Philomèle,
A mes amis toujours fidèle,
Et moins leur roi, leur souverain,

Que frère, ami, vrai citoyen,
Du sein de la philosophie
Et des voluptés de la vie
Tu me verras, toujours humain;
D'une allure simple et unie,
Pacifier le genre humain.

Rêveur, grognard, sombre Jordan,
De qui la tristesse profonde
Se consume le long de l'an
Sur le mal qui se fait au monde;
Enfin, dites-moi jusqu'à quand,
Triste imitateur d'Héraclite,
Dans votre niche hétéroclite
Morfondrez-vous tous vos talens?
Esprit né pour les changemens,
Suivez du joyeux Démocrite
L'exemple et les amusemens.
J'admire fort votre sagesse,
Mais qu'à Salente l'on me fesse,
Si je n'y préfère le sel
D'un mot plein de délicatesse,
Joyeux, piquant et naturel.

Voilà tout ce que vous aurez de moi pour le coup.

Que te dirai-je, sinon que tu fais des vers comme Tibulle, et que tu penses comme Scarron.

Et sur votre lyre savante
J'entends encor la voix qui chante
De l'immortel Anacréon;
Mais cette volupté qu'il vante,
Étoit beaucoup moins indolente
Que celle de votre Apollon.
Pourquoi, malgré votre foiblesse,
Afficher la froide sagesse
D'un austère fils de Platon?

Personne ne vous en sait gré. Vous martyrisez votre chair dans ce monde, sans obtenir la couronne du martyre dans l'autre. Quelle triste occupation! Pour moi, qui vis selon les lois d'Épicure, et qui ne me refuse point au plaisir, je ne tire point vanité d'une sagesse que je ne possède pas, ni ne me vante des sottises que je fais.

Adieu. Je vais écrire au roi de France, composer un solo, faire des vers à Voltaire,

changer les règlemens de l'armée, et faire encore cent autres choses de cette espèce.

Crois-tu, Jordan, mon cher enfant,
Qu'à ce maudit frère d'Argens
Je rumine à chaque moment?
Chez moi sont d'éternels tourmens:
L'un me dit un mot un instant,
Un autre me présente un plan;
Là le procès d'un paysan,
Ici dégoûts d'un courtisan;
Et moi que ce bruit insolent,
Ce vrai tapage de Satan
Étourdit tout le long de l'an,
Malgré ce fracas que j'entends,
Puis-je encor penser à d'Argens?

Fais donc venir de d'Argens ce que tu jugeras à propos, sans me donner la question pour une douzaine de bouteilles de vin de plus ou de moins, et sans me fatiguer des vétilles de la Provence. Voici d'autres vers en réponse à Voltaire.

Je ne fais cas que de la vérité ;
Mon coeur n'est pas flatté d'un séduisant
mensonge.
Je ne regrette point, dans l'erreur de ce songe,
La perte du haut rang où vous étiez monté ;
Mais ce qui vous en reste, et que vous n'osez
dire,
S'il est vrai que jamais il ne vous soit ôté,
Vaut à mes yeux le plus puissant empire.

Nos deux faquins de cabrioleurs ont été rattrapés, et leur procès sera instruit dans les formes. Ces coquins ont voulu espadonner ; il faut une punition pour mettre des bornes à leur impertinence. Adieu. Je t'admire et me tais.

Tu m'as nommé dans ta lettre un mot barbare d'un livre dont Voltaire s'est servi ; dis-moi ce qu'il signifie, car je n'y comprends rien. Ce que je puis t'assurer, c'est que Voltaire a fait une subtile collection de tous les ridicules de Berlin, pour la produire en temps et lieu, et que le secrétaire des impromptu

y trouvera sa place comme moi la mienne : j'ai perdu ces vers qu'il a écrits dans des tablettes, renvoie-les-moi.

Ah ! ne croyez jamais sincères
Les beaux propos des beaux esprits;
Ils sont charmans dans les écrits ;
Mais quand ces Sirènes légères
Par leurs chants extraordinaires
Espèrent vous avoir surpris,
A ces ravissantes chimères
On entend succéder des cris;
Ils prennent tout-à-coup des langues de vipères,
Et leurs louanges mercenaires
Deviennent d'accablans mépris.

C'est une petite leçon de ton très-humble serviteur, dont tu peux profiter; et comme je sais que pour tout au monde il ne faut point parler prose dans ta maison, je te l'habille en rimes, où à la faveur des jeux et des ris elle pourra se présenter devant ton tribunal.

PERMETS, sage Jordan, que plein de bile noire
Des maux de mes égaux je te fasse l'histoire,
Et qu'en examinant l'humaine infirmité,
Elle nous apprivoise à sa nécessité.
L'homme, dès le moment que sa foible paupière
S'ouvre, et qu'il voit du jour l'éclatante lumière,
Nous semble par ses cris et par son air chagrin
Pressentir quel sera son malheureux destin.
En effet la douleur d'abord lui fait la guerre :
De ce monstre odieux tel est le caractère,
Sous des noms différens il cache son venin ;
Il est cruel, barbare, et toujours inhumain.
D'abord d'un os aigu révêtant la figure,
Il perce la gencive à l'abri de l'enflure.
Tantôt en nous couvrant de ses bourgeons hideux,
Il laisse de ses maux des souvenirs affreux.
C'est sa rage qui souffle aux feux ardens des fièvres :
Voyez ce malheureux ; son ame est sur ses lèvres,

Et son sang échauffé, pressé violemment,
De canaux en canaux roule rapidement.
Et toi, fille d'enfer, implacable migraine,
Quel démon t'engendra dans les flancs de la haine?
C'est ta douleur horrible et ton affreux poison,
Qui vainqueur de nos sens troublent notre raison.
Et toi, goutte chronique, et toi, triste gravelle,
Et toi, le mal de roi d'invention nouvelle,
Vous qui le disputez à tous les autres maux,
Inflexibles tyrans, ou du moins leurs égaux,
Hélas! que le plaisir en vos tourmens s'expie,
Que les jours passagers d'une si courte vie
D'ennemis conjurés, ligués et dangereux
Sentent de noirs complots se préparer contre eux!
De notre foible corps les maux et la misère
Nous obligeant enfin d'abandonner la terre,
Alors de tous ces maux le mal le plus fâcheux,
C'est le médecin même, aussi barbare qu'eux.
C'est lui qui sait en grec nommer la maladie;
A hâter le trépas son métier s'étudie.

Si chez quelque malade on croit à son savoir,
On l'appelle, et sa vue écarte tout espoir.
Que le malade crêve, ainsi le veut la mode:
De Galien, dit-il, j'ai suivi la méthode.
Reconnois à ces traits ramassés au hasard,
Peints par ma main novice, et sans secours de l'art,
Les dangers menaçans dont la triste cohorte,
Soit chez nous, soit ailleurs, sans cesse nous escorte.
Ni le sombre réduit où se tapit le gueux,
Ni l'éclatant dehors d'un palais somptueux,
Aux dures lois du sort ne peuvent nous soustraire :
De la mort chaque humain est né le tributaire;
Mais pour que son aspect nous semble moins hideux,
Ayons le coeur, Jordan, d'en occuper nos yeux.
Quiconque sans effroi pense à se voir détruire,
Atteint le plus haut point où la raison aspire.
Le sage est au-dessus des troubles de la peur,
Et c'est lui seul qui sait mépriser la douleur.

Jordan, tout bon poëte et tout peintre fameux
Doit exceller surtout par le rapport heureux
Des traits hardis, frappans, dont brille son ouvrage,
Avec l'original dont il offre l'image.
Le peintre scrupuleux doit dans tous ses portraits
Imiter le maintien, le coloris, les traits,
Et les effets divers que produit la nature.
Le poëte évitant des mots la veine enflure,
De justes attributs habile à se saisir,
Doit posséder surtout l'art de bien définir.
Le jugement de l'un est le coup-d'oeil de l'autre.
On ne peint point Caton avec un pater-nôtre,
Ni St Pierre en pourpoint, ni la Vierge en pompons.
Les modes ont leurs temps, ainsi que les saisons;
Chaque âge différent porte son caractère:
L'un est vif et brillant, l'autre est triste et sévère;

Et comme chacun d'eux a d'autres passions,
Il faut pour chacun d'eux d'autres expressions
Que fuyant l'ignorance et fuyant la paresse,
Un rimeur n'aille point, plein d'une folle ivresse,
Dépeindre la Fortune ou stable ou sans bandeau,
Ou dérober au Temps ses ailes et sa faux,
Ou donner à la Mort le teint frais d'un chanoine,
Confondre le nectar avec de l'antimoine.
Car pour apprécier un ornement séant,
Un nain ne doit jamais lui paroître un géant,
Un Zoïle ignoré, fameux comme Voltaire,
Broglio pris sans vert, un Condé qu'on révère.
Tout poëte et tout peintre exact, également,
Doit fuir surtout du faux le triste aveuglement.
Rigide observateur de toute bienséance,
Qu'il place les objets selon leur convenance,
Et qu'un roi sur le trône ait le sceptre à la main,
Que César soit vêtu comme un héros romain;

Que choisissant le vrai dans l'air, dans l'attitude,
Un Érasme, un Jordan soit dépeint en étude,
S'appuyant sur un bras, l'oeil vif, spirituel,
Et l'esprit au-dessus du monde sensuel,
Méditant gravement quelque phrase oratoire,
Empoignant le papier, la plume et l'écritoire.
Muse, tout doucement! Sage, discret Jordan,
Plus aimable qu'Érasme, autant ou plus savant,
Mais plus gueux de beaucoup, grâce au destin peu sage,
Qui réunit sur toi ton bien, ton équipage,
Qui de livres rongés t'a rendu l'héritier,
Sans feu, sans lieu d'ailleurs, même sans encrier;
Ma Muse ne pouvant chanter ton écritoire,
Sans faire à nos neveux une imposture noire,
Mais n'en rendant pas moins hommage à tes vertus,
Elle te servira de ce que sert Plutus.
Reçois donc par mes mains l'instrument de ta gloire;
Aux enfans d'Apollon il sert de réfectoire,

De tout auteur savant fidèle compagnon,
Organe de qui veut faire afficher son nom,
Dans le greffe, au barreau, le commis, le notaire,
Et Bernard, *) et Fleury, Réaumur et Voltaire,
En font à leur honneur sortir l'encre à grands flots,
Et Rollin des anciens en tire les travaux.
Du fond de ton esprit je vois déja d'avance
Découler des torrens de sublime science;
Je vois déjà rangés sur mes rayons nouveaux
De tes heureux écrits les gros in-folio;
Croître et multiplier, ainsi qu'une famille,
Les livres projetés dont ton esprit fourmille;
Je te vois éclipsé sous leurs nombreux monceaux,
Oublier d'Hans Carvel le merveilleux anneau.
O! Jordan, souviens-toi que toute étude est vaine,
Qu'on y perd et son temps, sa vigueur et sa peine,
Enfin qu'on n'a rien fait en ces terrestres lieux,
Si l'on n'a point appris le secret d'être heureux.

*) Le banquier.

Vous aurez la bonté de faire la critique de la pièce. Les hyperboles y sont outrées; mais je vous jure qu'il n'y a rien de plus sec et de plus aride que le sujet de l'écritoire que je vous envoie. Il auroit été beaucoup plus naturel de l'accompagner simplement de deux mots de prose; tout homme sensé en auroit usé ainsi. C'est à la métromanie que je dois reprocher cette sottise, et bien d'autres que j'ai faite dans ma vie. Souhaitez-moi par reconnoissance que celle-ci soit la dernière.

A la fin j'ai vu ces * * *
Dont vous avez chanté la gloire,
A qui nous faisons le procès,
Et dont Vénus pourroit dicter l'histoire;
Ce peuple fou, léger, galant,
Superbe en sa fortune, en son malheur rampant,
Ce chansonneur impitoyable
D'un bavardage insupportable
Veut cacher son esprit aussi sot qu'ignorant.
Il adore la bagatelle;

A cette idole il est fidèle,
Mais d'ailleurs toujours inconstant.
Non, de ce peuple, ami, vous n'êtes plus du nombre;
De cette fange impure on vous vit percer l'ombre,
Et le ciel des enfers ne peut être plus loin:
Vous pensez, ils ne pensent point.